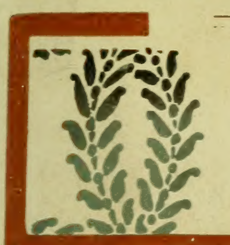
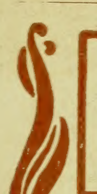
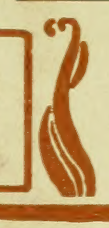
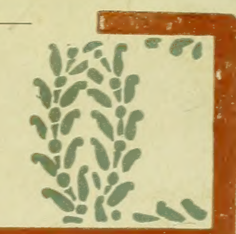
LÉO LARGUIER





LA VIE
ANECDOTIQUE
ET PITTORESQUE
DES
GRANDS ÉCRIVAINS.





TH. GAUTIER

Sté des Éditions LOUIS-MICHAUD
168, Boul. Saint-Germain, Paris.

GEO. DORIVAL

THÉOPHILE GAUTIER

DANS LA MÊME COLLECTION

Parus :

ALPHONSE SÉCHÉ ET JULES BERTAUT : **George Sand. ◇ Paul Verlaine. ◇ Lord Byron. ◇ Gœthe. ◇ Diderot. ◇ Tolstoï. Balzac. ◇ Baudelaire.**

ALPHONSE SÉCHÉ : **Stendhal.**

JULES BERTAUT : **Victor Hugo. ◇ Voltaire.**

P.-L. HERVIER : **Charles Dickens.**

MAURICE ALLEM : **A. de Musset.**

LÉO LARGUIER : **Théophile Gautier.**

En préparation :

MAURICE ALLEM : **A. de Vigny.**

CALVOCORESSI : **Edgar Poe.**

GABRIEL CLOUZET ET CHARLES FEGDAL : **Lamartine.**

— *La Vie anecdotique et pittoresque* —
des Grands Écrivains

※ ※

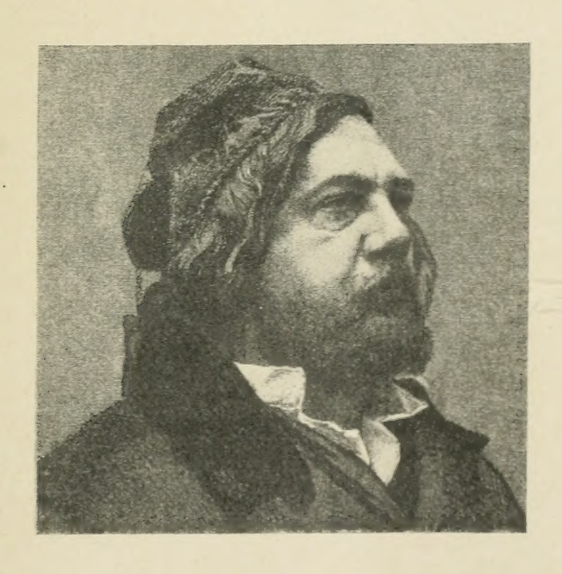
LÉO LARGUIER

※ ※

THÉOPHILE GAUTIER

※ ※

39 Portraits et Documents



SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS LOUIS-MICHAUD
168, Boulevard Saint-Germain, 168
PARIS

A

MADAME JUDITH GAUTIER

THÉOPHILE GAUTIER

I

Du collège Charlemagne au cabinet de Victor Hugo.

L'an mil huit cent onze et le trente août, à six heures du soir, par-devant nous, premier adjoint de la mairie de Tarbes, faisant les fonctions d'officier public de l'état-civil, par délégation de M. le Maire, est comparu le sieur Jean-Pierre Gautier (1), employé à la direction des contributions directes, habitant la ville de Tarbes, âgé de trente-trois ans, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né aujourd'hui vers les deux heures du matin, de lui déclarant et de dame Adélaïde-Antoinette Cocard, son épouse, et auquel il a déclaré donner les prénoms de Pierre-Jules-Théophile. Ladite déclaration et présentation faites en présence des sieurs Jean-Baptiste Lasserre, tapissier, âgé de vingt-huit ans, et Jean-Marie Sempastous, premier commis à la direction de l'Enregis-

(1) La famille Gautier est originaire d'Avignon. Or, il existe, près de cette vieille cité des papes, une montagne nommée l'Avançon qui a le singulier inconvénient de dévaler et qui s'émiette dans les plaines circonvoisines. Cette montagne appartenait de temps immémorial aux Gautier, qui en avaient pris d'ailleurs le nom de Gautier d'Avançon auquel le poète pouvait encore prétendre. Le financier, son grand-oncle, en fut le premier titulaire. On a conservé le parchemin qui lui conférait cette noblesse, comme aussi le blason qui en consacra l'héraldisme. L'écu est surmonté d'un casque de chevalier; il porte d'azur au chevron d'or accompagné de trois soucis de même, posés deux et un, avec la devise en banderole : « *D'or j'ai soucis!...* » (E. Bergerat, *Théophile Gautier*. Fasquelle, éditeur.)

trement, âgé de trente-trois ans, habitants de Tarbes, lesquels, après que lecture leur a été faite du présent acte de naissance, l'ont signé avec nous et le comparant.

Signé : P. Gautier, Sempastous, Lasserre, Daléas, officier public.

Tel est, sur le registre de la mairie de Tarbes, l'acte de naissance de Théophile Gautier (1).

Ses parents ne demeurèrent pas longtemps à Tarbes, et en 1814, à une fenêtre du Parc-Royal, dans le Marais, on pouvait apercevoir la belle et majestueuse Mme Pierre Gautier et le petit Théophile qui regrettait déjà, sous le ciel marécageux de Paris, l'azur du pays basque, aussi pur et aussi bleu que celui de Taormine, d'Agrigente et de Syracuse.

Nous savons, par ce qu'en disait plus tard le poète, combien fut violente cette nostalgie, et ce fut là, sans doute, sa première douleur.

Faisons-lui une place au début de ce livre.

Nous connaissons fort peu les enfants, ils sont comme un immense peuple opprimé, et l'on ne prend au sérieux ni leurs occupations que les grandes personnes jugent puériles, ni leur pensée à peine éveillée; et pourtant nous valons par ce que, malgré la vie, nous avons conservé de l'enfance, et nous devrions pleurer sur ces trésors de sensibilité vierge dont nous étions riches et que nous fûmes obligés de gaspiller jour par jour.

Qui nous rendra les splendides, les neuves visions du temps où nous avions devant le monde les yeux étonnés et émerveillés du premier être?

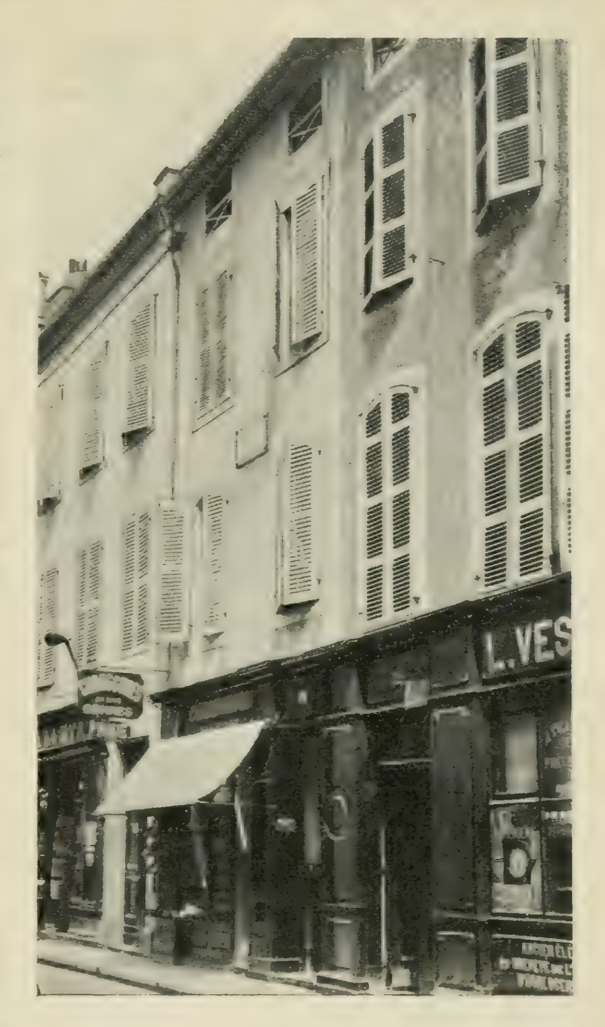
Jamais Pizarre, Magellan ou Christophe Colomb n'eurent de pareilles émotions!

On découvrait et on créait...

Là-bas, cette colline qu'on voyait pour la première fois

(1) Eugène de Mirecourt veut que Théophile Gautier soit né le 31 août 1808, mais Mirecourt est un critique malveillant auquel il est difficile d'ajouter foi.

était sans nul doute le Mont Blanc, l'Himalaya ou le plus haut massif des Cordillères; cette ravine qui fumait devait être au centre de l'Afrique; l'Océan commençait à cet étang qui miroitait, et ce bouquet d'arbres tranquilles au milieu de la plaine, abritait certainement des sauvages tatoués, des serpents géants, des éléphants et des girafes!



Maison natale de Théophile Gautier, à Tarbes.
(Cliché des *Annales politiques et littéraires.*)

A quatre ans, Théophile Gautier était pareil à un pauvre petit oiseau des pays chauds exilé sous un ciel pluvieux.

A six ans, il avait lu *Robinson Crusoé, Estelle et Némorin.* Mais le plus grand enthousiasme de sa vie fut pour *Paul et Virginie* qu'il lut à la même époque.

« *Paul et Virginie*, dit-il lui-même, me jetèrent dans un enivrement sans pareil, que ne me causèrent, lorsque je fus devenu grand, ni Shakespeare, ni Gœthe, ni lord Byron, ni Walter Scott, ni Chateaubriand, ni Lamartine,

ni même Victor Hugo, que toute la jeunesse adorait à cette époque... »

L'enfance pensive des grands hommes est une chose attendrissante. Le monde tout entier : formes, couleurs, mystères, se recueille sûrement autour du petit enfant que Dieu a marqué; de confuses et vagues presciences le troublent. Il n'est point pareil aux autres.

— Qui sait si, ramassant à terre sans effort
Le ciseau colossal de Michel-Ange mort,
Il ne doit pas, livrant au granit des batailles,
Faire au marbre étonné de superbes entailles?
Ou, comme Bonaparte ou bien François Premier,
Prendre, joueur d'échecs, l'Europe pour damier?
Qui sait s'il n'ira point, voguant à toute voile,
Ajoutant à son œil que l'ombre humaine voile,
L'œil du long télescope au regard effrayant,
Ou l'œil de la pensée, encor plus clairvoyant,
Saisir dans l'azur vaste ou dans la mer profonde,
Un astre comme Herschell, comme un Colomb un monde?
Qui sait? Laissez grandir ce petit sérieux.
Il ne voit même pas nos regards curieux.
Peut-être que déjà ce pauvre enfant fragile
Rêve, comme rêvait l'enfant que fut Virgile,
Au combat que poursuit le poète éclatant,
Et qu'il veut, aussi lui, tenter, vaincre, et sortant
Par un chemin nouveau de la sphère où nous sommes,
Voltiger, nom ailé, sur les bouches des hommes (1).

Nous pouvons imaginer Théophile Gautier avec ses yeux rêveurs dans son visage mat, bien sagement assis dans un coin du salon vieillot, et songeant à la chaste héroïne de Bernardin de Saint-Pierre, aux tempêtes sous les tropiques, aux arbres géants pleins d'oiseaux étranges, et à *la Passe de l'Agonie* où mourut la tendre et pathétique Virginie.

A huit ans, il fut mis à Louis-le-Grand en qualité d'interne, mais on dut le retirer du lycée où il serait certainement mort d'ennui.

(1) V. Hugo, *Les Voix intérieures*.

« Je fus saisi, raconte-t-il, d'un désespoir sans égal que rien ne put vaincre. La brutalité et la turbulence de mes petits compagnons de bagne me faisaient horreur. Je mourais de froid, d'ennui et d'isolement entre ses grands murs tristes, où, sous prétexte de me briser à la vie de collège, un immonde chien de cours s'était fait mon bourreau. Je conçus pour lui une haine qui n'est pas éteinte encore... Toutes les provisions que ma mère m'apportait restaient empilées dans mes poches et y moisissaient. Quant à la nourriture du réfectoire, mon estomac ne pouvait la supporter. J'étais là-dedans comme une hirondelle prise qui ne veut plus manger et meurt. On était, du reste, très content de mon travail et je promettais un brillant élève, si je vivais... »

Il continua ses études à Charlemagne où il était externe.

C'est là qu'il connut Gérard Labrunie qui ne s'appelait pas encore Gérard de Nerval.

« Théophile Gautier, écrit Maxime Du Camp, n'était plus un enfant chétif, au teint olivâtre que l'internement avait failli tuer; c'était un jeune homme solide, bien en chair, dont le goût pour les exercices du corps avait singulièrement développé la vigueur. Il excellait à la natation, à la canne, et même à la savate; il en tirait quelque gloriole et ne refusait l'assaut à personne. Un jour, dans je ne sais quel jardin public, il donna sur la « tête de turc » un coup de poing qui marqua cinq cent vingt livres au dynamomètre.

« Bien souvent je l'ai entendu s'en vanter et dire : « C'est l'action de ma vie dont je suis le plus glorieux. » Jusque dans un âge où généralement on ne s'essaye plus au rôle d'hercule, il ne lui déplaisait pas de démontrer que sa force musculaire, toujours considérable, n'avait point été appauvrie par les années. Si son caractère calme et surtout bienveillant ne l'avait rendu pacifique, il eût été redoutable; mais nul homme ne fut moins querelleur : toute dispute violente lui semblait un outrage à la dignité

humaine, car, philosophiquement, il considérait la placidité comme une vertu. »

En sortant du collège. Théophile Gautier se rendait à l'atelier du peintre Rioult et il y étudiait déjà d'après le modèle vivant.

Charmant et libre système d'éducation. Ce jeune rhétoricien qui venait de voir s'enfuir derrière un vers de Virgile, murmurant et touffu comme un hallier, la blanche épaule d'Amarillys, ou qui venait de traduire quelque âpre passage de Juvénal, posait ses bouquins sur le rebord d'un chevalet et essayait de faire palpiter sur la toile la gorge neigeuse et tiède d'une grisette qui tâchait de garder la pose au milieu des rapins pittoresques et appliqués.

Gérard de Nerval eut sans nul doute une influence décisive sur la vocation littéraire de Théophile Gautier.

Il avait publié, à dix-sept ans, un volume de mauvais vers : *les Elégies nationales*, et il venait de donner une traduction du *Faust*, de Gœthe (1).

Il était déjà le rêveur impénitent d'un rêve poétique qui devait être poussé jusqu'à la folie; il connaissait et il aimait l'Allemagne, non point l'Allemagne telle qu'elle est devenue sous le dur caporalat de la Prusse, mais la vieille Germanie des chênes séculaires et des rocs éclaboussés d'écume sur lesquels, au clair de la lune, chante la Lorelei, l'Allemagne des doux buveurs de bière et des filles aux yeux plus bleus que les bleuets, le pays des poètes sentimentaux et des philosophes nébuleux.

La célébrite qu'il avait connue à dix-huit ans lui était venue de là-bas. Un jour, le concierge avait appelé l'élève Gérard Labrunie qui rêvait sous les arcades du préau, et il lui avait remis une enveloppe. Le collégien avait ouvert ce pli dans un éblouissement...

Gœthe lui-même daignait lui écrire! La « main de marbre du grand Olympien de Weimar, du Jupiter Man-

(1) Nous donnons la version de Théophile Gautier. Selon d'autres, Gérard aurait publié ces œuvres après sa sortie du lycée.

suétus de la Poésie allemande », avait tracé ces lignes qui remerciaient le jeune homme défaillant de sa traduction de *Faust*, et l'immense vieillard disait : « Je ne me suis jamais aussi bien compris qu'en vous lisant ! »



Gérard de Nerval.

Quelle minute sublime pour un enfant épris d'art et de poésie !

La lettre circula. On la touchait avec le respect que l'on mettrait à tenir un édit d'empereur illustre ou un bref pontifical, et lorsque Gérard regagna l'humble pupitre sur lequel il faisait ses devoirs d'écolier, toute l'étude put croire que le vieux Gœthe, pareil au docteur Faust, lui avait envoyé, pour le remercier de sa traduction, une jeune gloire blonde qui portait, dans ses cheveux pâles, des vergissmein-nicht enlacés aux noirs lauriers de Weimar...

Le bon temps pour de jeunes cerveaux épris de poésie et de rêve !

L'orage romantique dont les premiers souffles avaient donné le *coup de vent* à la dure crinière de Chateaubriand allait gronder de toutes parts. Les vieux classiques attardés, Luce de Lancival, Baour-Lormian, Viennet, Lemercier, Casimir Delavigne, étaient de piètres adversaires, et, en peinture, les derniers élèves de David ne comptaient plus et ne pouvaient pas tenir longtemps devant les jeunes rapins enthousiastes qui chantaient à tue-tête les vers de Victor Hugo :

Çà qu'on selle,
Ecuyer,
Mon fidèle
Destrier.
Mon cœur ploie
Sous la joie
Quand je broie
L'étrier...

Théophile Gautier, qui devait être un des grands chefs de la révolution qui se préparait, en a noté les signes précurseurs et les frémissements :

« ... Les générations actuelles doivent se figurer difficilement l'effervescence des esprits à cette époque; il s'opérait un mouvement pareil à celui de la Renaissance. Une sève de vie nouvelle circulait impétueusement. Tout germait, tout bourgeonnait, tout éclatait à la fois. L'air grisait, on était fou de lyrisme et d'art. Il semblait qu'on vînt de retrouver le grand secret perdu, et cela était vrai, on avait retrouvé la poésie.

« On ne saurait imaginer à quel degré d'insignifiance et de pâleur en était arrivée la littérature. La peinture ne valait guère mieux. Les derniers élèves de David étalaient leur coloris fade sur les vieux poncifs gréco-romains. Les classiques trouvaient cela parfaitement beau; mais devant ces chefs-d'œuvre, leur admiration ne pouvait s'empêcher de mettre la main devant la bouche pour

masquer un bâillement, ce qui ne les rendait pas plus indulgents pour les artistes de la jeune école qu'ils appelaient des sauvages tatoués et qu'ils accusaient de peindre avec un « balai ivre ». On ne laissait pas tomber leurs insultes à terre ; on leur renvoyait *momies* pour *sauvages*, et de part et d'autre on se méprisait parfaitement...

« On lisait beaucoup alors dans les ateliers. Les rapins aimaient les lettres, et leur éducation spéciale les mettant en rapport familier avec la nature, les rendait plus propres à sentir les images et les couleurs de la poésie nouvelle. Habitués à leur libre langage entremêlé de termes techniques, le mot propre n'avait rien pour eux de choquant. Nous parlons des jeunes rapins, car il y avait aussi les élèves bien sages, fidèles au dictionnaire de Chompré et au tendon d'Achille, estimés du professeur et cités par lui pour exemple. Mais ils ne jouissaient d'aucune popularité, et l'on regardait avec pitié leur sobre palette où ne brillait ni vert Véronèse, ni jaune indien, ni laque de Smyrne, ni aucune des couleurs séditieuses proscrites par l'Institut (1)... »

L'époque était merveilleuse !

C'était le temps où l'armée romantique s'organisait dans le tumulte et les excès du départ. La rime pittoresque sonnait pour la première fois depuis Ronsard à la fin des vers. A l'ombre des tours de Notre-Dame, la Muse, lasse des poncifs glacés, ouvrait un palais féerique, et, parmi le bric-à-brac moyen âge, étalait avec ostentation des yatagans d'émir mahométan et des *turqueries* qui n'étaient toujours ni authentiques ni de bon goût.

On découvrait tout : l'Espagne torride avec ses guitaristes, ses duègnes et ses campéadors ; l'Orient avec ses minarets, ses bayadères, ses sultans, ses soirs de cuivre rouge et son immense poésie ; le Moyen âge français, les ruelles boueuses, les échevins et les truands, les artisans et les moines ; et le jeune Victor Hugo pouvait expliquer

(1) Th. Gautier, *Histoire du Romantisme*, 1 vol., E. Fasquelle, éditeur.

à ses fidèles, lorsqu'ils allaient voir monter les premières étoiles entre les tours et les dentelles de la vieille cathédrale, au milieu de la Seine, pourquoi la lune qui s'écornait au dos monstrueux d'une gargouille ne ressemblait pas aux lunes qui s'écornaient aux rocs du Parnasse ou du Pinde, et pourquoi cet astre, à cette heure, était gothique.

La postérité, sans doute, ne trouvera pas tout sublime...

N'importe! Tout était nouveau. Un immense désir de lumière emportait la France qui débordait de jeunesse et de génie; Lamartine avait fait entendre sa pure voix; Victor Hugo avait publié les *Orientales*; Delacroix retrouvait les secrets ensoleillés de la peinture; la Grèce venait d'être délivrée; nos soldats partaient pour la conquête d'Alger et le peuple frémissant préparait les journées de Juillet.

Comme les croyants de l'Islam, les artistes éblouis se tournaient du côté de l'Orient qu'ils découvraient.

Les étagères des librairies étaient lourdes de volumes neufs, et à travers les glaces de la vitrine qui lui renvoyaient son image, son élégante silhouette, avec sa redingote de dandy moulant au plus juste sa taille fine, et le haut chapeau évasé de l'époque d'où s'échappait une lourde mèche blonde, Alfred de Musset pouvait lire, devant la boutique d'Urbain Canel : *Contes d'Espagne et d'Italie...*

Cependant Théophile Gautier qui, en 1830, écrivait quelques vers, tout en allant étudier d'après le modèle vivant à l'atelier de Rioult, hésitait encore à quitter la peinture pour la poésie, mais il était déjà romantique et romantique à tous crins.

Il fréquentait de jeunes artistes — à peu près oubliés à présent — et qui faisaient alors du bruit comme s'ils se fussent préparés à conquérir le monde.

Les réunions de ce petit cénacle étaient pittoresques.

Elles avaient lieu dans la chambre du plus fortuné d'entre eux. Un morceau de cuir de Cordoue, gaufré

d'or, indiquait sur un coin du mur ce qu'aurait dû être la tapisserie d'un appartement romantique. Entre deux pots ébréchés, riait, lugubre, une tête de mort; et parmi les yatagans, les babouches turques, les dagues de Tolède et les guitares, on apercevait, du seuil, les *Orientales* de Victor Hugo.



Théophile Gautier.
Portrait de A. de Châtillon.
(Cliché de *Je sais tout.*)

La réunion se composait habituellement de Gérard de Nerval, de Jehan du Seigneur (1),

(1) « Jehan du Seigneur — laissons à son nom de Jean cet *h* moyen âge qui le rendait si heureux et lui faisait croire qu'il portait le tablier d'Ervein de Steinbach travaillant aux sculptures du Munster de Strasbourg — était un jeune homme d'une vingtaine d'années environ à peine majeur coup à sûr, l'air doux, modeste et timide

d'Augustus Mac-Keat, de Jules Vabre, de Philothée O'Neddy (chacun arrangeait un peu son nom pour lui donner plus de tournure), de Napoléon Tom, de J. Bouchardy, de Louis Boulanger, de Célestin Nanteuil, et enfin de Pétrus Borel lui-même...

« Il y a dans tout groupe une individualité pivotale autour de laquelle les autres s'implantent et gravitent comme un système de planètes autour de leur astre.

« Pétrus Borel était cet astre... Il était un peu plus âgé que nous, de taille moyenne, d'un galbe plein d'élégance, et fait pour porter le manteau couleur de muraille par les rues de Séville...

« S'il mettait son chapeau, il semblait se couvrir devant le roi comme un grand d'Espagne...

« Une barbe fine, soyeuse, touffue, parfumée au benjoin, soignée comme une barbe de sultan, encadrait de son ombre noire ce pâle et beau visage. Une barbe! Cela semble bien simple aujourd'hui, mais alors il n'y en avait que deux en France : la barbe d'Eugène Devéria et la barbe de Pétrus Borel!

« Il fallait pour les porter un courage, un sang-froid et un mépris de la foule vraiment héroïques! Entendez bien, non pas des favoris en côtelettes ou en nageoires, ni une mouche, ni une royale, mais une barbe pleine, entière, à tous crins; quelle horreur!...

« Grâce à sa barbe, à sa voix puissante et douce, à son

---

d'une vierge; il était de petite taille, mais robuste comme le sont généralement les sculpteurs habitués à lutter contre la matière. Il avait les cheveux châtain foncé qu'il portait séparés par deux raies sur les tempes et relevés en pointe au-dessus du front comme la flamme qui couronne les génies, ou le toupet caractéristique de Louis-Philippe. Cette coiffure qui semblerait étrange aujourd'hui, dessinait un beau front blanc satiné de lumière, sous lequel brillaient deux prunelles d'un noir velouté, nageant dans le fluide bleu de l'enfance et d'une incomparable douceur. De légères moustaches, une fine royale donnaient de l'accent au masque, mais ce qui désolait du Seigneur, c'était l'extrême fraîcheur de son teint véritablement « pétri de lis et de roses », suivant la vieille formule classique... » (Th. Gautier, *Histoire du Romantisme*.)

costume, Pétrus Borel nous en imposait extrêmement... Nous le trouvions *très fort*, et nous pensions qu'il serait le grand homme spécial de la bande (1)... »

Hélas ! Pétrus Borel, dont la gloire devait éclipser celle de Victor Hugo, publia les *Rhapsodies*, un volume de vers bizarres et ridicules, et finit dans une sous-préfecture, comme ces étudiants à longs cheveux éplorés qu'on croit voués à la bohème, et qui, leurs examens passés, se font tondre et vont vivre la plus bourgeoise et la plus plate des existences, dans une petite ville, dans une maison de notaire dont le bon soleil provincial frappe, à la même heure du jour, les panonceaux.

Jules Vabre que l'on appelait « le compagnon miraculeux », rêva pendant toute sa vie d'une traduction définitive de Shakespeare qu'il n'écrivit jamais.

« ... Que faisait ce Jules Vabre, depuis si longtemps disparu?... Était-ce un poète, un peintre, un statuaire, un musicien? Nous ne connaissons de lui ni pièce de vers, ni tableau, ni statue, ni sonate, — il était architecte, — il y en avait beaucoup dans l'armée d'*Hernani* aussi ennuyés des cinq ordres que nous pouvions l'être des trois unités.

« Il s'était fait une âme anglaise, un cerveau anglais, un extérieur anglais; il ne pensait qu'en anglais; il ne lisait plus les journaux de France, ni aucun livre dans sa langue maternelle. Les lettres d'outre-Manche restaient décachetées sur sa table. Il ne voulait être troublé par rien dans ses préparatifs au voyage sur les terres inconnues de Shakespeare.

« C'est dans cet état d'esprit que nous le trouvâmes plusieurs années après, en 1843 ou 1844, dans une taverne de High-Holborn... Lui-même avait changé d'aspect. Sous l'acier anglais de Sheffield sa moustache blonde était tombée et il avait le menton aussi *glabre* qu'aucun des bourgeois méticuleux dont il se moquait jadis. La métamorphose était complète; nous avions devant les yeux un pur sujet britannique.

(1) Th. Gautier, *Histoire du Romantisme*.

« En nous voyant, ses prunelles grises brillèrent, et il nous donna un *shakehand* si vigoureux qui si notre bras n'eût pas été solidement attaché à notre épaule, il lui fût resté à la main, et il se mit à nous parler avec un accent anglais si fort, que nous comprenions à peine ce qu'il disait. Il avait presque oublié sa langue maternelle (1). »

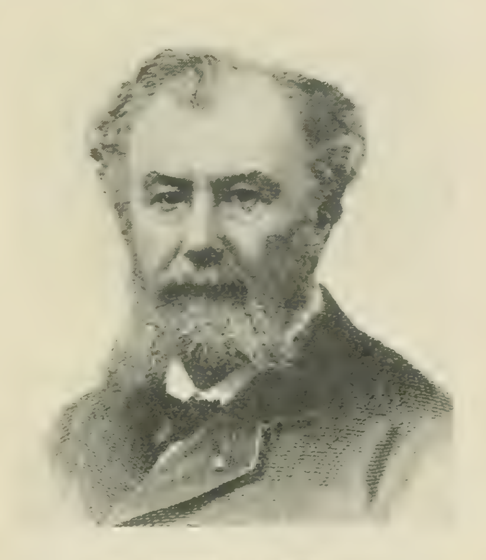
Joseph Bouchardy, complètement oublié, fut le Piranèse fou du drame.

« ... C'était une étrange figure que celle de Joseph Bouchardy. Il ne semblait pas né dans nos pâles climats, mais au bord de l'Indus ou du Gange, tant il était basané et fauve de ton. Quel soleil inconnu avait bruni son teint?... C'est ce que nous ne saurions dire. Il ne lui manquait que d'être vêtu d'une mousseline blanche, coiffé d'un turban de cachemire enroulé et de porter un anneau de diamants à la narine pour avoir l'air tout à fait du maharajah de Lahore. Il paraissait déguisé avec son habit bleu à boutons dorés, son gilet et son pantalon quadrillés de gris et de noir comme ces princes dépossédés de l'Inde anglaise qu'on voit errer sur le pavé de Londres d'un air mélancolique. Il avait les cheveux d'un noir bleu qui, en se mêlant vers les tempes au ton d'or de la peau, produisait des teintes verdâtres... On eût dit bien plutôt un disciple de Calidaça ou du roi Soudraka, le poète aux oreilles d'éléphant, qu'un élève enthousiaste de Victor Hugo.

« Il faisait des plans pour des drames imaginaires, traçait des épures de scènes, ajustait des charpentes, faisait des plantations de péripéties, s'enfermait dans des situations dont il jetait la clef par la fenêtre, se donnant pour tâche de sortir de là, ménageait des effets pendant trois actes afin de les faire éclater au moment précis, découpait des portes masquées dans les murs pour l'apparition du personnage attendu, et dans les planchers des trappes anglaises pour sa disparition (2)... »

(1) Th. Gautier. *Histoire du Romantisme.*
(2) Th. Gautier, *Ibid.*

De Jehan du Seigneur on ne connaît que quelques médaillons, aujourd'hui introuvables. Célestin Nanteuil, qui devait faire oublier Rembrandt, grava quelques charmantes vignettes; le peintre Louis Boulanger, auteur de *Mazeppa*, de la *Ronde du Sabbat* et de la *Saint-Barthélemy*, s'éteignit dans l'ombre, à Dijon, où il dirigeait l'école de dessin; Napol le Pyrénéen devint M. le pasteur protestant Napoléon Peyrat, et Gérard de Nerval eut la triste fin que l'on sait, et se pendit, une nuit d'hiver, aux barreaux d'un soupirail, rue de la Vieille-Lanterne, fou, possédant à peine les deux sous qu'on exigeait dans l'asile de nuit où il voulait s'abriter du vent glacé et de la néige. Celui-là du moins a laissé une œuvre qui compte et il n'est pas juste d'en faire l'égal de Pétrus Borel, de Napoléon Tom ou de Bouchardy.



Maxime Du Camp.

La belle province du Valois revit avec son ciel léger, ses doux paysages, sa population aimable et ses coutumes agrestes et poétiques dans *Sylvie*.

Nous avons vu Gérard de Nerval recevant l'investiture sacrée de la main même du vieux Gœthe, et plus tard, il ne se contenta pas de distribuer aux écrivains et aux artistes de sa génération, à la veille de *Hernani*, des billets de théâtre que le jeune Victor Hugo avait authentiqués.

Il avait voyagé. Il avait rapporté d'Allemagne un journal de route et un drame : *Léo Burckart* ; il en avait rapporté aussi une chose terrible, puisque c'est à son retour qu'il ressentit les premières atteintes de la folie.

Il était revenu de l'Orient avec deux volumes si beaux que Théophile Gautier avait coutume de dire : « Ce n'est pas la peine d'aller en Égypte ni à Constantinople puisque Gérard en a parlé... »

Puis une vie bizarre qui échappe à ses biographes avait commencé.

Sans logement connu, travaillant sur une table de cabaret, aux Halles où il passait ses nuits, disparaissant brusquement et frappant à l'aube chez des amis qui l'adoraient et ne l'attendaient plus, Gérard de Nerval eut une existence effroyable jusqu'en 1855.

Le 20 janvier, Gautier était allé à la *Revue de Paris* causer avec Maxime Du Camp de son *Capitaine Fracasse*, lorsque Gérard entra. Le froid était terrible, cette année.

« Il portait un habit noir si chétif que j'eus le frisson en le voyant, raconte Maxime Du Camp (1). Je lui dis : « Vous êtes bien peu vêtu pour affronter un froid pareil. » Il me répondit : « Mais non, j'ai deux chemises ; rien n'est plus chaud. »

« Gautier, que sa qualité de vieil ami de collège et de lettres autorisait à avoir plus de franc-parler que moi, lui dit : « Il tombe des pleurésies et il souffle des angines ; il y a ici des gens qui ont plusieurs paletots et qui seraient enchantés de t'en prêter un jusqu'à ton dernier jour. »

« Gérard répliqua : « Non, le froid est tonique ; les Lapons ne sont jamais malades... »

« Nous sortîmes tous les trois ; le temps était dur, la roue des voitures geignait, écrasant la neige. Gautier dit : « Gérard, viens dîner avec moi, je te ferai manger un risotto. »

« Gérard refusa ; je lui dis : « Il fait bien froid ; j'ai une chambre pour vous à la maison. »

« Il tira de sa poche une pièce de vingt francs qu'on venait de lui donner, que je vois encore, — c'était un Louis XVIII habillé, de 1814, — et me répondit : « Merci,

(1) M. Du Camp, *Souvenirs littéraires*. Hachette et Cie, édit., 2 vol.

je n'ai besoin de rien, j'ai ma semaine. » Et redoutant notre insistance, il nous quitta.

« Je ne le revis que dans la salle intérieure de la Morgue, couché nu sous un couvercle de zinc... »

C'était la fin. Les ténèbres envahissaient cet esprit charmant, et une nuit que le vent balayait la neige, à peine vêtu, Gérard de Nerval alla frapper à la porte d'un asile où il avait souvent couché.

Cette maison sinistre et lépreuse a été démolie avec sa rue, la rue de la Vieille-Lanterne, à côté du Châtelet.

Il était trois heures du matin; le malheureux frappa longtemps, personne ne lui répondit... Alors, il accrocha un lacet à un barreau de soupirail, et il se pendit.

Lorsqu'on le découvrit, ses pieds immobiles qui avaient pesé si peu sur la terre effleuraient la neige; car si quelqu'un fut insaisissable, déconcertant et léger, ce fut Gérard de Nerval.

« Quelquefois on l'apercevait au coin d'une rue, le chapeau à la main, dans une sorte d'extase, absent évidemment du lieu où il se trouvait, ses yeux étoilés de lueurs bleues, ses légers cheveux blonds déjà un peu éclaircis, faisant comme une fumée d'or sur son crâne de porcelaine...

« Quand nous le rencontrions ainsi absorbé, nous n'avions garde de l'aborder brusquement, de peur de le faire tomber du haut de son rêve comme un somnambule qu'on réveillerait en sursaut, se promenant les yeux fermés et profondément endormi sur le bord d'un toit. Nous nous placions dans son regard visuel et lui laissions le temps de revenir du fond de son rêve, attendant que son regard nous rencontrât de lui-même, et il rentrait bien vite, en apparence du moins, dans la vie réelle, par quelque mot amical ou spirituel... (1) »

Vagabond éternel, il eut un moment le désir de se fixer en Orient.

Comprenait-il que là seulement était sa vraie patrie,

(1) Th. Gautier, *Histoire du Romantisme*. E. Fasquelle, éditeur.

celle du soleil et des nomades, des chimères et des sphinx ?

Il passa, les yeux aux étoiles, et ce qu'il imagina et crut voir fut pour lui la réalité.

Un rayon de lune à travers les cèdres religieux du Liban ; pendant une halte nocturne dans une bourgade syrienne, le souvenir d'une chanson d'Ile-de-France que chantait Sylvie à Senlis ; la rapide vision d'une fée qui se changeait soudain en libellule ; des croyances occultes ; un vertige sacré, voilà les biens merveilleux, voilà les seuls trésors dont il fut riche.

Il y a une magie dans son œuvre que rafraîchit un vent venu de loin, d'un pays inconnu et mystérieux, et si la Poésie est l'éternelle illusion, le souvenir ou la nostalgie d'un monde immatériel que l'on regrette ou vers lequel on aspire, nul peut-être ne fut plus purement poète que Gérard de Nerval.

Malgré la folie et l'aventure, ses livres sont là : Le *Voyage en Orient*, les *Poésies*, *Léo Burckart*, *Aurélia*, *Sylvie*, et cela seul importe.

Sa part a été bonne, puisqu'il a vécu avec ses visions, ses fantaisies et ses chimères, et c'est de lui qu'on pourrait dire avec le vieux Shakespeare « qu'il était fait de la même étoffe que ses Songes ».

Pourtant, Gérard de Nerval, malgré son talent, ne sera jamais aimé et compris, sans doute, que par des curieux de littérature ; seul, parmi tous ses amis de la vingtième année, Théophile Gautier a gravé son nom, pour l'éternité, sur le mur de marbre.

N'importe, ces jeunes hommes de 1830 qui n'ont pas su réaliser avaient la foi et ils étaient beaux de jeunesse, d'idéalisme et d'enthousiasme.

Ils ne furent pas sans doute inutiles. Ils créèrent l'atmosphère autour des inspirés véritables et des grands travailleurs, et c'est pour cela qu'on doit les saluer au passage ainsi que des conscrits morts de fatigue, avant la bataille.

Obscurs volontaires de la révolution romantique, c'est

tout juste si quelques curieux de littérature les connaissent encore, mais ils étaient beaux, et nous ne devons pas les tourner en ridicule, car leurs pourpoints de velours, leurs longues chevelures mérovingiennes, ces capes qui les faisaient ressembler à Lindor ou à Almaviva, ces barbes frisées d'émir abencérage, au temps de la garde nationale et des épiciers souverains, toute cette défroque un peu théâtrale leur allait à merveille et elle scandalisait les philistins admirateurs de Baour-Lormian et de Jean-Pons-Guillaume Viennet.



*Th. Gautier à la première d'*Hernani.
Portrait-charge de Benjamin.
(Cliché des *Annales politiques et littéraires.*)

* * *

En 1830, la famille Gautier habitait place Royale, et Pierre Gautier ne trouvait pas mauvais les enthousiames romantiques de son fils. Le soir, au salon, on lisait la préface de

Cromwell qui était l'Évangile ou le Koran de la nouvelle école, et on admirait Victor Hugo qui naissait alors à la gloire et qui allait faire représenter *Hernani*.

Un jour, les poches de son paletot bourrées de livres, de son pas sautillant et léger, un pas de somnambule, Gérard de Nerval entra chez Gautier, venant l'enrôler pour le combat qui allait se livrer au Théâtre-Français.

« Il était chargé de recruter des jeunes gens pour cette soirée qui menaçait d'être si orageuse et soulevait à l'avance tant d'animosités. N'était-il pas tout simple d'opposer la jeunesse à la décrépitude, les crinières aux crânes chauves, l'enthousiasme à la routine, l'avenir au passé?

« Il avait dans ses poches, plus encombrées de livres, de bouquins, de brochures, de carnets à prendre des notes, car il écrivait en marchant, que celles du Colline de la *Vie de Bohême*, une liasse de petits carrés de papier rouge timbrés d'une griffe mystérieuse inscrivant au coin du billet le mot espagnol : *hierro*, voulant dire fer. Cette devise, d'une hauteur castillane bien appropriée au caractère d'Hernani, qui eût pu figurer sur son blason, signifiait aussi qu'il fallait être, dans la lutte, franc, brave et fidèle comme l'épée.

« Nous ne croyons pas avoir éprouvé de joie plus vive en notre vie que lorsque Gérard, détachant du paquet six carrés de papier rouge, nous les tendit d'un air solennel, en nous recommandant de n'amener que des hommes sûrs (1)... »

Théophile Gautier n'avait pas encore eu le grand honneur d'être présenté à Victor Hugo, mais il était fier d'aller se battre pour lui (2).

Pareil aux gentilshommes de l'ancienne France qui,

(1) Th. Gautier, *Histoire du Romantisme*.

(2) Théophile Gautier connaissait-il déjà Victor Hugo? Non, si nous l'en croyons, mais voici un écho de journal publié à propos de son centenaire qui prouverait bien que les deux poètes s'etaient rencontrés avant ce jour.

« A l'occasion du centenaire de Gautier, dont c'était hier la date,

avant de charger ou de monter à l'assaut, se plaisaient, par une coquetterie dernière, à se parer de leurs plus beaux habits, de leurs rubans et de leurs dentelles, le jeune Gautier voulut un costume digne de la bataille littéraire qui allait se livrer, et il fit venir son tailleur, afin de lui commander un gilet rouge!

Laissons-le raconter lui-même cette mémorable entrevue :

« On a dit que nous savions beaucoup de mots, mais nous n'en connaissons pas, il faut l'avouer, qui puisse exprimer suffisamment l'air ahuri de notre tailleur (1) lorsque nous lui exposâmes ce plan de gilet.

Il demeura stupide,

aurait-il pu s'exclamer comme l'Hippolyte de Pradon en entendant l'aveu de Phèdre... Il nous crut fou, mais le

---

M. Léon Séché apporte des précisions à quelques petits points d'histoire romantique.

Quel était, à la première d'*Hernani*, l'état des relations de Gautier et de Hugo ? Gautier a prétendu, plus tard, n'être entré au Théâtre-Français ce soir-là qu'à titre de comparse et grâce au carton timbré du mot de passe espagnol *Hierro*, qu'il tenait de Gérard de Nerval. Or Gautier connaissait Hugo depuis le 27 juin 1829, ainsi que le prouvent les *Mémoires* manuscrits de Ulric Guttinger, que possède M. Léon Séché. C'est Gérard de Nerval qui fit les présentations. Cela était déjà connu. Seule, la date de l'événement demeurait incertaine. Elle ne l'est plus.

Mais quand s'étaient liés eux-mêmes Hugo et Gérard ? Un manuscrit jusqu'à ce jour ignoré, tout entier de la main de Gérard, est tombé récemment sous les yeux de M. Léon Séché. C'est un *mélodrame en 3 actes et en 9 tableaux,* tiré de *Han d'Islande* et portant le millésime 1829. M. Séché a raison de supposer que l'amitié de Hugo et de Gérard de Nerval eut pour origine, en 1828 ou en 1829, le désir manifesté par l'un d'adapter le roman de l'autre à la scène.

M. Léon Séché possède un troisième document qui résout par l'affirmative la question de savoir si Dumas collabora au drame de Gérard : *Léo Burckart*. C'est un billet ainsi conçu :

« Nous nous engageons, Gérard et moi, malgré la réception d'Anténor Joly, à ne pas exiger la représentation de la pièce intitulée : *Léo Burckart*.

« GÉRARD, AL. DUMAS. »

(1) Le tailleur qui fit le gilet rouge s'appelait M. Gaulois.

respect l'empêchant de découvrir sa pensée, il se contenta d'objecter d'une voix timide :

« — Mais, Monsieur, ce n'est pas la mode.

« — Eh bien! ce sera la mode — quand nous l'aurons porté une fois — répondîmes-nous, avec un aplomb digne de Brummel, de Nash, du comte d'Orsay ou de toute autre célébrité du dandysme.

« — Je ne connais pas cette coupe ; ceci rentre dans le costume de théâtre plutôt que dans l'habit de ville, et je pourrais manquer la pièce.

« — Nous vous donnerons un patron en toile grise que nous avons dessiné, coupé et faufilé nous-mêmes; vous l'ajusterez. Cela s'agrafe dans le dos comme le gilet des Saint-Simoniens — sans aucun symbolisme.

« — N'ayez pas peur! Mes confrères se moqueront de moi, mais j'en ferai à votre fantaisie; et dans quelle étoffe doit s'exécuter ce précieux accoutrement?

« Nous tirâmes d'un bahut un magnifique morceau de satin cerise ou vermillon de la Chine, que nous déployâmes triomphalement sous les yeux du tailleur épouvanté, avec un air de tranquillité et de satisfaction qui l'alarma pour notre raison.

« La lumière miroitait et glissait sur les cassures de l'étoffe que nous chiffonnions pour en faire jouer les reflets et les brillants. Les gammes les plus chaudes, les plus riches, les plus ardentes, les plus délicates du rouge étaient parcourues. Pour éviter l'infâme rouge de 93, nous avions admis une légère proportion de pourpre dans notre ton, car nous étions désireux qu'on ne nous attribuât aucune intention politique... »

La pourpre de ce gilet éclatait le soir (1) de la représentation sur un pantalon gris tendre qu'ornaient deux larges bandes de velours noir; un feutre à grands bords, pareil à celui que devait porter Paul Rubens et d'où ruisselait une toison de roi franc, complétait le costume de Théophile Gautier.

(1) Le 25 février 1830.

Il épouvanta les honnêtes bourgeoises des loges!

Le récit de la bataille d'*Hernani* est trop connu pour que nous le donnions ici.

Gautier et ses amis, que Philotée O'Neddy appelait : *les brigands de la pensée*, attendirent pendant près de sept heures. dans l'obscurité de la salle. et ils avaient emporté dans leurs poches des petits pains et des cervelas.

Le temps paraissait long aux jeunes rapins. Pour se distraire ils imitaient les cris des animaux; débitaient des *songes tragiques* ou récitaient les vers aimés du maître, les *Djinns* ou la *Chanson des Pirates* :

> Nous emmenions en esclavage
> Cent chrétiens, pêcheurs de corail ;
> Nous recrutions pour le sérail
> Dans tous les moutiers du rivage.
> En mer, les hardis écumeurs!
> Nous allions de Fez à Catane...
> Dans la galère capitane
> Nous étions quatre-vingts rameurs...

L'heure du spectacle sonna, on alluma la couronne de gaz du lustre, et les ennemis, les classiques et les romantiques s'aperçurent.

« L'orchestre et le balcon étaient pavés de crânes académiques et classiques. Une rumeur d'orage grondait sourdement dans la salle, il était temps que la toile se levât : on en serait peut-être venu aux mains avant la pièce. Enfin les trois coups retentirent. Le rideau se replia lentement sur lui-même, et l'on vit, dans une chambre à coucher du XVIe siècle, éclairée par une petite lampe, dona Josepha Duarte, vieille en noir, avec le corps de sa jupe cousu de jais à la mode d'Isabelle la Catholique, écoutant les coups que doit frapper à la porte secrète un galant, attendu par sa maîtresse :

> Serait-ce déjà lui ? — C'est bien à l'escalier
> Dérobé (1).

(1) Sept ans après la première représentation d'*Hernani*, de vieux classiques se trouvaient mal à la seule pensée de cet enjambement,

« La querelle était déjà engagée. Ce mot rejeté sans façon à l'autre vers, cet enjambement audacieux, impertinent même, semblait un spadassin de profession, un Saltabadil, un Scoronconcolo allant donner une pichenette sur le nez du classicisme pour le provoquer en duel (1). »

***

La victoire d'*Hernani* au Théâtre-Français avait demandé une grande bravoure aux défenseurs de Victor Hugo. La bataille avait été une bataille d'escarmouches et d'embuscades. Les classiques révoltés, les partisans de Casimir Delavigne et de Scribe faisaient le siège de chaque

---

et Maxime Du Camp gardait le souvenir d'une orageuse classe de français où le nom de Victor Hugo avait été prononcé : « Un jour, les leçons de la classe prirent fin plus tôt que de coutume et une causerie s'établit entre nous et notre professeur de troisième, petit homme à figure longue, à cheveux jaunes et de caractère très doux qui s'appelait Taranne. On avait parlé de différents poètes, lorsqu'un de nos camarades dit : « Et Victor Hugo ? » — Ce petit homme si plein de mansuétude devint écarlate, et, frappant sur sa chaire, il s'écria : « Ne prononcez pas le nom de votre M. Hugo, c'est un malfaiteur ! » Il y eut un murmure. Le professeur reprit avec emportement : « Oui, un malfaiteur, je ne m'en dédie pas. C'est une honte pour notre nation de supporter des folies pareilles : que dis-je, des folies ? des crimes. L'homme qui a commis ce vers mérite les galères. C'est une insulte à la probité littéraire de la France ! Et ceci, — ceci que j'oubliais, — écoutez :

On frappe à l'escalier
Dérobé !

Dérobé ! Dérobé ! rejeté à l'autre vers ! Ces messieurs appellent cela des enjambements : ce sont des écartèlements qu'ils devraient dire ! » Un écolier cita le fameux vers des *Géorgiques* :

Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens !

M. Taranne se voila le visage de désespoir et d'horreur : « N'insultez pas Virgile ! Le rejet que vous rappelez est un trait de génie ; celui de votre M. Hugo est — il chercha le mot et finit par dire à voix basse — est une mauvaise action. » Puis il ajouta : « Laissons cette conversation, ça fait trop de mal. » (Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*. Hachette et Cie, éditeurs.)

(1) Th. Gautier, *Op. cit.*

vers, s'emparaient des hémistiches hardis qu'il fallait reprendre, et on se battit pendant trois soirs autour de ceci :

Est-il minuit ? — Minuit bientôt...

Les jeunes *brigands de la pensée* firent reculer les vieilles perruques, et Théophile Gautier, pensant qu'il s'était assez vaillamment comporté pour être présenté au général en chef, pria Gérard de Nerval de le conduire chez Hugo.

Ce dernier habitait alors rue Jean-Goujon ; le propriétaire de la maison qu'il occupait auparavant, au fond d'un jardin (1), ayant été obligé de lui donner congé, à cause des visiteurs trop nombreux qui venaient le voir, après *Hernani*.

Gautier, le flamboyant Théo qui eût été capable de manger de l'académicien, de faire subir, sans sourciller, la question extraordinaire à un honnête membre de l'Institut et d'épuiser sur un bon bourgeois classique tous les raffinements de l'inquisition espagnole ou de la torture chinoise, Gautier monta l'escalier de Hugo, pâle d'émotion et la gorge sèche.

Arrivé à la dernière marche, sur le palier, il dut s'asseoir.

A ce moment, une porte s'ouvrit et Victor Hugo apparut ! Il était habillé pour la promenade et il avait du linge ! Horreur ! le Dieu, le maître de ces bandes échevelées, le poète pour qui se seraient fait tuer tous ces rapins aux pourpoints de velours, les jeunes gens drapés dans des capes castillanes, Victor Hugo portait une redingote, un pantalon gris et un col de chemise rabattu. Sa face pâle était aussi soigneusement rasée que celle d'un bourgeois qui va marier sa fille unique ; il n'était pas livide et il se portait bien !

Gautier était tellement ému que cela ne le surprit guère. Il s'attendait pourtant à voir Victor Hugo revêtu

(1) Rue Notre-Dame-des-Champs.

du camail écarlate de Dante Alighieri ou du pourpoint de satin à crevés oranges de Pierre de Ronsard.

« ... Comme Esther devant Assuérus, raconte-t-il lui-même, nous faillîmes nous évanouir. Hugo ne put, comme le satrape vers la belle juive, étendre vers nous, pour nous rassurer, son long sceptre d'or, pour la raison qu'il n'avait pas de sceptre d'or, ce qui nous étonna. Il sourit, mais ne parut pas surpris, ayant l'habitude de rencontrer journellement, sur son passage, de petits poètes en pâmoison, des rapins rouges comme des coqs ou pâles comme des morts, et même des hommes faits, interdits et balbutiants. Il nous releva de la manière la plus courtoise, car il fut toujours d'une exquise politesse, et, renonçant à sa promenade, il rentra avec nous dans son cabinet.

« Henri Heine raconte que, s'étant proposé de voir le grand Gœthe, il avait longtemps préparé dans sa tête les superbes discours qu'il lui tiendrait, mais, qu'arrivé devant lui, il n'avait rien trouvé à lui dire sinon « que les pruniers qui sont sur la route d'Iéna à Weimar portent des prunes excellentes contre la soif » ; ce qui avait fait sourire doucement le Jupiter-Mansuetus de la poésie allemande, plus flatté peut-être de cette ânerie éperdue que d'un éloge ingénieusement et froidement tourné.

« Notre éloquence ne dépassa pas le mutisme, quoique, nous aussi, nous eussions rêvé pendant de longues soirées aux apostrophes lyriques par lesquelles nous aborderions Hugo pour la première fois... (1) »

Grâce à Gérard de Nerval et à Pétrus Borel, Gautier se remit peu à peu, et put prendre part à la conversation.

Il y fut sans doute brillant, — nous verrons plus loin qu'il fut le plus merveilleux, le plus prodigieux des causeurs, — Victor Hugo dut être aimable, car il était, lorsqu'il le voulait, d'une séduction infinie, et le miracle s'accomplit.

La Muse de la peinture n'avait plus qu'à prendre le deuil, Théophile Gautier était désormais poète...

(1) Th. Gautier, *Histoire du Romantisme.*

Quatre ou cinq mois après cette entrevue, parut, chez l'éditeur Charles Mary (1) un petit livre dont la famille de l'auteur avait fait tous les frais, et on put lire sur sa cou-



Victor Hugo en 1829.
Portrait de Devéria.

verture rose : *Poésies de Théophile Gautier*, lorsqu'un commis de librairie eut ôté les volets de la boutique, ce matin de juillet 1830.

(1) Passage des Panoramas.

Malheureusement pour le poète et pour son livre à couverture rose, le ministère Polignac publia le même jour, dans le *Moniteur*, ces *ordonnances* qui causèrent la révolution de Juillet.

Le vent qui faisait claquer les drapeaux rouges était peu favorable à la poésie. L'émeute, cette grande fille populaire au chignon de travers et à la gorge houleuse dans un corsage sanglant dont les trous laissent voir une peau splendide de lionne, parcourut la capitale en battant du tambour.

Le peuple en armes la suivit ; les pavés des barricades se dressèrent; des feux de salve balayèrent les rues; Charles X monta dans la vieille berline qui emporte les rois vers l'exil ; le prudent libraire Ch. Mary fit remettre les volets à sa devanture, et les *Poésies de Théophile Gautier* demeurèrent dans l'ombre de la boutique, tandis que les citoyens se faisaient tuer sur le trottoir au nom de cette liberté qui en a vu bien d'autres et que Charles X et Polignac avaient essayé de violer.

II

Le Doyenné. — Les Jeunes-France.

ALBERTUS, publié en 1832, n'eut pas le sort obscur des premières *Poésies* et attira l'attention sur Théophile Gautier qui préparait une série de petits *romans goguenards : les Jeunes-France.*

Eugène Renduel, le bon libraire cher à tous les romantiques et dont les éditions, à présent fort rares, se vendent leur pesant d'or, mit en vente le volume en 1833.

L'ouvrage scandalisa les bourgeois « *au menton glabre* », et cependant les *Jeunes-France* sont, à n'en pas douter, une satire de ces jeunes hommes truculents qui affectaient un si profond dédain de leur époque, et qui croyaient pouvoir porter en plein XIXe siècle des pourpoints lacés et des souliers à la poulaine.

Au lendemain des journées de juillet 1830, les purs romantiques de l'intransigeant parti moyen âge, ceux qui étaient « mâchicoulis et rien que mâchicoulis », avaient presque renié Victor Hugo qui célébrait les morts des Trois Glorieuses et qui déjà, dès mai 1830, avait écrit ces vers prophétiques :

Écoutez, écoutez à l'horizon immense
Ce bruit qui, parfois tombe, et soudain recommence,
Ce murmure confus, ce sourd frémissement
Qui roule et qui s'accroît de moment en moment.
C'est le peuple qui vient, c'est la haute marée
Qui monte incessamment par son astre attirée.
Chaque siècle, à son tour, qu'il soit d'or ou de fer,
Dévoré comme un cap sur qui monte la mer,

Avec ses lois, ses mœurs, les monuments qu'il fonde,
Vains obstacles qui font à peine écumer l'onde,
Avec tout ce qu'on vit et qu'on ne verra plus,
Disparaît sous ce flot qui n'a pas de reflux !
Le sol toujours s'en va, le flot toujours s'élève.
Malheur à qui le soir s'attarde sur la grève,
Et ne demande pas au pêcheur qui s'enfuit
D'où vient qu'à l'horizon on entend ce grand bruit !
Rois, hâtez-vous ! Rentrez dans le siècle où nous sommes,
Quittez l'ancien rivage ! — A cette mer des hommes
Faites place, ou voyez si vous voulez périr
Sur le siècle passé que son flot doit couvrir !...

Émile et Antony Deschamps, Jules de Rességuier, Gaspar de Pons, Ulric Guttinguer, d'autres encore, royalistes et chrétiens qui voyaient monter avec angoisse la grande marée populaire, avaient pris ce nom de *Jeunes-France* qui devait les distinguer de leurs anciens compagnons. Mais Théophile Gautier n'a voulu rire, dans sa série de romans goguenards, qu'aux dépens des faux artistes sans talent qui, à l'ombre de cette étiquette, menaient une vie libre et fantaisiste, et qui étaient *Jeunes-France* à vingt ans comme on fut plus tard *lion*, *gommeux* ou *petit crevé* (1).

(1) Léon Gozlan publia dans le *Figaro* une série d'articles fantaisistes sur les *Jeunes-France* :

«... Le *Jeune-France* est assez bien reçu dans les salons. Ordinairement il a un habit noir, boutonné de l'épigastre aux carotides maxillaires ; collet flasque, cravate flasque, figure flasque ; le tout, pâle, sale et opaque. Il a le pantalon brisé sur la botte, et la botte ordinairement crevée ou couverte de poussière. Il vient de loin, de bien loin, de la verte colline ou du chemin poudreux. Avec cela, le *Jeune-France* doit avoir l'air courbé par l'orage ; il est voûté comme une ogive de l'Orient venue : son cou et son dos forment une vive arête. Appuyé sur le manteau d'une cheminée, il ressemble à une salamandre, à une cariatide, à un magot ; c'est le feu, c'est la pierre, c'est un Chinois.

« Le *Jeune-France* est gai, mais d'une gaîté putride. Dans la journée, il a vu les Catacombes, le Père-Lachaise et la Chambre des Pairs ; il devise sur Montfaucon et le cabinet d'anatomie ; aux jeunes dames il montre un os, et leur dit : « Vous en avez autant sous vos gazes et vos mousselines. Ainsi vous marchez toujours en

Il était facile de devenir un *Jeune-France* parfait avec un peu d'application, et Gautier en a laissé la recette.

Il prend un bon jeune homme quelconque : bien entendu, son père est épicier ou drapier et sergent dans la garde nationale. Rien ne le distingue de la masse des bons jeunes hommes de son temps. Il n'est ni beau, ni laid, il n'est ni élégant, ni débraillé, le col de sa chemise est pareil à celui que porte son garde national de père ; ses souliers sont bien cirés ; il a une montre que sa mère lui offrit lorsqu'il eut fait sa première communion, et il a été au collège un élève tranquille et appliqué.



Théophile Gautier.
Charge de la *Croix de Berni.*
(Cliché des *Annales politiques et littéraires.*)

Il respecte les *bustes* et les *perruques* ; il pense que Boileau est un poète

---

compagnie d'un squelette, vous avez la mort sous vos jupes : voyons la mort ! »

« Le *Jeune-France* aime donc la musique, et boit du punch, et se grise : c'est le genre.

« Oh ! combien la réalité de cette vie est profonde, et sombre, et salée ! comme la mer ! Bois, jeune homme, bois toujours, bois ! jusqu'à la lie, jusqu'aux citrons, jusqu'à la muscade. On porte le *Jeune-France* chez lui.

« Et si dans la nuit il s'éveille, il écrit aux rayons de la lune, il peint à la lueur des étoiles ; et il peint comme ça lui vient, lui : comme le chaos, chaos sublime, croûte phénoménale ; type pri-

parce qu'on le lui a enseigné ; il n'a jamais mis en doute l'invulnérabilité d'Achille, et il croit, dur comme fer, aux Jésuites et au *Constitutionnel*. Il est chaste comme Hippolyte, pudique comme Joseph, et il n'a jamais eu affaire, ni aux usuriers, ni aux huissiers. C'est une perle d'un éclat un peu terne, mais c'est une perle.

Il s'appelle Daniel Jovard, et il écrit des vers qu'il souhaite aussi plats, aussi ratissés et aussi incolores que ceux des maîtres qu'il admire : Boileau, Viennet et Baour :

Quel saint transport m'agite, et quel est mon délire !
Un souffle a fait vibrer les cordes de ma lyre ;
O muses, chastes sœurs, et toi, grand Apollon,
Daignez guider mes pas dans le sacré vallon !
Soutenez mon essor, faites couler ma veine,
Je veux boire à longs traits les eaux de l'Hippocrène,
Et, couché sur leurs bords, au pied des myrtes verts,
Occuper les échos à redire mes vers (1).

Un soir, il va au Théâtre-Français pour « *se former le goût* et s'épurer la diction », et il rencontre un ami de collège, Jeune-France, dandy et fashionable accompli qui daigne l'initier :

« En quelques phrases il lui dévoila tous les arcanes, et le fit passer derrière la toile dès la première séance ; il lui apprit à avoir un air moyen âge ; il lui révéla le sens intime de l'argot en usage cette semaine-là ; il lui dit ce

mitif, égyptien, pyramidal, mastodonte ; c'est grand, c'est laque, c'est ocre, c'est bistre, c'est une grande route de couleurs natives, minérales, désordonnées. Et si Dieu l'a fait écrivain, il commence toutes ses phrases par *c'est*, par le pronom démonstratif et le verbe substantif *être*, ce qui constitue le grand écrivain...

« Deux sous pour voir un géant patagon, un nain du Spitzberg ; quatre sous pour examiner l'Albinos, le serpent Boa ; rien pour voir les *Jeunes-France*. On peut les trouver le matin à Tortoni, le jour dans la rue, le soir aux premières représentations romantiques. On peut en approcher sans crainte : le *Jeune-France* ne mord pas. Examinez, messieurs, mesdames ! »

(1) Th. Gauthier, *Daniel Jovard ou la conversion d'un classique.*

que c'était que ficelle, chic, galbe, art, artiste et artistique; il lui apprit ce que voulait dire cartonné, égayé, damné; il lui ouvrit un vaste répertoire de formules admiratives et réprobatives : phosphorescent, transcendantal, pyramidal, stupéfiant, foudroyant, annihilant, et mille autres qu'il serait fastidieux de rapporter ici; il lui fit voir l'échelle ascendante de l'esprit humain ; comment à vingt ans l'on était Jeune-France, beau jeune mélancolique jusqu'à vingt-cinq ans, et Childe-Harold de vingt-cinq à vingt-huit, pourvu que l'on eût été à Saint-Denis ou à Saint-Cloud ; comment ensuite l'on ne comptait plus, et que l'on arrivait par la filière d'épithètes qui suivent : ci-devant, faux-toupet, aile de pigeon, perruque, étrusque, mâchoire, ganache, au dernier degré de la décrépitude, à l'épithète la plus infamante : académicien et membre de l'Institut.., Tout cela dans une seule leçon!...

« Il lui indiqua plusieurs recettes et ficelles pour différents styles. Il lui apprit à faire du rêveur, de l'intime, de l'artiste, du dantesque, du fatal... Le rêveur avec une nacelle, un lac, un saule, une harpe, une femme attaquée de consomption et quelques versets de la Bible; l'intime, avec une savate, un pot de chambre, un mur, un carreau cassé, avec son befsteack brûlé ou toute autre déception morale aussi douloureuse; l'artiste, en ouvrant au hasard le premier catalogue venu, en y prenant des noms de peintres en *i* ou en *o*, et par-dessus tout, en appelant Titien, Tiziano, et Véronèse, Paolo Cagliari; le dantesque, au moyen de l'emploi fréquent de donc, de si, de or;... le fatal, en fourrant à toutes les lignes, ah! oh! anathème! malédiction! enfer! ainsi de suite, jusqu'à extinction de chaleur naturelle (1)... »

Daniel Jovard est un bon élève. Il agrandit son front en rasant ses cheveux, et il laisse croître sa barbe. Il fume, coupe les cols de ses chemises, brûle les classiques dans la cheminée de sa chambre, et fait des vers qu'il signe d'un nom barbare tout bourré de *k* et de *w*.

(1) Th. Gautier, *Ibid.*

Lyre et *Délire, Apollon* et *Vallon* ne riment plus ensemble; et ce n'est plus de l'eau d'argent de l'Hippocrène que sa chaste Muse est altérée. Voici les vers qu'il hurle après sa conversion :

Par l'Enfer! Je me sens un immense désir
De broyer sous mes dents sa chair, et de saisir,
Avec quelque lambeau de sa peau bleue et verte,
Son cœur demi-pourri dans sa poitrine ouverte.

Son tailleur aidant Daniel Jovard est en passe de devenir célèbre. Il jure par les tripes de Luther, il dit naze-decabre, pasque dieu, Saint-Goguelu, la maulubec me trousse, par le sambreguoi! thubœuf et vertu-bœuf! Il n'admet que les livres imprimés en caractères gothiques; il cite Parthénopeux de Blois et le Saint-Graal; il boit de l'hydromel à vingt-cinq sous la bouteille, et lui qui déclamait le récit de Théramène après avoir chanté *Fleuve du Tage* ou *Femme sensible*, il ne sait plus que cette complainte des Suisses à la bataille de Marignan, que fredonnait Élias Wildmanstadius, l'homme moyen âge :

Tout est verlore,
La tintelore,
Tout est frelore, bei Gott!

C'est de ces héros que Théophile Gautier se fit l'historiographe goguenard.

Léon Gozlan publia aussi dans le *Figaro* le portrait de la dame *Jeune-France* :

« La dame *Jeune-France* a les dents azurées, les cheveux blonds ou cendrés, l'œil transparent, la moustache. On mesure son âge proportionnel de quatorze à trente; toutefois, il y a des *Jeune-France* précoces qui ont fait leur *fantastique* à douze ans; il y en a de caduques qui parlent des baisers d'Ariel à quarante-cinq, et qui mâchent de la pâte balsamique. On se fait appeler Adda ou Sapho, et l'on met du fard. »

La toilette de la dame *Jeune-France* doit être négligée.

« Chapeau de paille, tremblant comme la feuille du



Maison de Victor Hugo, place Royale.

palmier, noué par un ruban fané. Pâle et rose à la fois, sa collerette pleure sur son cachemire, son cachemire pleure sur sa robe, sa robe sur ses jambes ; elle pleure sur le tout...

« Son bras cherche toujours une lyre, son pied une feuille sèche, son œil un oiseau dans l'espace ou un homme. L'homme, c'est l'ange tombé ; c'est le Satan de Milton et de Klopstock... Sieds-toi près d'elle, *Jeune-France* mâle, prends ses mains dans ta main, ses deux pieds dans tes pieds ; mords-la de tes regards, mais garde-toi d'un défaut impardonnable ; aie de la barbe, c'est bien ; beaucoup de barbe, cela ne nuit pas ; sois sale, c'est le génie ; sois obscur, ton front porte un orage ; mais que je te dise ; il y eut une *Jeune-France* qui aimait beaucoup un *Jeune-France* ; un jour elle lui dit : « Vous avez de la barbe et un cœur haut, seigneur, je ne vous aime plus : vous prenez du ventre. » Qui n'a vu au salon les demoiselles *Jeune-France*, vitrifiées d'admiration devant les nébuleux chefs-d'œuvre de l'école ?

« Comme c'est chaos, disaient-elles ; comme c'est vent, poussière, damnation ! Il y a là de l'avenir et du sans bornes. Soutenez-moi, le sublime tue. — Votre flacon !... »

« C'est fantastique, bon ange, dit un *France* à une *France* ; c'est macabre, mon Ituriel. Aimes-tu pas la danse macabre ? »

« Le moment solennel arrive ; le piano se déploie. Alors les mères *Jeune-France* se dilatent, se dissolvent, à voir leurs filles dire les goules, les gnomes, les salamandres, les sylphes, et autres choses de cette nature.

« Enfin la soirée est terminée ; le lustre s'éteint ; on va partir... Et tout ceci est une comédie : en sortant la dame *Jeune-France* mange du bœuf rôti ; le *Jeune-France* va fumer à sa croisée. »

Passant à l'appartement du *Jeune-France,* Léon Gozlan y trouve : « Le sac d'un grenadier de la garde royale, tué dans les Trois Journées. Ne touchez pas à ceci, c'est un poignard empoisonné. N'approchez pas : il y a une trappe à loup, sur le modèle de celle du château d'Amboise.

Éloignez-vous, ceci est une catapulte. Prenez garde, voici du pohonhupas qui donne la mort à quatre pas; vous en êtes à trois... Voici la lettre qui a annoncé la première le choléra-morbus en France. En voici une arrivée, ce matin, par la poste de Tripoli; six cent pestiférés l'ont touchée... »

Théophile Gautier, dans son livre, met sur la seule table d'un *Jeune-France* « une babouche turque, une pantoufle de marquise, un yatagan, un missel, un Arétin, du papel español para cigaritos, des billets d'amour, une dague de Tolède, un verre à boire du vin de champagne, une épée à coquille, des priapées de Clodion, une petite idole égyptienne, un paon empaillé, une résille de muletier, une palette, une guitare, etc... »

*
* *

Théophile Gautier habitait toujours avec les siens, place Royale, et depuis quelque temps il avait pour voisin Victor Hugo lui-même qui était logé là comme un grand seigneur du temps de Marion de Lorme.

On était à l'âge d'or du bibelot, des soies fastueuses et des vieux meubles, et moyennant quelques louis on pouvait se procurer un dais de trône ayant appartenu à Mme de Maintenon, ou des tapisseries de haute lice qui sont aujourd'hui accessibles aux seuls milliardaires américains. La demeure de Victor Hugo, chef de l'école romantique, était donc pareille à la maison d'un baron de Walter Scott ou à celle d'un duc du XVIe siècle.

Vieux damas de soie à ramages, chandeliers d'or, miroirs de Venise, cuirs cordouans, armes damasquinées, lits royaux, hauts sièges à baldaquins, ornaient les salles où l'auteur des *Orientales* recevait la foule des poètes, ses vassaux.

Théodore de Banville qui allait visiter le Maître, en tremblant, avait gardé un éblouissement de ses réceptions dans cet appartement splendide :

« Quel enchantement, ces soirées de la place Royale!

Dans le salon du fond, autour d'un énorme parterre de fleurs, étaient assises les femmes jeunes, belles, souriantes, magnifiquement parées, heureuses d'être chez le grand poète, et là Mme Victor Hugo faisait les honneurs avec sa grâce souveraine.

« Puis venait le grand salon où se pressait toute une foule d'hommes et de femmes, parmi laquelle on n'eût pas trouvé un seul être banal et quelconque et dont le décor splendide était bien le cadre qu'il fallait à de pareilles fêtes... (1). »

Théophile Gautier, qui n'avait que l'escalier à monter pour être chez Hugo, était de toutes les soirées, et lorsqu'il y avait trop de monde dans les salons, il s'en allait fumer un cigare dans la cour, ou plus exactement sur la place pleine d'arbres et de fleurs, la vieille place historique où les seigneurs venaient se couper cérémonieusement la gorge.

Là, Gautier et ses amis, avec leurs manteaux castillans et leurs longs cheveux qui ressemblaient à de belles perruques bouclées, avaient l'air d'être des rêveurs du temps de Louis XIII, et lorsqu'une bourgeoise du quartier, en châle et en crinoline, passait sous les arceaux frottés de lune, on pouvait croire que Marion de Lorme vivait encore et qu'une jolie dame allait la voir en revenant d'un souper ou d'un bal.

Le bon Théo, comme on l'appelait, était vis-à-vis de Victor Hugo sur un pied de familiarité éblouie, et Arsène Houssaye, que Gautier conduisit lui-même chez le Maître, raconte ceci, dans ses *Confessions* :

« ... L'homme me parut si grand que je ne vis autour de lui que des infiniment petits, Théo lui-même qui s'humiliait dans la poussière du soleil.

« Ma présentation fut quasi comique, car Théo qui s'étudiait à une phraséologie personnelle ne disait rien comme un autre : « O grand Victor Hugo, je vous présente un poète de nos amis qui est du pays de Jean Racine,

(1) Th. de Banville, *Mes Souvenirs*. E. Fasquelle, éditeur.

mais il ne faut pas lui en vouloir. — Ah ! dit Victor Hugo, si Jean Racine n'avait pas fait de tragédies, quel grand homme pour la France, car lui aussi se drapait du manteau des dieux ! »

« Je trouvai que le grand poète était logé comme un prince; mais je fis remarquer à Théo qu'on soupait bien peu chez lui. A peine si on servait une tasse de thé aux privilégiés... »

Il ne faudrait peut-être pas prendre à la lettre les boutades de Hugo; c'était l'époque où il traitait Racine de polisson tandis que l'irrévérencieux et turbulent Théo appelait pieu l'auteur de *Bérénice* et d'*Athalie*.

C'était aussi l'époque où Théophile Gautier conçut l'idée de *Mademoiselle de Maupin*.

Sa mère le choyait, et son père ne se souvenait de la toute-puissance du *pater familias* que pour l'obliger au travail : il l'enfermait quelquefois, à clef, dans sa chambre, et Théo était ainsi forcé d'écrire quelquespages de *la Maupin*, comme on disait dans la famille.

« Le poète qui vivait en lion et en fashionable aimait beaucoup mieux rimer des sonnets galants aux belles amoureuses, et promener sur les boulevards des gilets transcendants et des pantalons mirifiques, que d'aller s'enfermer devant une lampe à noircir des feuilles de papier. Aussi quand il rentrait à la maison, son père le mettait-il sous clef et lui imposait sa tâche... Quelquefois Théophile se résignait, souvent il descendait par la fenêtre. D'autres fois c'était sa mère qui venait lui ouvrir en cachette, toujours craintive et ayant peur que son fils ne se fatiguât, à tant travailler... (1). »

Il ne faudrait pas s'imaginer à cause de cette séquestration que Théophile Gautier connût au milieu des siens la tyrannie qui a contrarié et étouffé plus d'un artiste. Tous étaient en admiration devant ce grand fils chevelu comme un lion et beau comme un aède grec qui commençait à être célèbre, et lorsque Pierre Gautier, son père,

(1) E. Bergerat, *Théophile Gautier*.

fut obligé d'accepter pour vivre la direction de l'octroi et que toute la famille se fut installée à la barrière des Bonshommes, personne ne trouva mauvais que Théo allât planter sa tente rue du Doyenné.

Il loua là un pied-à-terre de deux cent cinquante francs par an, qu'il meubla sommairement. On n'y voyait guère que quelques tables, des divans et des coussins, tout ce qu'il fallait pour rêver, car Gautier, qui vécut toujours comme un sultan exilé de Stamboul ou d'Ispahan, avait l'habitude de s'asseoir à la turque et d'écrire allongé sur un tapis, ses babouches jaunes à la dérive.

De temps en temps, il allait passer deux ou trois jours à Passy, dans sa famille.

Vis-à-vis de cet appartement qu'il avait loué, habitait Camille Rogier dont le salon, qui devait par la suite devenir légendaire, était le rendez-vous de la bohème littéraire.

Camille Rogier était riche à côté de ses amis. Il illustrait les *Contes* d'Hoffmann et il se plaisait à porter, chez lui, des costumes somptueux de velours nacarat. Comme il était le plus âgé de la bande, il possédait, seul, une magnifique barbe rousse. Arsène Houssaye, qui avait rencontré Gautier pour la première fois au Salon de 1833, a laissé une peinture de cette originale maison du Doyenné.

« Je venais dans la journée passer une heure au milieu de tout ce monde flamboyant, émerveillé de voir dépenser tant d'esprit, argent comptant. Un soir, Camille Rogier nous avait offert le thé dans un adorable jeu japonais; nous babillâmes tant et si bien que l'aurore allait émerger à l'Orient quand nous pensâmes à nous en aller, Ourliac, Beauvoir et moi, qui n'étions pas de la maison : « J'ai bien une chambre d'ami, dit Rogier, mais je n'en ai pas trois. » J'étais le plus paresseux, j'allai me jeter sur le lit de l'hospitalité. Je m'éveillai si tard dans la journée que Rogier me dit en souriant : « Ce n'est pas la peine de vous en aller, puisque nous dînons ensemble. » Le soir venu, ce fut la même causerie. Quand Théo créait un paradoxe, il ne s'arrêtait pas à mi-chemin; quand Ourliac

improvisait une de ses comédies, il fallait attendre le dénouement; quand Beauvoir éclatait dans ses lazzis, on ne songeait pas à mettre un point.

« Le lendemain du second jour, j'envoyai prendre mon lit de camp rue Vivienne pour vivre en si bonne compagnie. C'était d'ailleurs sur la prière renouvelée de Théo et de Gérard comme de Rogier...

« On n'a jamais vécu d'une amitié plus franche et plus gaie; tous les jours, vraie fête pour le cœur et pour l'esprit. C'était en chantant comme de gais compagnons qu'on se mettait à l'œuvre, Théo à *Mademoiselle de Maupin*, Gérard à la *Reine de Saba*, Ourliac à *Suzanne*, moi à la *Pécheresse*.

« Dans le grand salon, il y avait de la place pour tout le monde. L'un écrivait au coin du feu, l'autre rimait dans un hamac; Théo, tout en caressant les chats, calligraphiait d'admirables chapitres, couché sur le ventre...

« Ce n'était pas tout : Gavarni, qui publiait alors je ne sais quel journal de modes avec la protection de Mme d'Abrantès, venait crayonner avec Rogier, quand il n'était pas occupé à faire le beau, lui qui n'était pas beau. Il contrastait singulièrement avec Théo, car si Gavarni ressemblait à une gravure de modes, Théo ressemblait à un Basque venu tout chevelu des forêts et des montagnes, non pas toujours avec le gilet rouge légendaire, mais avec une vareuse écarlate... (1). »

La Fortune, cette belle femme nue qui se tient sur une roue, et qui, pareille à Jupiter, se plaît à se métamorphoser en or monnayé et à pleuvoir sous cette forme dans la poche de ses amants, n'avait cependant pas choisi à cette époque le gousset du gilet rouge qu'arborait Théo. Le père Gautier qui, très légitimiste, avait joué à la hausse sur les *Ordonnances*, en 1830, avait vu ses titres de rente emportés par le vent républicain des glorieuses de Juillet et il était à présent « chef des gabelous », comme le disait irrespectueusement son fils.

(1) Arsène Houssaye, *Les Confessions*.

Tout ce que pouvait faire l'excellente Mme Gautier, c'était d'apporter de temps en temps au Doyenné un panier dans lequel deux côtelettes crues reposaient sur une bouteille de bouillon.

Albertus ne s'était pas vendu ; les *Jeunes-France* eux-mêmes, qui avaient fait beaucoup de bruit dans le monde qui lit mais n'achète pas les livres, avaient peu rapporté à leur auteur qui était obligé d'écrire pour vingt-cinq francs l'une ces belles études : les *Victimes de Boileau*, réunies plus tard sous ce titre : *Les Grotesques*.

Ces études s'appelaient aussi : *Exhumations littéraires*, si nous en croyons le traité que Théophile Gautier signa avec Charles Malo qui dirigeait alors la *France littéraire*.

Ces étranges figures falotes et presques effacées, ces petits poètes maudits du XVIIe siècle dont les professeurs de rhétorique ne s'occupent jamais parce que le législateur du Parnasse, Boileau-Despréaux, les a tués au coin d'un vers, devaient séduire l'amoureux de pittoresque qu'était Gautier.

A côté des grands auteurs classiques, dans ce siècle architectural que fut le XVIIe siècle, Gautier voulut rendre à ces Grotesques dont il écrivait l'histoire picaresque et douloureuse, la place qu'ils méritaient.

Certains devaient avoir toute son admiration : Saint-Amant n'avait-il point compris le premier la poésie de la mer à une époque qui faisait si peu de cas de la nature que Fénelon ayant à décrire un site agreste ne trouvait à dire que ceci : « Un paysage fait à souhait pour le plaisir des yeux » ? Scarron n'avait-il point parlé que de lui-même dans un siècle où il était de bon ton de s'effacer, d'être impersonnel si l'on voulait passer pour un *honnête homme* ?

Certainement, Gautier qui, comme nous le verrons plus loin, jugeait sans bienveillance, et avec une prodigieuse verdeur de langage, les grands écrivains consacrés du temps de Louis XIV, était plein de sympathie pour ces Grotesques méconnus, et il prenait plaisir à chercher des

perles dans leur fatras, comme il le disait lui-même au début de son *François Villon* :

« Ce n'est guère que dans le fumier que se trouvent les perles, témoin Ennius. Pour moi, je préférerais les perles du vieux Romain à tout l'or de Virgile... Je trouve un



Théophile Gautier.
Portrait de Célestin Nanteuil.

singulier plaisir à déterrer un beau vers dans un poète méconnu ; il me semble que sa pauvre ombre doit être consolée et se réjouir de voir sa pensée enfin comprise ; c'est une réhabilitation que je fais, c'est une justice que je rends ; et si quelquefois mes éloges peuvent paraître exagérés à certains de mes lecteurs, qu'ils se souviennent

que je les loue pour tous ceux qui les ont injuriés outre mesure, et que les mépris immérités provoquent et justifient les panégyriques excessifs... »

Lui qui savait tout et qui en arrivait peu à peu à cette sûreté de jugement déconcertante, il se rendait compte déjà que ces Grotesques, ces réfractaires du temps de Racine et de Boileau, étaient peut-être les vrais ancêtres du romantisme, les premiers introducteurs de la poésie lyrique et pittoresque dans les lettres françaises du XVIIe siècle.

Comme les romantiques, ils s'étaient aperçus que la haute conception architecturale des classiques n'était pas tout, et qu'à côté de cette noble ordonnance, sévère et froide, on pouvait faire une place importante à la peinture et à la musique et les faire entrer à leur tour dans la littérature.

La colonnade du Louvre est évidemment fort imposante et belle, mais elle n'est qu'un aspect de l'architecture, et Théophile de Viau, Saint-Amant et Scarron existent comme Racine et la Fontaine.

Gautier publiait aussi des critiques d'art dans le *Voleur*, un petit journal que venait de fonder Émile de Girardin et qui ne payait pas.

La vie était pourtant aimable et on ne s'ennuyait guère, dans cette maison du Doyenné, décorée par ses locataires.

Gérard de Nerval, dans sa *Bohème galante*, a laissé un tableau de ces jours heureux :

« ... Le vieux salon du Doyenné, restauré par les soins de tant de peintres, nos amis, qui sont depuis devenus célèbres, retentissait de nos rimes galantes, traversées souvent par les rires joyeux ou les folles chansons des Cydalises. Le bon Rogier souriait dans sa barbe, du haut d'une échelle, où il peignait sur un des quatre dessus de glace un Neptune — qui lui ressemblait ! Puis, les deux battants d'une porte s'ouvraient avec fracas : c'était Théophile. Il cassait, en s'asseyant, un vieux fauteuil Louis XIII. On s'empressait de lui offrir un escabeau gothique, et il lisait, à son tour, ses premiers vers, — pen-

dant que Cydalise Ire, ou Lorry, ou Victorine, se balançaient nonchalamment dans le hamac de Sarah la blonde, tendu à travers l'immense salon.

« Quelqu'un de nous se levait parfois, et rêvait à des vers nouveaux en contemplant, des fenêtres, les façades sculptées de la galerie du Musée, égayée de ce côté par les arbres du manège.

« Ou bien, par les fenêtres opposées, qui donnaient sur l'impasse, on adressait de vagues provocations aux yeux espagnols de la femme du commissaire, qui apparaissaient assez souvent au-dessus de la lanterne municipale.

« Quels temps heureux! On donnait des bals, des soupers, des fêtes costumées, — on jouait de vieilles comédies, où Mlle Plessy, étant encore débutante, ne dédaigna pas d'accepter un rôle — c'était celui de Béatrice dans *Jodelet.* — Et que notre pauvre Edouard Ourliac était comique dans les rôles d'Arlequin!

« Nous étions jeunes, toujours gais, quelquefois riches... Mais je viens de faire vibrer la corde sombre : notre palais est rasé. J'en ai foulé les débris l'automne passé... »

Lorsque les démolisseurs arrivèrent au Doyenné, après le départ de la bande, Gérard de Nerval nous confie, dans le même volume, qu'il s'est trouvé assez riche, lui qui l'était si peu, pour racheter et sauver quelques panneaux du salon : « J'ai les deux dessus de porte de Nanteuil; le *Watteau* de Nattier, signé; les deux panneaux longs de Corot, représentant deux *Paysages* de province; le *Moine rouge*, de Châtillon, lisant la Bible sur la hanche cambrée d'une femme nue, qui dort; les *Bacchantes* de Chassériau, qui tiennent des tigres en laisse comme des chiens; les deux trumeaux de Rogier, où la Cydalise, en costume régence, — en robe de taffetas feuille morte, — triste présage, — sourit de ses yeux chinois, en respirant une rose, en face du portrait en pied de Théophile, vêtu à l'espagnole. *L'affreux* propriétaire qui demeurait au rez-de-chaussée, mais sur la tête duquel nous dansions trop souvent, après deux ans de souffrances, qui l'avaient conduit à nous donner congé, a fait couvrir depuis toutes ces pein-

tures d'une couche à la détrempe, parce qu'il prétendait que les nudités l'empêchaient de louer à des bourgeois. — Je bénis le sentiment d'économie qui l'a porté à ne pas employer la peinture à l'huile... Je n'ai pas retrouvé le *Siège de Lérida*, de Loventz, où l'armée française monta à l'assaut, précédée par des violons; ni les deux petits *Paysages* de Rousseau, qu'on aura sans doute coupés d'avance; mais j'ai de Loventz une *maréchale* poudrée en uniforme Louis XV. — Quant à mon lit Renaissance, à ma console Médicis, à mes buffets, à mon Ribeira, à mes tapisseries des *quatre éléments*, il y a longtemps que tout cela s'était dispersé. — Où avez-vous perdu tant de belles choses ? me dit un jour Balzac. — Dans les malheurs! lui répondis-je en citant un de ses mots favoris. »

Tous les habitants de cet ermitage se levaient tôt et travaillaient jusqu'à l'heure du déjeuner qu'ils préparaient eux-mêmes. Gautier, qui souffrait des dents, réussissait le macaroni comme un Napolitain.

Le soir, toute la bande s'envolait.

« Une fois par semaine, nous allions à la *Chaumière*... nous entrions comme l'ouragan, criant haut : « Ohé! les Horizontales, les Bradamantes, les Nini, les Allumeuses, les Pas-le-sou, les Trois-six, les Belles-vaches, secouez vos vertus et vos puces! »

« Théophile Gautier ne se hasardait qu'à ce qu'on appelait alors la *Galope*. Il prenait violemment la première fille venue, même au bras d'un étudiant. On disait en voyant ses longs cheveux soulevés par le vent : « C'est celui-là qui devait représenter le saule de Sainte-Hélène... (1) »

On peut imaginer facilement à quel pittoresque et à quelle truculence devaient atteindre les gamineries de cette bohème romantique.

Camille Rogier et ses amis avaient deux voisines : la femme du commissaire de police et la vénérable *Gazette de France*. La première était jolie et on le lui disait; la

(1) A. Houssaye, *Les Confessions.*

deuxième fut souvent dupe de la fantaisie de Gautier, de Roger de Beauvoir ou d'Ourliac. Ils lui envoyaient des nouvelles de la ci-devant famille royale que le directeur du journal royaliste, M. de Genoude, publiait avec une déconcertante gravité.

Et ce n'était pas tout. Quelqu'un ayant répandu le bruit qu'ils étaient des écrivains publics, le salon de la rue du Doyenné ne désemplissait pas. Cuisinières, femmes de chambre, amantes abandonnées venaient à toute heure du jour prier Gautier ou Arsène Houssaye d'écrire au bourreau qu'elles adoraient. L'épitre était parfois en vers que les admirateurs de ces jeunes gens, devenus des maîtres, ne connaîtront sans doute jamais.

Le coiffeur ou le bonnetier qui les reçurent en allumèrent leur pipe en pensant que la maîtresse qu'ils fuyaient était devenue folle et qu'elle faisait des chansons.

« Je vois encore la figure éplorée d'une pauvre fille qui tentait de reconquérir un perruquier volage, lequel coiffait alors Mme Vermèche, célèbre marchande de poissons. Cette fille mit ses cent sous sur la table en disant qu'elle en voulait pour son argent. Je conseillai à Théo, que nous présentions comme le patron, de faire la chose en vers ; mais il m'ordonna solennellement de faire moi-même ce chef-d'œuvre, pour tarir les larmes de cette Ariane :

O coiffeur dont je suis coiffé !
Tu m'abandonnes lâchement,
Mes pleurs arrosent ton trophée ;
Tu ris de mon embêtement.

Perruquier, n'y a plus mèche,
Tu peux mettre ta montre au clou ;
Reprends ta madame Vermèche :
La morue avec le marlou !

Dans ton aquarium infâme,
Nage, nage comme un poisson.
Moi, je pleure, moi, pauvre femme
Qui ne chante plus ta chanson.

Où m'égare la jalousie !
Reviens encore, mon cher amant,
Et mes bras, dans ma frénésie,
Te briseront bien doucement (1).

Les gais compagnons donnaient des fêtes.

« C'est dans ce salon que le cénacle donna cette fête splendide dont tout Paris s'entretint, et qui n'eut jamais d'autre prétexte que de protester contre le bourgeoisisme. Adolphe Leleux, Célestin Nanteuil, Corot, Chassériau, Camille Rogier, Loventz, Marilhat et Théophile Gautier lui-même avaient accepté la mission de décorer les panneaux de peintures « immortelles ». Tous les gens d'esprit, tous les poètes et aussi beaucoup des plus jolies actrices de Paris assistaient à cette fête costumée qui remplit la place du Carrousel de ses lumières et de ses bruits joyeux.

« L'impasse du Doyenné n'existe plus, et les décorations du fameux salon ont disparu avec elle (2). »

Nous avons dit que leur plus proche voisin était le commissaire de police et qu'ils faisaient tous les yeux doux à sa jeune femme. Ils invitèrent le ménage à leurs soirées, et, grâce à la présence du magistrat, ils purent mener grand tapage, impunément.

« ... Comme il était impossible de dormir dans ces vieilles maisons, à cause des suites chorégraphiques de nos soupers, — munis du silence complaisant des autorités voisines, — nous invitions tous les locataires distingués de l'impasse, et nous avions une collection d'attachés d'ambassades, en habits bleus à boutons d'or, de jeunes conseillers d'Etat, de référendaires en herbe, dont la nichée d'hommes déjà sérieux, mais encore aimables, se développait dans ce pâté de maisons, en vue des Tuileries et des ministères voisins. Ils n'étaient reçus qu'à condition d'amener des femmes du monde,

(1) A. Houssaye, *Les Confessions*.
(2) Emile Bergerat, *Théophile Gautier*. Fasquelle, éditeur.

protégées, si elles y tenaient, par des dominos et des loups.

« Les propriétaires et les concierges étaient seuls condamnés à un sommeil troublé — par les accords d'un orchestre de guinguette choisi à dessein, et par les bonds éperdus d'un galop monstre, qui, de la salle aux escaliers et des escaliers à l'impasse, allait aboutir nécessairement à une petite place entourée d'arbres, — où un cabaret s'était abrité sous les ruines imposantes de la chapelle du Doyenné. Au clair de lune, on admirait encore les restes de la vaste coupole italienne qui s'était écroulée, au XVIIe siècle, sur les onze malheureux chanoines — accident duquel le cardinal Mazarin fut un instant soupçonné... (1) »

Aucune préoccupation politique ne troublait ces jeunes têtes.

Tous les artistes du Doyenné étaient de l'avis de Gautier, et ils eussent volontiers donné leurs droits de citoyens et de contribuables pour voir Giulia Grisi, sortir du bain (2).

Ils aimaient le rouge parce que cette couleur est somptueuse et que les dogaresses et les courtisanes du Titien avaient des robes de pourpre, et s'ils avaient eu un valet de chambre pour les éveiller en leur apportant le chocolat et les brioches, ils auraient été capables de

(1) Gérard de Nerval, *La Bohème galante.*

(2) L'expression est de Théophile Gautier lui-même. Il admirait la célèbre diva, et le soir où il la vit pour la première fois, au théâtre, il écrivit ces vers :

... J'aperçus une femme. Il me sembla d'abord,
La loge lui formant un cadre de son bord,
Que c'était un tableau de Titien ou Giorgione...
Vous n'avez pas menti, non, maîtres : voilà bien
Le marbre grec doré par l'ambre italien,
L'œil de flamme, le teint passionnément pâle,
Blond comme le soleil sous son voile de hâle,
Dans sa mate blancheur, les noirs sourcils marqués,
Le nez sévère et droit, la bouche aux coins arqués,
Les ailes de cheveux s'abattant sur ses tempes
Et tous les nobles traits de ces saintes estampes...

lui demander si le temps était beau et si Louis-Philippe était toujours roi des Français.

Ils méprisaient les journaux et, dit Arsène Houssaye, « quiconque parlait politique était tympanisé par les injures les plus colorées ; on menaçait de rouer le malavisé — sous le char de l'État « naviguant sur un volcan ».

L'amour frappait parfois à la porte du Doyenné :

Replaçons le sofa sous les tableaux flamans ;
Dispersons à nos pieds gazettes et romans ;
Ornons le vieux bahut de vieilles porcelaines,
Et faisons refleurir roses et marjolaines ;
Qu'un rideau de lampas ombrage encore ces lits
Où nos jeunes amours se sont ensevelis.

Voici l'heure où venaient reprendre leur palette
Nos peintres, pinceaux d'or, mais touche violette,
Delacroix, Boulanger, Marilhat, Roqueplan,
Devéria, Nanteuil. Le salon or et blanc
Fut bientôt illustré des œuvres romantiques.
Nous avions des beautés de vingt ans plus antiques... (1) »

Gérard de Nerval s'éprenait tour à tour de la reine de Saba et de Jenny Colon, platoniquement d'ailleurs, et Théophile Gautier devenait éperdument amoureux de Cydalise !

Or, Cydalise appartenait à Camille Rogier qui l'avait rencontrée dans un bal, et Gautier songeait sérieusement à tuer l'heureux possesseur de cette beauté romantique.

« Nous avons beaucoup ri avec Gérard de Nerval et Édouard Ourliac de cette tragi-comédie, raconte Arsène Houssaye qui fut témoin de cet amour. Théo, d'habitude placide ou railleur, était entré à bride abattue dans la passion... Il avait jeté de côté sa plume, il avait abandonné sa palette, ne voulant plus ni écrire, ni peindre ; je me trompe, car il écrivait encore des vers pour la Cydalise et il esquissait des physionomies de sa blanche maîtresse.

(1) A. Houssaye.



Le grand chemin de la Postérité, par Roubaud.

« Elle se coucha un jour pour ne plus se relever. Théo fut moins assidu, Rogier fut admirable... »

Dans une truculente lettre datée du mois de mars 1836, si truculente, que le gendre du maître, M. Emile Bergerat, s'excuse de n'en pas donner le texte intégral, « car, dit-il, la liberté de rédaction en est de celles que les pruderies françaises ne supportent point (1) », Gautier fait allusion à Cydalise et à sa maladie.

Cette lettre est adressée à Eugène de Nully. La voici :

« 1836.

« Mon cher Eugène,

« Que fais-tu là-bas dans ta boutique africaine? Les lettres que tu adresses à tes aïeux sont pleines de détails de cuisine fort intéressants, mais cela manque un peu de liberté et d'intimité. Y a-t-il des... ? Chie-t-on le long des murs ou tout en haut des minarets, comme cela se pratique à Venise où le jeune Loubens nage dans des flots de m... et de poésie ? Ecris-moi une petite pancarte particulière où tu m'éclairciras tous les points importants que les pudiques voyageurs laissent habituellement dans l'ombre. Parmi tous ces nobles insectes dont tu parles, punaises, puces, poux, cousins, tiques, moustiques, le (sc)orpion est-il indigène ou transplanté? Tu devrais bien, puisque tu es en Afrique, tâcher de c... quelque négresse; cela te ferait plaisir et à elle aussi. Je t'irai voir incessamment et, pour ce, j'entasse liard sur liard. Je travaille à la *Chronique de Paris*, qui est maintenant dirigée par Balzac, qui est un bon gros porc très plein d'esprit et très agréable à vivre. Je fais le salon dans le *Cabinet de Lecture*, et je dirige conjointement avec cet honnête Lassailly un petit journal inédit intitulé l'*Ariel*. Tu vois que je suis dans l'ouvrage jusques au cou. Je gagne le plus d'argent que je peux afin de voler à ton perchoir mauresque et de faire connaissance avec ton odalisque A'hama, dont le nom me paraît tout à fait appétissant. Tâche de ne pas te faire

(1) E. Bergerat, *Théophile Gautier*. Fasquelle, éditeur.

couper le col par les Kabyles ou les Bédouins, ou du moins ne le fais qu'après ma visite. Il vient de paraître un sale poème de Quinet sur *Napoléon*; c'est une merdiana sur la plus grande échelle, et la *Confession d'un enfant du siècle* par de Musset, qui n'est pas aussi drôle que l'on aurait pu le croire d'abord.

« Ma pauvre Ninette-Ninon Cydalise est très malade, très malade, et j'en suis très affligé, car j'ai eu beaucoup de plaisir avec elle, et je crains fort de ne plus en avoir, au contraire.

« Envoie-moi quelques pots de couleurs locales, je ferai des nouvelles algériennes et turques pour la *Chronique*, et ce sera bouffon, des choses domestiques et familières, tu m'obligerais beaucoup. Si tu veux, en revanche, je t'enverrai des descriptions de la rue Saint-Honoré et de la place Maubert. As-tu la foire, ô grand homme ?

« Tout à toi, à bientôt.

« THÉOPHILE GAUTIER. »

Ninette-Ninon Cydalise acheva de mourir. Elle s'en alla comme ces jolies filles venues on ne sait d'où et qui ne sont que fraîcheurs passagères et éclats de rire.

« La mort, dit Arsène Houssaye, imprima sur cette jeune figure, je ne sais quoi de chaste et de doux qui me toucha jusqu'aux larmes ; mais les vraies larmes ce furent celles des deux amoureux.

« Ils ne se parlaient pas depuis longtemps ; ce jour-là ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. C'est que Cydalise n'était plus ni à l'un ni à l'autre...

« Le tombeau de Cydalise fut couvert de lilas blancs, un luxe rarissime en ce temps-là, mais il n'y avait personne pour suivre le cercueil, hormis Gérard, Ourliac, Beauvoir et moi. Ni Rogier, ni Théo. « On dirait que je suis le mari », disait Rogier. « On dirait que je suis l'amant », disait Théo... »

Gautier connut d'autres aventures. Il fut pendant quelque temps épris de cette Victorine dont parle Gérard de Nerval et il en eut même un fils qui porta son

nom. Mais le grand amour de sa vie fut Carlotta Grisi, la divine danseuse. Immense amour sans espoir qu'il ne devait jamais oublier, bien que la muse de la danse lui eût donné elle-même pour femme sa propre sœur, Ernesta Grisi.

Enfin, *Mademoiselle de Maupin* parut (1836), et le bruit que fit cette belle fille déguisée en cavalier fut énorme. *Les Bossuets du café de Paris, les Bourdaloues du balcon de l'Opéra, les Catons à tant la ligne*, crièrent au scandale. Gautier était célèbre, mais Ernest Feydeau se souvenait d'avoir vu un pâtissier de la rue Bréda lui montrer le poing, tandis qu'un polygraphe obscur réclamait pour lui la cour d'assises !

Eugène de Mirecourt, — le Mirecourt, comme disait Banville, — dans une de ses plates études sans intelligence et sans style que l'on trouve encore dans quelques boites, sur les quais, exécuta Gautier lorsqu'il en eut l'occasion.

— « Nous ouvrons ici, dit-il (1), la préface de *Mademoimoiselle de Maupin* et nous y trouvons ce curieux passage :

« Vous ne vous faites critique qu'après qu'il est bien constaté à vos propres yeux que vous ne pouvez être poète. Avant de vous réduire au triste rôle de garder les manteaux et de noter les coups comme un garçon de billard ou un valet de jeu de paume, vous avez longtemps courtisé la Muse ; vous avez essayé de la dévirginer ; mais vous n'avez pas eu assez de vigueur pour cela. L'haleine vous a manqué et vous êtes retombé pâle, efflanqué au pied de la Sainte Montagne... »

« Nous conseillons à M. Gautier de biffer ces lignes maladroites dans les éditions nouvelles de ce livre.

« Quand on est devenu critique, exclusivement critique, on ne stimule pas ainsi la malveillance des commentaires.

« Or, puisque nous avons parlé de *Mademoiselle de*

(1) E. de Mirecourt, *Les Contemporains*.

Maupin, faisons au plus vite, et pour nous débarrasser de ce pénible devoir, le procès de cette œuvre sans nom, dont pourtant nous sommes obligés de reconnaître tout d'abord les prodiges de style.

« L'auteur y donne à boire le poison dans une coupe de diamant.

« Il se pose en athlète sur la route du vice et déploie l'étendard de la débauche la plus ignoble de toutes, celle qui n'a pas même d'excuse dans la nature.

« En se faisant l'apôtre de funestes doctrines, M. Gautier traite les moralistes de *crétins* et de *goitreux*.

« Puis, les ayant honorés de ces gentillesses, il affirme nettement qu'il n'y a pas assez de péchés capitaux, que l'adultère lui paraît la chose la plus innocente du monde, que la correction de la forme est la vertu, et qu'il renoncerait volontiers à ses droits de Français pour voir Giulia Grisi entrer au bain.

« L'impiété se met de la partie.

« Bientôt, il déclare que le Christ n'est pas venu pour lui, et qu'il est aussi païen qu'Alcibiade.

« Plus loin il insulte la Vierge et se fait l'écho des ignobles plaisanteries de M. de Voltaire.

« Certes, nous n'avons garde d'aller jusqu'au fond de l'œuvre et d'analyser ces pages déplorables.

« M. Gautier a fait plus qu'un mauvais livre, il a commis une mauvaise action... Tous les romans de Paul de Kock, si bon vous semble; *Mademoiselle de Maupin*, jamais !... »

Après avoir lu ces stupéfiantes lignes, on éprouve le besoin de relire les phrases les plus hardies de Gautier, celle-ci, par exemple, qui se trouve dans la préface incriminée :

« ... Au lieu de faire un prix Monthyon pour la récompense de la vertu, j'aimerais mieux donner, comme Sardanapale, le grand philosophe que l'on a si mal compris, une forte prime à celui qui inventerait un nouveau plaisir ; car la jouissance me paraît le but de la vie, et la seule chose utile au monde. Dieu l'a voulu ainsi, lui qui

a fait les femmes, les parfums, la lumière, les belles fleurs, les bons vins, les chevaux fringants, les levrettes et les chats angoras; lui qui n'a pas dit à ses anges : « Ayez de la vertu », mais : « Ayez de l'amour », et qui nous a donné une bouche plus sensible que le reste de la peau pour embrasser les femmes, des yeux levés en haut pour voir la lumière, un odorat subtil pour respirer l'âme des fleurs, des cuisses nerveuses pour serrer les flancs des étalons, des mains délicates pour les passer sur la tête longue des levrettes, sur le dos velouté des chats, et sur l'épaule polie des créatures peu vertueuses, et qui, enfin, n'a accordé qu'à nous seuls ce triple et glorieux privilège de boire sans avoir soif, de battre le briquet, et de faire l'amour en toutes saisons, ce qui nous distingue de la brute beaucoup plus que l'usage de lire des journaux et de fabriquer des chartes... »

Il faut citer encore cet harmonieux et mélancolique passage de *Mademoiselle de Maupin*, afin que l'élixir ambroisien que savait distiller le maître alchimiste qu'était Gautier fasse oublier le fade venin du Mirecourt :

« Toi, femme que j'aimerai, viens, que je ferme sur toi mes bras ouverts depuis si longtemps. Portes d'or du palais qu'elle habite, roulez sur vos gonds ; humble loquet de sa cabane, lève-toi; rameaux des bois, ronces des chemins, décroisez-vous ; enchantements de la tourelle, charme des magiciens, soyez rompus; ouvrez-vous, rangs de la foule, et la laissez passer.

« Si tu viens trop tard, ô mon idéal, je n'aurai plus la force de t'aimer : — mon âme est comme un colombier tout plein de colombes. A toute heure du jour, il s'en envole quelque désir. Les colombes reviennent au colombier, mais les désirs ne reviennent point au cœur. L'azur du ciel blanchit sous leurs innombrables essaims ; ils s'en vont à travers l'espace, de monde en monde, de ciel en ciel, chercher quelque amour pour s'y poser et y passer la nuit : presse le pas, ô mon rêve ! ou tu ne trouveras plus dans le nid vide que les coquilles des oiseaux envolés... »

Avec *Mademoiselle de Maupin*, c'est-à-dire en 1836, finit,

comme Gautier l'a dit lui-même, « sa vie heureuse, indépendante et prime-sautière ».

La même année, Émile de Girardin lui offrit le feuilleton de *La Presse*.

Théophile Gautier ne débutait pas dans le journalisme. Il avait déjà publié de nombreux articles, des essais, des critiques, des études sur tout sujet, dans des feuilles aux titres oubliés et qui furent sans doute de peu de durée (1).

Émile de Girardin, cependant, l'investissait presque officiellement, et son premier feuilleton parut le 2 août 1836. Le typographe avait même écrit Gautier avec un *h*, et l'article était consacré aux peintures murales exécutées par Eugène Delacroix à la Chambre des députés.

La bohème romantique était finie. Un à un les vieux compagnons de l'impasse du Doyenné étaient partis; les Cydalises étaient mortes, et la pourpre héroïque du gilet fameux était ternie.

Théophile Gautier allait connaître la monotonie des besognes de la plume, afin de gagner sa vie, et lui qui était né pour voyager et pour écrire des vers impeccables, il allait être obligé d'abandonner les Muses au Bois sacré et d'atteler Pégase à la charrue.

Le grand cheval ailé s'est cabré quelquefois, il a cassé son harnais, et un beau livre a marqué chacune de ses révoltes; mais la sérénité, la paix heureuse et la certitude du lendemain, favorables à une inspiration suivie, Gautier ne devait plus les connaître.

Lorsqu'il entra à *La Presse*, il avait vingt-cinq ans, et

(1) Le vicomte Spoelberch de Lovenjoul, en deux volumes de 500 pages, parus chez Charpentier en 1887, a dressé la liste des œuvres de Gautier avec une patience, une piété et une science de bénédictin. Voici la liste des journaux auxquels Gautier avait collaboré : *le Gastronome*, *le Mercure de France du* XIXe *siècle*, *le Cabinet de Lecture*, *l'Almanach des Muses*, *les Annales romantiques*, *le Voleur*, *le Diamant*, *le Sélam*, *l'Amulette*, *le Journal des gens du Monde*, *l'Eglantine*, *l'Abeille*, *l'Ariel*, *la Chronique de Paris*, *le Rameau d'or*..., *etc*...

s'il n'avait pas poussé les grands cris lyriques du jeune Lamartine ou du jeune Alfred de Musset, il avait écrit *Albertus*, *Mademoiselle de Maupin*, deux beaux titres de noblesse littéraire. Ni moyen âge, ni *mâchicoulis*, comme on le prétendait à l'époque, mais Grec pur de l'Attique, Gautier était seulement épris de beauté plastique, d'harmonie et de mesure, et bien plus tard, lorsque le jeune homme qui allait gagner sa vie dans la feuille d'Émile de Girardin, eut quitté ce monde où il n'avait guère connu que les hautes joies de l'Art, Théodore de Banville qui l'aimait et qui l'admirait pouvait écrire avec justice :

O toi, Gautier! sage parmi les sages
Aux regards éblouis,
Toi dont l'esprit vécut dans tous les âges
Et dans tous les pays,

Tu fus surtout un Grec, et tu contemples
De tes yeux immortels
Les purs profils harmonieux des temples
Dans les bleus archipels.

Tu les aimas, les doux porteurs de glaive,
Plus forts que la douleur,
Et dans le rêve où bouillonnait la sève
De ta pensée en pleurs,

Tu fus rhapsode, et pour charmer les heures
Chez les rois étrangers,
Tu leur chantas dans les hautes demeures
Achille aux pieds légers.

Tu modelas auprès de Polyclète,
Car tu n'ignorais rien,
Et tu sculptais des figures d'athlète
Avec ce Dorien...

Grâce à lui, la statuaire et la peinture entraient dans les lettres françaises ; pour la première fois les mots prenaient la rigoureuse solidité des marbres, et ils éclataient comme des couleurs sur la plus riche des palettes.

Malheureusement les occupations que la vie allait lui imposer n'avaient que de lointains rapports avec l'esthétique pure.

Âpre, ardue, impitoyable, la tâche monotone commençait, et on ne s'élèvera jamais assez contre cette misère sacrilège qui oblige ceux qui sont nés pour les beaux rêves et les vastes coups d'ailes dans l'azur des hautes cimes, à tourner la meule et à moudre le grain grossier.

III

L'Œuvre.

On pourrait épuiser toutes les comparaisons : le prisonnier dans sa cellule, songeant à la liberté dans le bois plein de mousses, le papillon fait pour briller, obligé à un métier de fourmi, la princesse lavant des hardes en robe de brocart, sans donner une idée de ce que fut la tâche de ce ciseleur de vases d'or qui dut, pour un morceau de pain, faire des comptes rendus de mélodrames (1).

On peut imaginer Raphaël peignant des enseignes de cabaret et Bernard Palissy fabriquant chez un potier de rustiques écuelles campagnardes.

Jamais peut-être les exigences de la vie n'ont contrarié de plus merveilleux dons.

Théophile Gautier en prit bravement son parti. Il ne se

(1) Maxime Du Camp, qui vit Gautier écrivant son feuilleton, en a laissé ce croquis :

« De sa ferme et ronde écriture, il écrivait le nombre de pages nécessaires à son feuilleton, et lorsque cette besogne était terminée, il s'accroupissait comme un Turc sur un divan, appliquait un coussin contre sa poitrine et s'en allait dans je ne sais quel monde enchanté, où il passait quelques bonnes heures. Pour échapper aux lancinements de la vie qui alors lui étaient aigus, il faisait des vers, des vers de huit syllabes dont le rythme l'avait séduit. C'est à cette époque (1849) qu'il a composé presque toutes les pièces d'*Émaux et Camées*. Un jour, je lui portai la *Délivrance de Sakountala*, traduite par Chézy, qu'il ne connaissait pas encore. Il en fut ravi ; il examinait avec une joie d'enfant les caractères sanscrits placés en regard du texte ; il méditait un voyage dans l'Indoustan, et voulait traduire le *Mahabarata* en vers français. De tout cela il résulta plus tard le ballet de *Sakountala*, dont Ernest Reyer a fait la musique... » (Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*. Hachette et Cie, éditeurs.

considéra plus que comme un homme que la société mal faite oblige à épouser une femme (la critique) sans charmes et sans fantaisie, mais possédant une petite dot (1), tandis qu'une maîtresse adorée (la Poésie), belle à l'égal des plus belles filles du Titien ou du Tintoret, pleure de ne le revoir que rarement.

Il essaya du moins de défendre le Beau qu'il avait toujours aimé et, dès le Salon de 1837, il partit à fond de train contre l'art bourgeois et Paul Delaroche.

En quittant la rue du Doyenné, Gautier alla habiter près de l'église Saint-Germain-des-Prés, puis rue de Navarin, et il épousa Ernesta Grisi qui lui donna deux filles, Judith et Estelle.

Il nous a paru curieux de rechercher dans le *Collier des Jours* (2) de Mme Judith Gautier le souvenir d'une entrevue avec son père, alors qu'elle était une petite fille indomptable que le grand-père avait baptisé : *chabraque.*

« ... Enfin, mon père paraissait, accueilli par un murmure de bienvenue. Il m'enlevait du sol pour m'embrasser, me considérait quelques instants, puis me reposait doucement à terre et ne s'occupait plus guère de moi.

« Je le connaissais fort peu et une fois rendue à moi-même je l'examinais avec beaucoup de curiosité, afin de découvrir ce qu'il avait de particulier qui le rendait si admirable.

« Je trouvais qu'il était bien habillé, qu'il avait la figure plus blanche et les cheveux plus luisants que tous les autres ; qu'il riait en penchant sa tête d'un côté, et que son monocle tombait toujours... »

Le précieux portrait, vu par des yeux enfantins qui devaient, dans la suite, voir de si admirable façon !

---

(1) On sait exactement ce que rapporta à Gautier sa collaboration à la *Presse.* De 1836 à 1851, il reçut une moyenne de 6 500 francs par an !

(2) *Le Collier des Jours.* 1 volume. Librairie F. Juven.

Ce n'est point là, d'ailleurs, la première entrevue de la petite Judith avec son père.

Judith était encore en nourrice lorsqu'on la conduisit rue de Rougemont où habitait Gautier. L'appartement était au cinquième, l'escalier était glissant et sombre et l'enfant allait voir sa famille sans enthousiasme.

« La plus ancienne entrevue avec mon père dont je me souvienne, fut plutôt froide ; la voix du sang ne parla pas du tout en moi.

« C'était dans la salle à manger. J'étais sur un bras de ma nourrice, et mon père qu'on avait sans doute appelé pour me voir, debout devant moi, s'essayait à me faire des agaceries, pour me décider à sourire. Mais, le regardant de haut, je demeurai grave et hostile.

« Alors, il me dit :

« Veux-tu que je te colle au plafond avec un pain à cacheter? »

« Il ignorait, certainement, quel personnage j'étais, pour me faire une pareille proposition, et ma surprise fut aussi grande que ma colère.

« Le plafond, très proche de la place où l'on me tenait, me faisait juger le projet très réalisable, et un peu d'inquiétude s'ajoutait à mon indignation ; mais je ressentais surtout l'offense.

« Je dus avoir l'air bien comiquement outragée, car mon père éclata de rire et voulut m'embrasser ; je me rejetais vivement en arrière en me cachant contre l'épaule de ma nourrice.

« Mon père ne se doutait guère que j'emportais de cette scène un souvenir ineffaçable et une assez longue rancune... (1) »

***

Vers 1840, Théophile Gautier habitait cette fameuse maison Botherel, qui n'existe plus depuis longtemps et qui était située rue de Navarin.

(1) Judith Gautier, *Le Collier des Jours.*



Théophile Gautier en costume grec, vers 1840.

Dessin de Chassérean. (Communiqué par les *Annales politiques et littéraires.*)

Les rues des Martyrs, Saint-Lazare et de Clichy n'étaient pas à cette époque ce qu'elles sont devenues de nos jours.

L'immense, le formidable charroi qui les a tranformées en un enfer n'existait pas ; elles étaient les rues en pente d'une grande ville paisible et pittoresque.

Pittoresque surtout ! A partir de dix heures, le matin, de la rue Pigalle à la place Saint-Georges et de la rue de

Navarin à la rue Bréda, ce n'étaient que lorettes en peignoirs flottants et rapins aux vareuses flamboyantes.

Modèles et lorettes, de jeunes femmes jolies et peu farouches allaient acheter les deux sous de radis, de crevettes et de pommes sures qui, avec un petit pain, composaient leur déjeuner.

Sur le seuil des portes, les concierges en bonnets grecs et en pantoufles de tapisserie, brodées de roses ou de pensées, un plumeau sous le bras, prenaient gravement une prise en regardant la rue, glabres comme des acteurs et sérieux comme des portiers de vaudeville.

C'était l'époque où il y avait toujours un piano dans leur loge, et l'on entendait leur fille qui *repassait son morceau de concours*, car il était de tradition que toutes les filles de concierges fussent au Conservatoire ou à l'Opéra, et c'était chez eux que la tragédie, la comédie et le corps de ballet recrutaient les héroïnes fatales, les coquettes, les amoureuses, les ingénues et les rats.

Leurs épouses, comme ils les appelaient, étaient parfois expertes à dire la bonne aventure, à lire l'avenir dans les arabesques du marc de café, et à déchiffrer les énigmes du destin, du pauvre petit destin brillant et triste des grisettes, avec un jeu de cartes graisseuses, sur la table où fumait, comme une offrande païenne, un bol de café au lait.

Le col de son paletot relevé pour cacher son plastron froissé et son frac de soirée, un *Arthur* — c'est ainsi qu'on appelait les jeunes gens élégants qui fréquentaient les lorettes — s'échappait d'un corridor, honteux d'étaler en plein jour son chapeau aux poils rebroussés et ses escarpins de théâtre.

Le plus souvent, leurs valets de chambre leur apportaient un costume de rechange plus approprié à cette heure diurne, et Nestor Roqueplan, qui fut l'historien de cette petite histoire, a laissé, dans *Parisine* (1), un croquis de ces quartiers à dix heures du matin :

(1) *Parisine*. 1 vol. Michel Lévy, éditeur.

« ... Le quartier des lorettes offre le matin un singulier aspect. Au carrefour de la rue des Martyrs et de la rue Fléchier, devant la fontaine Saint-Georges, des groupes d'hommes ayant sous le bras des paquets volumineux, se promènent, causent, rient, se parlent bas comme des gens qui se donnent la volupté de conter des scandales.

Autographe de Théophile Gautier.

(Communiqué par les *Annales politiques et littéraires.*)

« Ce sont des valets de chambre qui portent des habits, du linge, des bottes à leurs jeunes maitres, aux *Arthur* qui, s'étant attardés la veille dans les lorettes, ne peuvent décemment pas revenir, à dix heures du matin, dans les quartiers honnêtes, en bas de soie, en souliers, en toilette du soir.

« A midi, presque tous les *Arthur* sont rentrés chez eux... »

Parmi les lorettes, les *Arthur* furtifs et les rapins, il n'était pas rare de voir circuler d'autres passants plus importants.

Gavarni habitait alors un entresol de la rue Fontaine-Saint-Georges, et c'était chez lui que se rendaient le gros Balzac en redingote bleue déboutonnée sur un ample gilet à la financière, Henry Monnier, Nestor Roqueplan, Alphonse Karr, Méry, Laurent Jan, et, nu-tête, sous un parasol, en babouches jaunes, et sa toison mérovingienne sur ses larges épaules, Théophile Gautier.

Le docteur Aussandon, célèbre à cause de sa force herculéenne, y venait aussi avec un personnage étrange et falot qui se nommait Lassailly.

Lassailly compte certainement bien peu, parmi les écrivains et les artistes de sa génération, mais il convient de ne pas l'oublier et de lui donner un souvenir léger comme un sourire.

Balzac, le grand Balzac toujours tourmenté par les idées les plus biscornues, avait choisi Lassailly pour être son collaborateur!

Il l'avait installé à Ville-d'Avray, dans sa maison des Jardies, et Lassailly s'était engagé à fournir des plans de drames, des scénarios et des idées de pièces lorsque le maître le demanderait.

Chauffé, nourri, logé, blanchi, il n'avait plus qu'à s'occuper de spéculation pure et d'art dramatique.

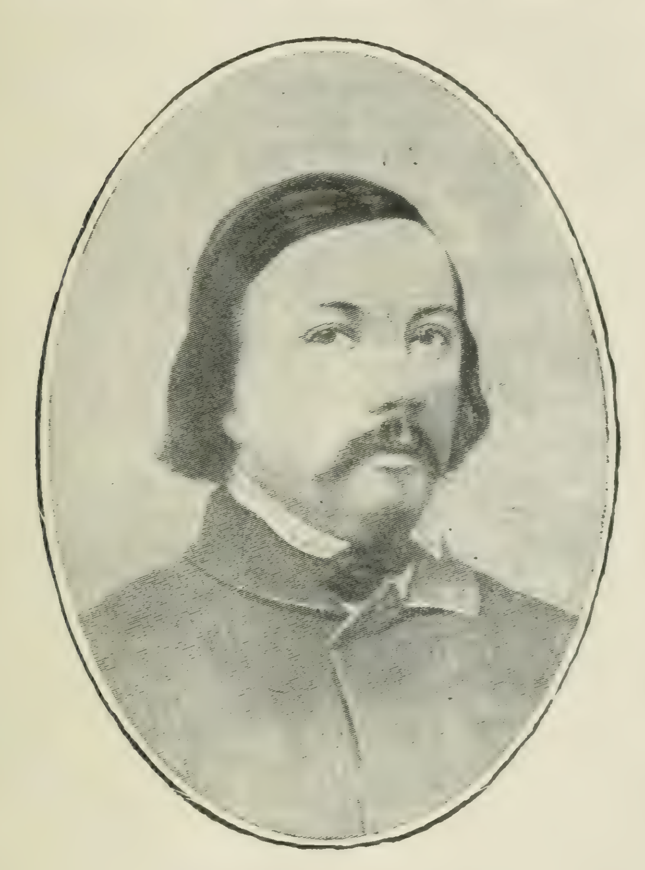
Léon Gozlan qui connut cette étonnante association et qui s'en amusa beaucoup, a raconté les tribulations du malheureux Lassailly.

Ayant trouvé bonne table et le reste aux Jardies, il se contentait d'engraisser, et il rêvait sans doute aux applaudissements qui salueraient ses drames futurs, mais une nuit tout ce bonheur paisible fut bouleversé.

Balzac qui ne travaillait que la nuit se mit à éveiller brusquement son collaborateur endormi. Plus de repos. Vers les trois heures du matin, Lassailly était sûr d'être tiré de son sommeil.

« ... Funèbre minute! Le timide collaborateur s'habil-

lait à la hâte, à demi, le bonnet de coton enroulé sur l'oreille; le nez affreusement consterné, il parcourait, à pas silencieux, les pièces désertes qui le séparaient du cabinet solitaire de Balzac : douloureux trajet!



Théophile Gautier.

(Cliché de *Je sais tout.*)

« Arrivé aux pieds du maître, du maître pâli par l'insomnie, jauni par les plaques de lumière qui lui cuivraient le front et les joues, le maître lui disait :

« Voyons, Lassailly, qu'avez-vous trouvé ? »

« Et Lassailly relevant son bonnet de coton, écarquillant ses yeux encore enveloppés du nuage des rêves, balbutiait :

« Oui... il faudrait trouver... il serait utile de trouver... d'imaginer quelque chose...

« — Eh bien, avez-vous imaginé ce quelque chose? Hâtons-nous, la Porte-Saint-Martin attend! hâtons-nous! Harel m'a encore écrit hier! J'ai vu Frédérick Lemaître...

« — Ah! vous avez vu Frédérick Lemaître?

« — Oui, il est tout à nous : il a faim, il a soif d'un drame à faire courir tout Paris. Quel sera ce drame qui fera courir tout Paris? Voilà!

— Voilà! répétait Lassailly, le front plissé par la plus comique contention d'esprit.

« — Avez-vous ce drame, Lassailly?

« — Pas tout à fait; mais...

« — Vous l'avez donc en partie?

« — Oui et non.

« — Je vous écoute.

« — J'aimerais mieux que vous me disiez d'abord, murmurait Lassailly, ce que, de votre côté, vous avez pu imaginer; nous fondrions nos deux idées, et je suis sûr...

« — Lassailly, vous dormez!

« — Mais non!...

« — Mais si!... Tenez, vos yeux appesantis se ferment.

« — Je vous assure...

« — Vous bâillez!

« — C'est de froid... c'est...

« — Allez vous remettre au lit, Lassailly, et dans une heure, nous verrons si la Muse vous aura visité (1)... »

Lassailly préféra fuir, et Léon Gozlan l'ayant rencontré un jour sur le boulevard, et lui ayant demandé des nouvelles des Jardies et de son illustre collaborateur, Lassailly répondit en levant les bras et les yeux au ciel :

« Oh! les Jardies! je les ai quittées pour toujours.

« — Mais vous y étiez fort bien, pourtant?

« — Admirablement bien! Quel séjour! quel paysage! quelle existence! Rôti tous les jours, légumes deux fois par jour, dessert à profusion et quel café!

(1) L. Gozlan, *Balzac en pantoufles.*

« — D'où vient alors que vous avez déserté les Jardies ?
« — D'où vient? demandez-vous ! Mais qui donc aurait pu y rester? Se lever six fois, quelquefois huit fois par nuit! Huit fois! Et ce n'est pas tout! Inventer, le pistolet sur la gorge, le sujet d'un drame qui fasse courir tout Paris. Les forces humaines, continua Lassailly en pleurant, ne vont pas jusque-là; les miennes, déjà éprouvées par tant de vicissitudes et de passions, étaient à bout : de ma vie je ne remettrai les pieds aux Jardies... »

C'est en compagnie de ces artistes et de ces personnages un peu funambulesques, que l'auteur d'*Albertus* allait visiter Gavarni dans son atelier.

« Tout le monde le connaissait et le nommait tout haut en le voyant. C'était Théophile Gautier. Ses cheveux d'un châtain foncé qui faisaient admirablement valoir son teint mat et ses yeux noirs, comparables à ceux d'un Mérovingien, lui descendaient littéralement jusqu'à la ceinture. Il portait ordinairement une veste de velours noir, un pantalon à pieds et des babouches de cuir jaune. Ainsi vêtu, nu-tête, le cigare à la bouche, se tenant droit sous un large parapluie déployé lorsqu'il pleuvait, sans souci de ce que les badauds et les *bourgeois* scandalisés pouvaient dire et penser de lui, il s'en allait tranquillement par les rues, s'arrêtant aux étalages des marchands, et ne dédaignant pas de causer avec les commères qui se trouvaient sur les trottoirs. Il avait une tête remarquablement belle, l'air fort doux, majestueux, et Gavarni qui, bien que bon enfant, n'était pas toujours tendre pour le « pauvre monde », paraissait faire le plus grand cas de lui (1). »

Théophile Gautier cependant abdiquait peu à peu et rognait sa crinière.

Il avait écrit (1840-1845) les livrets de *Giselle* et de la *Péri*, et on le rencontrait parfois entre la Madeleine et l'Opéra, ces colonnes d'Hercule du monde élégant, « dans

(1) Ernest Feydeau, *Souvenirs intimes : Théophile Gautier*. Plon, éditeur.

un petit phaéton attelé de deux poneys qu'il conduisait avec autant d'aplomb qu'un *sportsman* (1) ».

Généralement on n'imagine pas le sultan de l'épithète en pareil équipage.

Gautier, pourtant, que la vie obligea à des besognes sédentaires, était très fort et très fier de ses muscles.

Il faisait des métaphores qui se suivaient, mais il amenait 520 sur une tête de Turc, et sur une tête de Turc neuve, et il disait avec orgueil : « Aussandon qui a étouffé un ours à la barrière du Combat pour défendre son chien, et qui, de là, est allé laver à la pompe ses entrailles qui sortaient... un gaillard, n'est-ce pas? n'a jamais pu arriver qu'à 480. »

Le docteur Aussandon ne devait pas posséder la manière pour amener 520 sur la tête de Turc, mais Gautier l'admirait tout de même beaucoup, et il écoutait avec ravissement le récit de ses exploits.

Aussandon et Gavarni ayant raconté devant lui une bataille qu'ils avaient eue avec des charretiers ou des maçons auxquels ils avaient luxé les poignets d'un seul coup de canne et qu'ils avaient ensuite lancé dans leur tombereau plein de boue, « Théophile Gautier avait écouté le récit de ces deux aventures avec une attention extraordinaire. Il pâlissait, se mordait les lèvres. Enfin, il se leva et se mit à marcher par la chambre, comme s'il n'avait pu tenir en place :

« — Vous lui avez luxé les deux poignets d'un seul coup de canne, Gavarni? fit-il.

« — Oh ! mon Dieu, oui.

« — Vous, Aussandon, vous avez pu lancer le charretier dans sa charrette?

« — La preuve, fit le docteur, c'est que depuis huit jours, il y est encore.

« Le bon Gautier était tout songeur.

« — Comme vous êtes heureux ? leur dit-il. Je donnerais tout ce que j'ai fait, tout ce que je pourrais faire

(1) E. Feydeau, *Théophile Gautier*.



Théophile Gautier.

(Photographie Nadar.)

encore, uniquement pour être capable d'exécuter deux coups pareils. Rosser la crapule, reprit-il, ce doit être le suprême bonheur que nous cherchons tous... (1) »

C'était l'époque où Gautier, revenu d'Espagne, avait publié *Tras los montes*, car il avait pu enfin réaliser un vieux rêve, et partir vers un de ces ciels sans brume dont il avait la nostalgie.

Eugène Piot, un de ses amis, l'avait pris avec lui. Il allait visiter l'Espagne, pensant y découvrir et y acheter des œuvres d'art, et il savait combien devait être précieuse, pour une telle expédition, la compagnie d'un homme comme Gautier. L'histoire ne dit pas si Eugène Piot rapporta de son voyage des épées espagnoles aux lames bleuâtres, des vases mauresques ou des toiles de Zurbaran et de Velasquez, mais nous savons que Théophile Gautier en rapporta un admirable livre auquel il serait impossible, après soixante ans, de retrancher un chapitre, car Gautier ne s'est jamais trompé, et bien longtemps après, un jour qu'il expliquait à son gendre, M. Emile Bergerat, sa manière de voyager, ayant peut-être encore aux oreilles le mot malicieux de Delphine de Girardin lui demandant : « Théo, en Espagne, il n'y a donc pas d'Espagnols ? », le maître vieilli disait : « Quant à ma méthode, c'est celle de lord Byron... Je voyage pour réaliser un rêve tout bêtement, pour changer de peau, si tu veux. Je suis allé à Constantinople pour être musulman à mon aise ; en Grèce pour le Parthénon et Phidias ; en Russie pour la neige, le caviar et l'art byzantin ; en Égypte, pour le Nil et Cléopâtre ; à Naples, pour le golfe et Pompéi ; à Venise, pour Saint-Marc et le palais des Doges...

« Comprends-tu maintenant combien est vaine cette critique faite à mes *Voyages* ? Ils me disent : « Dans votre Russie, il n'y a pas de Russes ! » Parbleu, pourquoi faire ? Est-ce que je les ai vus, les Russes ? J'étais Russe moi-même à Saint-Pétersbourg comme je suis Parisien sur

(1) E. Feydeau, *Théophile Gautier*.

les boulevards! Ces usages russes qui vous intéressent tant, je les pratiquais journellement et ils me semblaient tout naturels. Penses-tu à décrire la manière de mettre la cravate dans un pays où tout le monde la met comme toi? D'ailleurs l'homme est partout l'homme, et sous toutes les latitudes, il mange avec la bouche et prend avec les doigts; dans tous les pays le fort tue le faible avec le fer, et l'art d'aimer ne varie point d'un pôle à l'autre. Cela ne vaut pas la peine de tailler sa plume et pour moi je m'en soucie comme d'une guigne... (1) »

Le secret du maître n'était pas à la portée de tout le monde, mais il était simple : il voyait tout *sub specie æternitatis*, et, comme il le disait lui-même à son gendre, il ne demandait aux pays où il passait que les grands spectacles de leur ciel et de leurs paysages.

Chaque fois qu'il l'avait pu, il avait fui vers les contrées auxquelles il rêvait.

Il avait vu l'Espagne, l'Italie, Constantinople, la Russie, et Sainte-Beuve a raconté le retour triomphal de Gautier revenant d'Alger, et serrant entre ses bras, sur l'impériale de la diligence, une jeune lionne qu'il rapportait des pays barbaresques!

A propos de son voyage en Italie, Gustave Claudin, qui trouva des traces de son passage dans un couvent des Carmes, près de Padoue, raconte ceci :

« Le supérieur l'avait prié d'écrire quelque chose sur un registre qu'on présentait aux visiteurs. Dans ce couvent on était fort sale. Gautier avait écrit ces lignes : « Je n'ai jamais compris pourquoi des hommes se réunissent pour *puer ensemble* en l'honneur d'un Dieu qui a créé quatre-vingt-dix mille espèces de fleurs (2). »

Il voyageait sans calepin et sans crayon, c'est-à-dire qu'il ne prenait pas une note, mais sa mémoire enregistrait tout, et il se souvenait dix ans après de l'aspect de telle ruelle romaine sous le soleil de midi, d'une silhouette

(1) E. Bergerat, *Théophile Gautier*. E. Fasquelle, éditeur.
(2) G. Claudin, *Mes souvenirs*. Calman-Lévy, éditeur.

de muletier espagnol, et de la couleur que prenait, sous la lune, la neige qui ouatait les dômes du Kremlin.

Maxime Du Camp qui le vit pendant qu'il écrivait *Italia* nous est un témoin précieux :

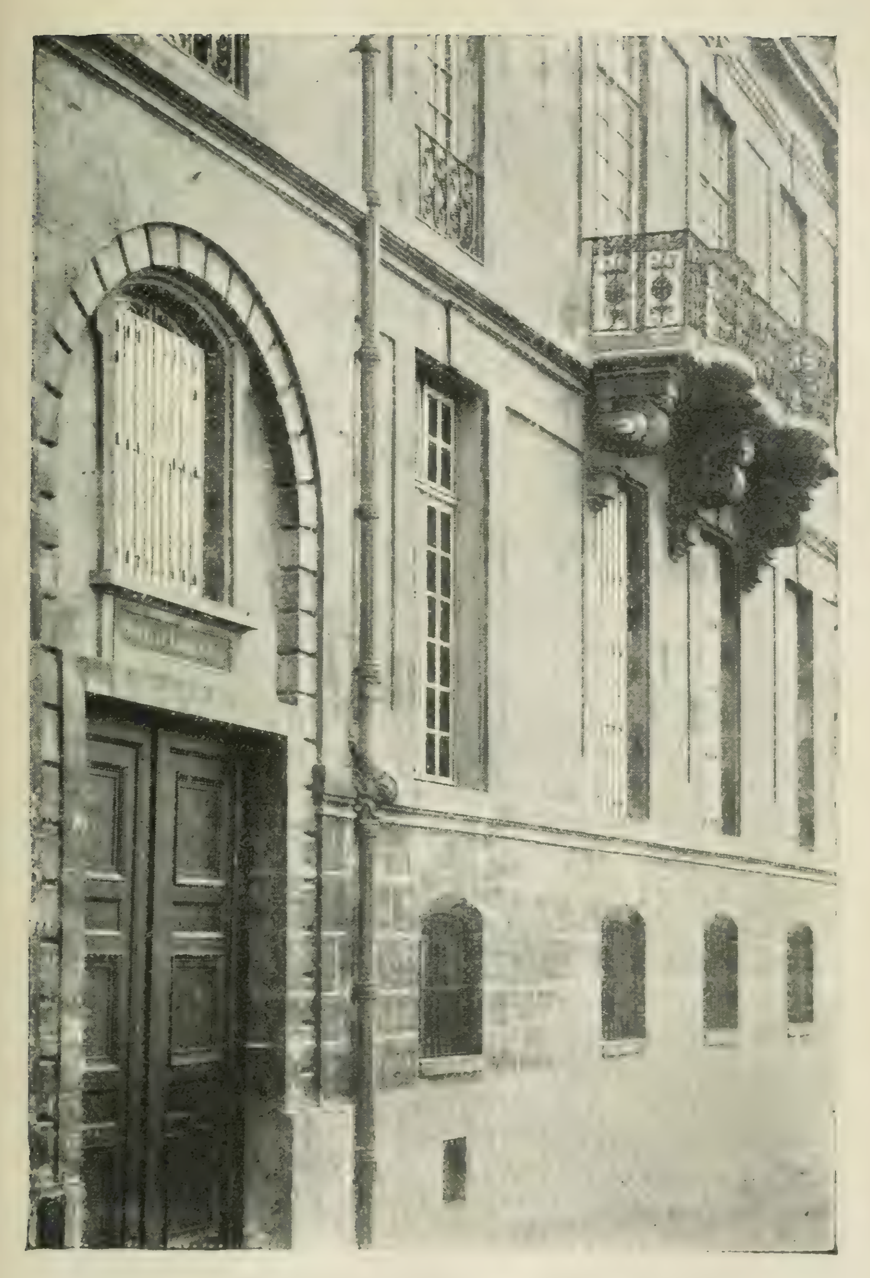
« Nulle note, nul livre, nul document. La mémoire de Gautier était inconcevable : il pouvait la feuilleter avec une sécurité que rien n'a jamais démentie. Il écrivait ses phrases sans ratures ni retouches ; lorsqu'il avait écrit dix lignes, le prote les coupait, les donnait à composer et recommençait jusqu'à ce que l'article ou le chapitre fût terminé. Lorsque l'on apportait les épreuves à Gautier, il indiquait les erreurs par un coup d'ongle et s'en allait, respirant à pleins poumons comme un ouvrier mineur qui, sa journée finie, sort des galeries souterraines. Depuis 1850, presque tous ses livres ont été faits ainsi. Il en avait pris une telle habitude, qu'il me disait : « Schiller, pour s'exciter l'imagination, respirait l'odeur des pommes gâtées ; je crois que je ne puis plus écrire qu'en sentant la puanteur de l'encre d'imprimerie... »

Il travaillait ainsi, dans cet enfer qu'est un atelier d'imprimeur. Les ouvriers parlaient en levant la lettre, des gens entraient, les presses gémissaient, l'écœurante et divine odeur de l'encre emplissait la salle chaude et basse, et lui, suivait sa pensée, moulait ses lettres, bouclait ses *e*, et les phrases succédaient aux phrases avec autant d'harmonie, de maîtrise et de sérénité que si l'écrivain eût médité dans le calme de son cabinet de travail. Lorsque l'on songe à cela, on demeure étonné comme devant un miracle double.

Négligeant les émotions faciles, tout ce qui trouble, tout ce qui trompe, il allait droit son chemin, avec une absolue certitude de fanatique. Il voyait tout de très haut, il voyait tout du haut de sa théorie de l'art pour l'art qui ne lui permettait pas de s'égarer.

L'art ! Voilà le vrai, le seul Dieu qu'il servit sans une défaillance.

Il préférait le parc de Versailles à la forêt vierge, et la statue de marbre à la femme de chair. La nature le



L'Hôtel Pimodan, 17, quai d'Anjou.

laissait indifférent, mais un paysage peint l'émouvait.

Dans la curieuse préface des *Jeunes-France* qu'il ne faudrait pas prendre à la lettre, Gautier a parlé de la campagne en ces termes :

« Quoique né sur les frontières de l'Espagne, je suis un Parisien complet, badaud, flâneur, s'étonnant de tout, et ne se croyant plus en Europe dès qu'il a passé la barrière. Les arbres des Tuileries et des boulevards sont mes forêts, la Seine, mon océan. Du reste, je vous avouerai franchement que je me soucie assez peu de tout cela ; je préfère le tableau à l'objet qu'il représente, et je serais capable de m'écrier, comme Mme de Staël devant le lac de Genève : Oh ! le ruisseau de la rue Saint-Honoré !...

« Une fois, quelques-uns de mes amis sont venus me chercher, et m'ont amené, avec leurs maîtresses, je ne sais où, sur les limites du monde, comme j'imagine, car nous restâmes trois heures en voiture. On dîna sur l'herbe : ces dames et ces messieurs eurent l'air d'y prendre un grand plaisir ; quant à moi, je me souhaitais ailleurs. Des faucheux avec leurs pattes grêles arpentaient sans façon les assiettes, les mouches tombaient dans nos verres, les chenilles nous grimpaient aux jambes. J'avais un superbe pantalon de coutil blanc, je me relevai avec une indécente plaque verte au derrière. Je touchai par mégarde je ne sais quelles herbes : c'étaient des orties, il me vint des cloches ; je manquai me casser le cou en sautant un fossé ; j'eus le lendemain une bonne et belle courbature, cela s'appelle une partie de plaisir ! Je déteste la campagne : toujours des arbres, de la terre, du gazon ! Qu'est-ce que cela me fait ? C'est très pittoresque, d'accord, mais c'est ennuyeux à crever... »

Et l'on ne peut rien conclure de cela, puisque Gautier, malgré cet amour de l'artifice, a réalisé admirablement.

Quoiqu'on prétende les expliquer, les mystères du subconscient et de l'inspiration demeurent impénétrables, l'œuvre achevée existe seule, et celle qu'édifia le grand plastique est une des plus durables et des plus solides qui soient.

Il se plaisait à répéter avec une joie enfantine cette phrase de Flaubert :

« *De la forme naît l'idée* », et il travaillait sachant qu'une chose parfaitement belle peut se suffire à elle-même et qu'il y a une vertu souveraine dans la perfection et dans la beauté.

Chez la plupart des écrivains l'idée naît, brusque et nue. Il faut la vêtir, la rendre présentable, en un mot.

Chez Théophile Gautier, l'idée naissait lentement avec sa forme définitive. Il ne suait pas à modeler la glaise confuse, il s'attaquait tout droit au marbre, et Phidias n'eût rien trouvé à redire devant le dieu, la femme, le vase ou la frise qui sortaient de ses mains.

Il ne tâtonnait jamais, tout s'accomplissait en lui ; les fleurs des belles pensées jetaient dans son cerveau leur parfum subtil, puis le fruit s'arrondissait, se gonflait, mûrissait et tombait de lui-même.

Les angoisses de la phrase, les sueurs de sang à propos d'une épithète infidèle ou d'un adjectif qui se dérobe, les affres des maternités laborieuses qui faisaient crier le bon Flaubert lui furent épargnées. Il réalisait dans la joie, avec sérénité, et il demeure à nos yeux le type accompli de l'écrivain français, le seul peut-être qui, s'endormant sur une phrase inachevée, eût pu la reprendre au réveil, sans hésitations, au mot sur lequel le sommeil l'avait interrompu. Ses amis le savaient, et Gustave Flaubert, toujours tourmenté par le style et jamais satisfait, vint plus d'une fois lui demander conseil. C'est même à l'occasion d'une de ces visites qu'il dut de voir Théophile Gautier en singulière posture.

Le poète qui, en tant que garde national, devait à l'État quelques heures de faction, fuyait, régulièrement, son tour de garde, et le matin où il arriva chez Maxime Du Camp qui hébergeait Flaubert, il venait demander asile, afin d'échapper à la prison.

Il était pâle, sans chapeau, avec les cheveux en désordre et la redingote fermée de travers.

« — Qu'as-tu donc? »

« Avant de répondre, il se regarda dans la glace et dit d'un ton désespéré : « Comme je suis hirsute ! » puis immédiatement un vers de *Ruy-Blas* :

Leur poursuite enragée et ma fuite éperdue !

« Nous ne comprenions pas. Il se laissa tomber sur un canapé, et dit :

« — Voilà ce que c'est que d'avoir des institutions libres : on veut me mettre en prison... »

« A mon observation un peu naïve : « Pourquoi ne montes-tu pas la garde, cela t'éviterait bien des ennuis ? » il me répondit avec une conviction qui ne tolérait pas de réplique :

« — Je n'ai pas le droit d'altérer la beauté de mes formes en les enfermant dans un costume ridicule ; je suis déjà assez humilié de porter une redingote à l'instar de celle des huissiers, sans me déshonorer en me revêtant d'une tunique qui a des épaulettes et en me coiffant d'un shako qui a un pompon... je ne servirai que dans une armée où l'on aura le respect de la forme humaine. J'aime mieux croupir dans les bastilles, comme Latude, que de manquer à mes principes. »

« Une fois cependant, vaincu par une première incarcération, il avait tenté de faire son service de garde national, et pour se rendre au lieu d'assemblée de sa compagnie, il avait adopté un costume de biset : pantalon gris, gilet jaune à fleurs bleues, frac vert à boutons dorés, cravate rose, col à la Colin ; sur ses longs cheveux flottants un bonnet de police, et pour fusil un mousquet à rouet que lui avait prêté un peintre nommé Boissard. Le capitaine bondit d'indignation et les « camarades » éclatèrent de rire... (1) »

Maxime Du Camp ajoute qu'il fut obligé, lorsqu'au bout de quelques jours, Gautier rentré chez lui fut appréhendé par les agents, d'aller le réclamer à l'Hôtel des Haricots, la prison des garde nationaux.

(1) Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*. Hachette et Cie, édit.

Gautier s'accommodait assez mal, comme on le voit, des exigences de la vie et de son temps. Pas d'artiste moins *contemporain* que lui.

Gustave Claudin, qui le connut beaucoup, dit dans ses *Souvenirs* que le maître était impossible dans la vie pratique.

En voyageant avec lui il avait constaté qu'il ne savait ni fermer ni ouvrir une malle. Il était aussi incapable d'acheter un chapeau et de nouer sa cravate, et, chose curieuse à noter, Théophile Gautier qui parlait comme on ne parlera sans doute jamais plus lorsqu'il était dans un cercle d'amis, d'artistes ou de belles femmes, s'expliquait difficilement lorsqu'il n'était pas avec ses pairs.



Théophile Gautier.
Charge faite après la représentation de *Pierrot posthume.*
(Communiqué par les *Annales politiques et littéraires.*)

En 1848, Gautier habitait dans l'île Saint-Louis, quai d'Anjou, cet hôtel Pimodan qui était, comme jadis l'impasse du Doyenné, un refuge d'écrivains et d'artistes.

Il occupait, dit-il lui-même, dans la merveilleuse préface qu'il écrivit pour les *Fleurs du Mal*, de Baudelaire,

« près de Fernand Boissard (1), un appartement fantastique qui communiquait avec le sien par un escalier dérobé caché dans l'épaisseur du mur, et que devaient hanter les ombres des belles dames aimées jadis de Lauzun... »

L'hôtel Pimodan était une demeure célèbre, et les peintures qui en décoraient les salles ont été transportées au Louvre.

« Il y avait, dit Théodore de Banville, dans ses *Souvenirs*, des appartements princiers, notamment celui où le peintre Boissard s'enorgueillissait avec raison d'un piano peint tout entier de la main de Watteau ! qu'il avait acheté douze cents francs et qui aujourd'hui ne pourrait être payé que par un Rothschild... (2) »

Boiseries aux vieux ors éteints, tapisseries aux nuances délicieusement fanées, marbres sérancolins, trumeaux de Le Sueur et de Poussin, ornaient le grand salon Louis XV où se réunissaient les mangeurs de haschich qui formaient le *Club des haschichins*.

Les locataires de l'hôtel Pimodan avaient en effet d'autres plaisirs que les jeunes hommes joyeux, enthousiastes et sains du Doyenné.

Ils se souciaient assez peu des fraîches voisines qui souriaient à leur fenêtre entre des pots de géraniums; Baudelaire qui habitait l'hôtel cultivait ses fleurs maladives et somptueuses, dans une chambre proche; l'odeur de l'*immense opium*, de la divine drogue emplissait parfois l'escalier seigneurial, et les femmes que l'on voyait sur les canapés à scènes mythologiques avaient, elles aussi, des beautés compliquées et somptueuses de Satanes.

---

(1) « Le maître du logis était Fernand Boissard dont les courts cheveux blonds bouclés, le teint blanc et vermeil, l'œil gris pétillant de lumière et d'esprit, la bouche rouge et les dents de perle, semblaient témoigner d'une exubérance et d'une santé à la Rubens, et promettre une vie prolongée au delà des bornes humaines... » (*Théophile Gautier.*)

(2) Th. de Banville, *Mes Souvenirs*. Fasquelle, éditeur.

« ... A demi étendue et le coude appuyé à un coussin, avec une immobilité dont elle avait pris l'habitude dans la pratique de la pose, Maryx, vêtue d'une robe blanche, bizarrement constellée de pois rouges semblables à des gouttelettes de sang, écoutait vaguement les paradoxes de Baudelaire, sans laisser paraître la moindre surprise sur son masque du plus pur type oriental, et faisait passer les bagues de sa main gauche aux doigts de sa main droite, des mains aussi parfaites que son corps dont le moulage a conservé la beauté.

« Près de la fenêtre, la femme au serpent (1) (il ne sied pas de lui donner ici son véritable nom), ayant jeté sur un fauteuil son mantelet de dentelle noire, et la plus délicieuse petite capote verte qu'ait jamais chiffonnée Lucy Hocquet et Mme Baudrand, secouait ses beaux cheveux d'un brun fauve tout humides encore, car elle venait de l'école de natation, et de toute sa personne drapée de mousseline, s'exhalait, comme d'une naïade, le frais parfum du bain. De l'œil et du sourire, elle encourageait ce tournoi de paroles et y jetait, de temps en temps, son mot, tantôt railleur, tantôt approbatif, et la lutte recommençait de plus belle... (2) »

Ces belles filles, comme on voit, ressemblaient peu à la délicate et poitrinaire Cydalise que Gautier plus jeune avait aimée, impasse du Doyenné, et qu'il appelait dans une lettre citée plus loin, Ninette-Ninon Cydalise.

Ces *superbes créatures*, comme il dit lui-même, avec admiration, devaient avoir moins de fraîcheur d'âme et de simplicité que la pauvre Ninette ; elles savaient faire grésiller la drogue dans le fourneau des longues piges chinoises, et les confitures qu'elles confectionnaient étaient sans doute celles qu'on obtient en mélangeant le chanvre indien à quelque boulette de miel.

(1) La femme dont Gautier ne veut pas dire le nom était celle qui servit de modèle au sculpteur Clésinger pour sa *Femme piquée par un serpent*; quant à Maryx, c'est elle qui posa pour la *Gloire distribuant des couronnes*, de P. Delaroche, et pour la *Mignon* de Scheffer.

(2) Th. Gautier, Préface aux *Fleurs du Mal*.

A l'hôtel Pimodan. on ne s'enivrait pas de travail en récitant les *Orientales* de Victor Hugo; Charles Baudelaire s'enfuyait trop souvent vers les paradis artificiels, et il préférait aux *Djins* ou à la *Chanson des Aventuriers de la Mer*. cette belle et trouble prière de Thomas de Quincey :

« O juste, subtil et puissant opium! toi qui au cœur du pauvre comme du riche, pour les blessures qui ne se cicatriseront jamais et pour les angoisses qui induisent l'esprit en rebellion. apportes un baume adoucissant... Tu bâtis sur le sein des ténèbres, avec les matériaux imaginaires du cerveau, avec un art plus profond que celui de Phidias et de Praxitèle, des cités et des temples qui dépassent en splendeur Babylone ou Hécatompylos, et, du chaos d'un sommeil plein de songes, tu évoques à la lumière du soleil les visages des beautés depuis longtemps ensevelies et les physionomies familières et bénies, nettoyées des outrages de la tombe. Toi seul, tu donnes à l'homme ces trésors et tu possèdes les clefs du paradis, ô juste, subtil et puissant opium!... »

Théophile Gautier ne dut pas murmurer souvent cette mauvaise oraison, et ce n'est qu'en passant, et par pure curiosité, sans doute, qu'il goûta à l'opium et au haschich.

***

En 1856, Théophile Gautier, qui avait quitté la rue Rougemont où il habitait avec sa femme, travaillait à son *Roman de la Momie* (1) dans un plus confortable apparte-

(1) Le titre même de la collection où paraît ce volume indique assez qu'on ne trouvera pas ici une critique — d'ailleurs bien inutile — de l'œuvre de Théophile Gautier, et nous nous bornerons une fois pour toutes à donner dans cette note la date de publication de ses principaux ouvrages : *Albertus*, 1832; *Les Jeunes-France*, 1833; *Mademoiselle de Maupin*, 1836; *Une larme du diable*, 1839; *Tras los montes*, 1843; *les Grotesques*, 1844; *Poésies complètes*, *le Voyage en Espagne*, *Zigzags*, *la Peri* et le *Tricorne enchanté*, 1845; *Militona*, *les Roués innocents*, 1847; *Jean et Jeannette*, *les Deux Etoiles*, 1848; le *Selam*, 1850; *Pâquerette*, 1851; *Trio de romans*, *la Peau de tigre*,



La femme piquée par un serpent, par Clésinger.

ment de la rue Grange-Batelière. Mme Judith Gautier nous apprend que cet appartement était situé au cinquième étage, et qu'il y avait une terrasse et un salon aux meubles de style Louis XV.

C'est dans cette maison que la jeune *Ouragan*, c'est-à-dire la petite Judith qui avait vécu d'abord en nourrice, puis chez son grand-père à Montrouge, puis au couvent, fit connaissance avec *Monstre Vert*, c'est-à-dire avec sa sœur Estelle, et nous savons, grâce au *Collier des Jours*, que le soir même de son arrivée, à l'heure du dessert, entra un « personnage » très singulier, sans aucun bruit, et en saluant de la tête. Il me fit l'effet d'un prêtre sans soutane.

« C'était Charles Beaudelaire.

« — Ah! voilà Baldelarius! s'écria mon père, en tendant la main au nouveau venu... »

« Déjà il avait coupé sa moustache et c'est ce qui lui donnait pour moi l'air d'un prêtre.

« Je le regardais avec ces yeux écarquillés et fixes que j'avais devant toute chose nouvelle.

« — Je te présente mon autre fille, dit mon père.

« — Ah! c'est ce mystérieux « *Ouragan* » dont on parle quelquefois et qu'on ne voit jamais?... Tu l'as exéoutée, à ce qu'il me semble, sur le modèle de ton rêve, car elle a l'air d'une petite fille grecque.

« — Ma foi, ie n'y pensais guère en la faisant », dit mon père, en riant (1). »

Théophile Gautier travaillait au *Roman de la Momie*, dans le salon, plus vaste et mieux éclairé que son cabinet de travail.

On avait posé des planches sur deux tréteaux et il écrivait là, de cette petite écriture nette et sans ratures dont

Émaux et camées, *Caprices et Zigzags*, *Italia*, 1852; *Constantinople*, 1853; *le Théâtre de poche*, 1855; *Avatar*, *la Jettatura*, 1857; *Le roman de la Momie*, *Sakountala*, 1858; *Romans et contes*, *le Capitaine Fracasse*, *Poésies nouvelles*, 1863; *Quand on voyage*, *Loin de Paris*, 1865; *Spirite*, 1866; *Voyage en Russie*, 1867, *Ménagerie intime*, 1869; *Tableaux de siège*, 1871; *Théâtre complet*, 1872.

(1) Mme Judith Gautier, *Le Collier des Jours*.

il était si fier, tandis que Judith feuilletait bien sagement les énormes volumes pleins de dieux à têtes de taureaux ou d'éperviers, d'obélisques et d'hiéroglyphes qu'Ernest Feydeau lui prêtait.

La petite Judith qui avait quitté sa nourrice Damon vivait à présent avec ses parents, et, moins farouche, elle se familiarisait peu à peu avec ce père qui l'étonnait toujours un peu mais qu'elle apprenait à adorer.

« ...Ma mère, raconte-t-elle, allait souvent aux répétitions du Théâtre-Italien, et la gentille Marianne, au baragouin si drôle, était chargée de nous garder, ma sœur et moi. Mais mon père qui terminait le *Roman de la Momie*, restait à la maison et je me tenais le plus que je pouvais près de lui.

« Très curieux l'un de l'autre, nous faisions doucement connaissance.

« Il portait alors les cheveux très longs et soignait beaucoup sa barbe, très légère, qu'il avait laissé pousser, je crois, depuis peu de temps.

« J'aimais beaucoup le son de sa voix, et sa façon de s'exprimer, qui me paraissait si extraordinaire. Je l'écoutais, en le regardant de tous mes yeux; les phrases tonnantes, ces mots excessifs, me faisaient croire, d'abord, qu'il était fâché; puis, voyant qu'il souriait, je riais aussi, tant c'était amusant.

« Il ne cherchait pas du tout à prendre l'attitude d'un père solennel, qui veut en imposer à ses enfants et les tenir à distance respectueuse. Sa plus grande crainte, au contraire, était de voir ces jeunes esprits se fermer devant lui, dans une méfiance peureuse; il voulait les pénétrer et les connaître à fond, devenir, autant que possible, le camarade de ses enfants.

« Mais pour cela, fallait-il encore qu'ils ne fussent pas trop petits, et, je crois qu'il n'a commencé à s'intéresser vraiment à nous, que quand nous existions déjà un peu par le cerveau... (1) »

(1) Judith Gautier, *Le Collier des Jours.*

Judith collabora au *Roman de la Momie*, c'est-à-dire, qu'assise bien tranquillement à côté de son père, elle lui passait, à mesure qu'il en avait besoin, les gravures prêtées par Feydeau : mais elle était très fière d'avoir accompli ce devoir, et un jour où une de ses poupées mourut, elle l'entoura de bandelettes de papier barbouillées de traits qui étaient censés figurer des hiéroglyphes, et l'ayant ainsi transformée en une morte embaumée du temps de Sésostris, elle l'ensevelit pieusement dans un sarcophage qui était la boîte à ouvrage de sa mère.

Mme Gautier, dont les dés et les pelotes de fils jonchaient le parquet, trouva que sa fille poussait un peu loin l'amour de l'Antiquité, mais le bon Gautier, ayant ouvert la boîte et mis son monocle, pardonna en souriant.

Paul de Saint-Victor et Edmond About étaient les familiers de la maison, et lorsque Gustave Flaubert, entre deux chapitres difficiles, passait quelques jours à Paris, il ne manquait jamais de venir voir Théophile Gautier.

Il arrivait, avec sa haute taille, ses yeux bleus et ses longues moustaches blondes de Wiking, la voix cassée pour avoir *gueulé* dans sa solitude de Croisset les phrases prestigieuses de la *Tentation de Saint-Antoine* dont le manuscrit qu'il apportait gonflait la poche de son paletot.

Après le dîner, Estelle et Judith allaient se coucher, et Flaubert ayant allumé une de ces petites pipes de terre rouge qu'il affectionnait, tirait son manuscrit et commençait la lecture.

Judith, qui était partie à contre-cœur, ne pouvait pas dormir, le bruit du *gueuloir* de Flaubert arrivant jusqu'à sa chambre; et l'enfant qu'attirait déjà la magie des belles phrases, se levait avec mille précautions, et par une fente de la porte, elle pouvait voir l'ermite de Croisset en train de lire, adossé contre la cheminée et faisant de grands gestes, et elle demeurait là, en chemise et ravie, voyant, à mesure que Flaubert lisait, défiler la reine de Saba avec ses négresses qui élevaient des éventails de plumes d'autruche, ses bijoux, ses négrillons et son singe, ou bien encore tous les dieux antiques avec

les Immortelles couronnées de roses, et Zeus tonnant au petit Crépitus qui se lamentait derrière un buisson...

On recevait aussi d'autres visites.

Gautier était à présent une célébrité. Chateaubriand



La Maison de Théophile Gautier à Neuilly.

(Communiqué par les *Annales politiques et littéraires.*)

était mort en 1848; Victor Hugo, exilé depuis 1851, vivait sur son rocher au milieu de l'océan; Lamartine, vieux et pauvre, s'était retiré, après le coup d'État, de la vie publique, et était pareil à un roi dépossédé; Musset traînait une longue agonie; Gautier demeurait pour ainsi dire

seul de tous les grands chefs du romantisme, dans la force de l'âge et du talent.

Dix-neuf ans de critique à la *Presse* d'Émile de Girardin lui avaient acquis une immense autorité, et c'était à son tour — comme il le disait autrefois de Hugo — « de rencontrer journellement sur son passage de petits poètes en pâmoison, des rapins rouges comme des coqs ou pâles comme des morts, et même des hommes faits, interdits ou balbutiants ».

Pour tous, il était le « bon Théo », et lui qui ne demanda jamais rien pour lui-même, forgeait chaque jour une réputation nouvelle, rendait un service et sauvait quelqu'un.

On le savait accueillant, et les visiteurs de toute sorte affluaient. Malheur, cependant, à l'arriviste sans talent qui venait en pensant que l'encre du maître était à vendre et que, moyennant un cadeau, on pouvait incliner vers l'éloge sa loyale plume de Tolède.

« Un jour, raconte sa fille, nous entendîmes des rugissements dans le salon, où mon père recevait un inconnu ; puis le monsieur, reconduit à coups de pied, traversa comme une flèche l'antichambre et, poursuivi jusque sur le palier, dégringola l'escalier la tête la première.

« Mon père était blême et tremblant de fureur, il continuait à couvrir d'injures véhémentes « le misérable, qui avait osé lui offrir une somme énorme, pour louer je ne sais quoi d'idiot !... »

« Dans sa colère, d'un mouvement nerveux, il avait descellé la tablette de marbre de la cheminée, avec l'idée de la jeter à la tête de cet imbécile ; la pendule et les bibelots précieux l'avaient échappé belle ! Le monsieur aussi !... »

Comme le prouvent ces lignes, Théophile Gautier avait une haute conception de sa dignité de critique et du métier auquel la vie l'obligeait.

Le maître engraissait.

Gérard de Nerval se souvient d'avoir vu un Théophile Gautier maigre.

« Le Théophile a toujours passé pour gras ; il n'a jamais cependant pris de ventre, et s'est conservé tel encore que nous le connaissions. Nos vêtements étriqués sont si absurdes, que l'Antinoüs, habillé d'un habit, semblerait énorme, comme la Vénus, habillée d'une robe moderne : l'un aurait l'air d'un fort de la halle endimanché, l'autre d'une marchande de poisson. L'armature solide du corps de notre ami (on peut le dire, puisqu'il voyage en Grèce aujourd'hui) lui fait souvent du tort près des dames abonnées aux journaux de modes ; une connaissance plus parfaite lui a maintenu la faveur du sexe le plus faible et le plus intelligent ; il jouissait d'une grande réputation dans notre cercle, et ne se mourait pas toujours aux pieds chinois de la Cydalise.

« En remontant plus haut dans mes souvenirs, je retrouve un Théophile maigre... Vous ne l'avez pas connu. Je l'ai vu, un jour, étendu sur un lit, — long et vert, — la poitrine chargée de ventouses. Il s'en allait rejoindre, peu à peu, son pseudonyme, Théophile de Viau, dont vous avez décrit les amours panthéistes, — par le chemin ombragé de l'*Allée de Sylvie*. Ces deux poètes, séparés par deux siècles, se seraient serré la main, aux Champs-Élysées de Virgile, beaucoup trop tôt (1). »

Il devenait alors tel qu'on le connaît, tel que les gravures et les photographies nous le montrent.

Ce n'était plus le jeune Théo fier de ses muscles pareils à ceux que les sculpteurs grecs donnaient aux héros athlétiques des bas-reliefs ; les frères Goncourt, qui le virent, le 5 février 1857, en donnent ce portrait peu flatté :

« ... Au bureau de l'*Artiste*. Théophile Gautier, face lourde, les traits tombés dans l'empâtement des lignes, une lassitude de la face, un sommeil de la physionomie, avec comme les intermittences de compréhension d'un sourd, et des hallucinations de l'ouïe qui lui font écouter par derrière, quand on lui parle en face... »

(1) Gérard de Nerval, *La Bohème galante*.

Il ressemblait à un sultan oriental, à quelque bon calife, régnant sur un sérail de belles métaphores dont il était fier.

Accroupi à la turque sur son divan, il écrivait son feuilleton, sans une hésitation, sans une rature, allant tout droit son chemin, sûr de lui et des mots, et lorsque les pages, jetées à mesure, sur les coussins, étaient assez nombreuses, il rallumait son cigare, rêvait et faisait des vers.

Sans doute, le feuilleton qu'il devait écrire ne prenait pas tout son temps, mais il fallait sortir, aller au théâtre, perdre sa soirée, visiter les expositions et les ateliers, et se mettre à jour fixe à la tâche.

Il le faisait sans joie, regrettant seulement que cette besogne lui prît tant d'heures, et c'est sans doute dans l'allégresse d'en avoir fini, un soir où le feuilleton avait été particulièrement assommant, qu'il écrivit ce court poème (1) :

APRÈS LE FEUILLETON

Mes colonnes sont alignées
Au portique du feuilleton;
Elles supportent, résignées,
Du journal le pesant fronton.

Jusqu'à lundi je suis mon maître.
Au diable chefs-d'œuvre mort-nés !
Pour huit jours je puis me permettre
De vous fermer la porte au nez.

Les ficelles des mélodrames
N'ont plus le droit de se glisser
Parmi les fils soyeux des trames
Que mon caprice aime à tisser.

Voix de l'âme et de la nature,
J'écouterai vos purs sanglots,
Sans que les couplets de facture
M'étourdissent de leurs grelots.

(1) *Émaux et Camées.* Eugène Fasquelle, éditeur.



Meubles de la chambre de Théophile Gautier.
(Communiqué par les *Annales politiques et littéraires.*)

Et portant dans mon verre à côtes
La santé du temps disparu,
Avec mes vieux rêves pour hôtes
Je boirai le vin de mon cru :

Le vin de ma propre pensée,
Vierge de toute autre liqueur,
Et que, par la vie écrasée,
Répand la grappe de mon cœur!

Ah! sans ce feuilleton, sans cette vie qui écrasa « la grappe de ce cœur », quelles merveilles n'aurions-nous pas à ajouter au trésor pourtant fastueux de l'œuvre du maître!

Il existe, hors du monde, une sorte de royaume vague où l'imprimerie est inconnue, où les idées de pièces, de poèmes, de romans, flottent, insaisissables, dans une atmosphère de songe.

Il existe pour les livres auxquels on rêva sans les écrire, un pays des limbes, pareil à cette nébuleuse contrée que l'Église catholique assigne pour demeure aux âmes des enfants décédés sans baptême, et Théophile Gautier, plus qu'aucun autre écrivain, a contribué à peupler cette

vague et vaporeuse région de volumes morts sans être nés.

Il songeait à une pièce énorme, bouffonne, âpre, truculente et tragique : la *Belle Ferronnière*; aux limbes! Il voulait donner une suite à ses *Grotesques*, écrire l'*Histoire d'un Moutard*, le *Vieux de la Montagne*, les *Confessions de deux gentilshommes périgourdins*, aux limbes! Il souhaitait de refaire à sa façon une *Phèdre*, et surtout il rêvait d'écrire un livre unique, un livre que seul il eût pu écrire, une *Venise au* XVIII[e] *siècle*, capable, comme il le disait à M. Émile Bergerat, de faire tressaillir dans leur tombe Casanova de Seingalt et son cardinal de Bernis, et tout cela est demeuré dans les limbes!...

Si l'on doit faire une large part aux limbes, dans l'œuvre de Théophile Gautier, il ne faut pas oublier l'enfer.

On appelle ainsi, à la Bibliothèque Nationale, le coin secret où l'on garde, loin du public bien pensant, loin du *cant*, ces œuvres qui ne peuvent avoir accès, comme le disait Gavarni, que dans la bibliothèque des hommes deux fois majeurs.

Nous voulons parler de son admirable poème : *Le Musée secret*.

Jamais Gautier n'atteignit à une richesse de ton et de touche pareille à celle qui brille dans cette poésie qui n'est point imprimée dans ses œuvres complètes, on se demande pourquoi.

Le gendre du maître, M. Émile Bergerat, a bien voulu nous autoriser de la reproduire ici, et nous la copions dans son beau livre que tous les admirateurs de Gautier devraient posséder : *Théophile Gautier* (*Entretiens*, *Souvenirs et Correspondance* (1).

Paul de Saint-Victor à qui le maître impeccable avait *prêté ses gaufriers*, selon son expression pittoresque, emporta ces vers de Neuilly et les lut dans un éblouissement.

La lettre que cite M. Émile Bergerat en fait foi :

(1) Un volume, 3 fr. 50. Fasquelle, éditeur.

« ... J'ai devancé votre conseil, et j'ai été avant-hier chez M. Gautier chercher ses vers qu'il a eu la bonté de me copier lui-même. L'*Étude de mains* m'a ravi, mais le *Musée secret* m'a ébloui. C'est pour moi le Régent de son écrin. Comme science de contour et illusion de couleur, ces vers sont peut-être sans précédents dans la langue.

« Il a raison de les appeler une transposition d'art. La strophe n'est pas écrite, elle est pétrie dans la pâte et dans l'huile du Titien et du Corrège. A sa place je les publierais hardiment. Un tel pinceau transfigure tout ce qu'il touche. Il diviniserait la croupe de la Vénus Callipyge... Le *Musée secret* est le dernier mot de la beauté plastique... Sur des vers pareils à ceux-ci, un duc italien du XVIe siècle lui aurait donné cent mille ducats et un sérail pour atelier, et le roi d'Espagne lui aurait envoyé la Toison d'or... »

Mais voici la merveille :

Des déesses et des mortelles
Quand ils font voir les charmes nus,
Les sculpteurs grecs plument les ailes
De la colombe de Vénus.

Sous leur ciseau s'envole et tombe
Ce doux manteau qui la revêt,
Et sur son nid froid la colombe
Tremble sans plume et sans duvet.

O grands païens, je vous pardonne;
Les Grecs, enlevant au contour
Le fin coton que Dieu lui donne,
Otaient son mystère à l'amour.

Mais nos peintres tondant leurs toiles
Comme des marbres de Paros,
Fauchent sur les beaux corps sans voiles
Le gazon où s'assied Eros.

Pourtant jamais beauté chrétienne
N'a fait à son trésor caché
Une visite athénienne,
La lampe en main, comme Psyché.

Au soleil tirant sans vergogne
Le drap de la blonde qui dort,
Comme Philippe de Bourgogne
Vous trouveriez la toison d'or;

Et la brune est toujours certaine
D'amener au bout de son doigt,
Pour le diable de La Fontaine,
Ce fil tors que rien ne rend droit.

Aussi j'aime tes courtisanes,
Amant du vrai, grand Titien,
Roi des tons chauds et diaphanes
Soleil du ciel vénitien.

Sous une courtine pourprée
Elles étalent bravement,
Dans sa pâleur mate et dorée,
Un corps vivace où rien ne ment.

Une touffe d'ombre soyeuse
Veloute, sur leur flanc poli,
Cette envergure harmonieuse
Que trace l'aine avec son pli.

Toi seul fais sous leurs mains d'ivoire,
Naïf détail que nous aimons,
Germer la mousse blonde ou noire
Dont Cypris tapisse ses monts;

Et la tribune de Florence
Au cant choqué montre Vénus,
Baignant avec indifférence
Dans un manchon ses doigts menus,

Tandis qu'ouvrant ses cuisses rondes
Sur un autel d'or, Danaé
Laisse du ciel, en larmes blondes,
Pleuvoir Jupiter monnayé.

Maître, ma gondole à Venise
Berçait un corps digne de toi,
Avec un flanc superbe où frise
De quoi faire un ordre de roi!



Théophile Gautier en famille.

(Cliché de *Je sais tout.*)

Pour rendre sa beauté complète,
Laisse-moi faire, grand vieillard,
Changeant mon luth pour ta palette,
Une transposition d'art;

Et poète trempant ma phrase
Dans l'or de tes glacis ambrés,
Comme un peintre montrer sans gaze
Des trésors par l'amour ombrés.

Que mon vers dans la rouge alcôve,
Sur la blancheur de ce beau corps,
Ose plaquer la tache fauve.
Qui luit du ton bruni des ors,

Et qui rappelle, ainsi posée,
L'Amour sur sa mère endormi,
Tachant de sa tête frisée
Le sein blanc qu'il cache à demi.

Sans que la Muse s'en courrouce,
Avec sa fleur offrons aux yeux,
Comme une pêche sur la mousse,
Plaisir, ton fruit mystérieux ;

Pomme authentique d'Hespéride,
Or crespelé, riche toison
Qu'aurait voulu cueillir Alcide
Et qui ferait voguer Jason.

O douce barbe féminine,
Que l'Art toujours voulut raser,
Sur ta soie annelée et fine,
Reçois mes vers comme un baiser !

Car il faut des oublis antiques
Et des pudeurs d'un temps châtré
Venger par des stances plastiques,
Grande Vénus, ton mont sacré.

Paul de Saint-Victor avait raison. Au poète qui écrivit de tels vers, un roi artiste eût dû envoyer un de ces ordres souverains faits de rubans et de pierreries : la Jarretière ou la Toison d'or.

———

IV

La Vie.

Écrire la vie de certains écrivains est une tâche facile lorsque ces écrivains ont eu une vie aventureuse, passionnée ou riche en incidents de toute sorte. Le lecteur est alors assuré de trouver une histoire plus captivante parfois qu'un roman ou qu'un drame bien construit. Rien de tout cela ne peut sauver cette biographie de Théophile Gautier.

Toute sa vie peut se résumer ainsi : il n'a pas fait ce qu'il rêvait, et il fut l'esclave de la *copie.*

Cette existence monotone de grand travailleur a tout de même sa beauté, ses drames et ses fantaisies, et l'histoire littéraire peut trouver son profit dans des spectacles différents.

Chateaubriand a pu « explorer les mers de l'Ancien et du Nouveau-Monde, et après avoir revêtu la casaque de peau d'ours du sauvage et le cafetan de soie du mameluck, après avoir subi la pauvreté, la faim, la soif, l'exil », s'asseoir, ministre et ambassadeur brodé d'or, bariolé d'insignes et de rubans, à la table des rois, aux fêtes des princes et des princesses... avoir « assisté à des sièges, à des congrès, à des conclaves, à la réédification et à la démolition des trônes », et avoir exercé sur son siècle « une triple influence, religieuse, politique et littéraire ».

Pair de France, ambassadeur, il est entré dans les capitales au bruit du canon, il a pu voir son vieux roi exilé pleurer dans ses bras.

Lamartine, beau comme un dieu, riche et aimé, a gouverné la France, il a connu les ivresses de la foi démo-

cratique et du pouvoir, et renouvelé l'antique miracle orphique, sur le perron houleux de l'Hôtel de Ville, devant des flots de foule apostrophée.

Alfred de Musset a pleuré, le long de l'*affreux* Lido, l'amour perdu de George Sand, et donné pour cadre à son roman passionné la Ville unique, la fiévreuse Cité Rouge des gondoles et des romances, le lieu d'élection où pèlerinèrent les artistes et les grands amants, Gœthe et lord Byron, la Venise des romantiques.

Victor Hugo, sur son rocher au milieu de l'Océan, fut poursuivi par des colères d'empereur. Certes, ceux-là ont d'immenses, de glorieuses attitudes, mais aux yeux justes et sévères de la Muse, ils ne sont pas plus beaux que Théophile Gautier accroupi sur son divan, le secret de l'énigme plastique dans les prunelles, et polissant, sans hésitations, une strophe plus dure que le marbre ou une phrase plus brillante que les pierreries dont s'enorgueillit la gorge d'ambre d'une sultane favorite.

C'est donc l'histoire d'une vie calme et tout unie que nous avons à faire, l'histoire d'une vie d'artiste et de lettré ; nous devons donc nous enfermer avec le maître dans son cabinet de travail, le regarder et essayer de surprendre les secrets de son art.

Nous le suivrons au théâtre, aux dîners Magny, chez la princesse Mathilde ; nous nous assoirons à sa table, dans la salle à manger de sa petite maison de Neuilly, et le lecteur surprendra de si étonnantes conversations, il entendra de si prestigieuses paroles, en voyant défiler tant de pittoresques et illustres figures, qu'il ne regrettera peut-être pas que Gautier n'ayant connu ni les grands orages, ni les immenses attitudes de Chateaubriand, de Musset, de Lamartine ou de Victor Hugo, soit demeuré derrière ses vitres closes, avec ses babouches jaunes et son bonnet rouge de doge et de pacha.

*
* *

Paul Dalloz et Turgan, les deux directeurs du *Moniteur*, avaient décidé Théophile Gautier, qui hésitait à quitter

Paris et son appartement de la rue Grange-Batelière, à venir habiter Neuilly.

« — Mes chers amis, disait-il à ses directeurs, entre deux bouffées de cigare, ce séjour enchanteur peut l'être, en effet, pour des particuliers cossus, tels que vous, qui ont chevaux à l'écurie, voiture en la remise et cocher à portée de la voix. Sauter du perron de la villa dans un tilbury, toucher du bout du fouet la croupe soyeuse d'un pur sang, et, vingt minutes après, jeter élégamment les rênes au valet, pour gravir l'escalier de pierre du *Moniteur*, cela est faisable. Mais pour un simple galapiat de lettres, — l'étymologie de galapiat semble bien être : Gaulois à pied, — c'est une autre affaire. Il faudra se soumettre au bon plaisir de l'omnibus, attendre au bord du trottoir, les pattes dans la crotte, son passage, et subir les cinquante-cinq minutes réglementaires de trimbalage, et encore s'il ne passe pas complet, auquel cas je piétinerai sous la pluie et le vent à n'en plus finir !...



Estelle et Judith Gautier.
(Photographie Nadar.)

« — Je viendrai vous chercher chaque jour, cher maître, disait Dalloz, et je vous ramènerai...

« Mon père finit par céder : il donna congé de l'appartement, après avoir visité la petite maison qui était à louer au n° 32 rue de Longchamps, et que Turgan avait

découverte. Elle était bien lointaine, bien petite, bien médiocre ; mais le jardin était très séduisant, et mon père signa le bail qui l'exilait de Paris (1). »

Ce fut par un après-midi d'avril ensoleillé, comme le raconte Mme Judith Gautier dans son admirable livre de souvenirs, qu'eut lieu le déménagement.

Le petit jardin de Neuilly s'emplit de fauteuils et de buffets, et contre le tronc des maigres arbres, des paysages peints rêvaient en plein air, dans leurs cadres dorés.

Le maître était, selon sa propre expression, « moulu et farci de poussière, et les tibias lui sortaient par les yeux ».

On mit d'abord un peu d'ordre dans la salle à manger, et Marianne, la cuisinière, apporta la julienne fumante.

Au dessert, le soleil empourpra brusquement les croisées sans rideaux et Gautier sortit sur la terrasse, avec ses filles, pour admirer le ciel que féerisait la somptueuse alchimie crépusculaire.

Le poète avait mis son monocle, le vent du soir caressait les boucles de ses longs cheveux, et il disait :

« — C'est superbe! le tableau se compose on ne peut mieux, et il est fort heureux que le soleil se couche de ce côté-là. Nous autres, Parisiens, nous finissons par oublier l'astre du jour et ne plus nous soucier des beaux effets qui accompagnent chaque soir son départ : nous ignorons les soleils couchants et la splendeur des crépuscules. »

« Une brise fit s'incliner, à plusieurs reprises, les hauts peupliers, dans un lent mouvement silencieux.

« — Ils ont vraiment l'air de nous saluer, pour nous souhaiter la bienvenue! dit mon père. Eh bien! je me sens débarbouillé de toute la poussière par ce bain de lueurs, particulièrement superbes, et je crois que le mouvement de ces grands plumeaux balaye les toiles d'araignées, tissées dans mon esprit par la mélancolie des regrets (2)... »

---

(1) Judith Gautier, *Le Second rang du Collier*. Juven, éditeur.
(2) Judith Gautier, *Ibidem*.

Le voici donc installé vers 1858 dans la lointaine, petite et médiocre maison de la rue de Longchamps, que décorait, sertie dans le mur, la *Victoire du Parthénon.*

La famille se composait du maître, de sa femme, de ses deux filles, Judith et Estelle, et plus tard, de ses sœurs, Lili et Zoé.

Nous savons, grâce au livre pieux de M. Émile Bergerat (1), de quelle manière la maison était disposée :

« Au rez-de-chaussée elle se composait d'un vestibule d'entrée assez large, ouvrant sur la rue de plain-pied, chauffé par un grand poêle de tôle et décoré de plats en cuivre repoussé et d'une série d'eaux-fortes sur Othello, par Théodore Chassériau. A gauche, le salon s'étendait sur toute la profondeur de la maison; du côté du jardin, il recevait le jour par une glace sans tain placée sur la cheminée. Cette cheminée était assez richement ornée : on y admirait une superbe pendule Louis XIV, deux grands vases de Sèvres, cadeaux de Napoléon III, des bronzes de Barye, de Clésinger, de Frémiet... Ce salon servait de galerie, et c'était là que le maître avait accroché les meilleures pièces de sa collection (2)...

« De l'autre côté du vestibule, c'est-à-dire sur la droite, s'ouvrait, propre et luisante, la cuisine...

« La seconde porte de droite donnait l'accès de la salle à manger... Elle ouvrait de plain-pied sur une terrasse assez large où l'on dominait le jardin...

« Du rez-de-chaussée au premier étage, on montait par un escalier tournant, tapissé de dessins et d'aquarelles,

(1) Émile Bergerat, *Théophile Gautier.* E. Fasquelle, éditeur.

(2) Parmi les meilleures pièces de cette collection dont Gautier était si fier, les visiteurs pouvaient admirer : *Les Trois Tragiques*, d'Ingres ; la *Lady Macbeth* et le *Combat du Giaour*, de Delacroix ; la *Diane*, de Baudry ; les *Pifferari*, d'Hébert ; la *Clairière*, de Théodore Rousseau ; la *Panthère noire*, de Gérôme ; la *Pasqua-Maria*, de Bonnat ; la *Vue d'Orient*, de Diaz ; la *Léda*, de Ziegler ; *Christ et Madeleine*, de P. de Chavannes ; le *Moine*, de Robert-Fleury ; les *Muletiers espagnols*, de Laleux, etc. Les bronzes étaient signés : Rosa Bonheur, Clésinger, Barye, Frémiet, Préault, etc.

et l'on arrivait à un palier sur lequel s'ouvraient deux portes à droite et une à gauche. La première des deux chambres de droite était celle de sa fille, Mlle Estelle Gautier, aujourd'hui Mme Émile Bergerat... Contiguë à celle-ci, la chambre des sœurs du poète avait vue sur la rue...

« La chambre de Théophile Gautier communiquait avec celle de ses sœurs par une sorte de couloir transformé en salle de bain...

« Construite entièrement en bois de chêne par un menuisier de Neuilly, elle occupait, à l'étage supérieur, le même emplacement que le salon... Un grand rideau de reps brun, formant tenture, la divisait en deux parties, de telle sorte que lorsqu'il était tiré dans toute sa largeur, le visiteur pouvait croire qu'il entrait dans un cabinet de travail. Le rectangle, au milieu duquel s'ouvrait la cheminée surmontée d'une glace sans tain, développait sur ses trois côtés intérieurs un corps de bibliothèque divisé par des colonnes torses...

« Entre la cheminée et la porte d'entrée, sur la gauche, s'allongeait, obstruant l'accès de la bibliothèque, un lit de repos... Les fauteuils étaient en chêne, très élevés du dossier, et tendus de reps rougeâtre. A droite de la porte d'entrée, s'adossait au mur le pupitre-table de l'écrivain, meuble sans apparence et dont se fût à peine contenté un clerc de notaire dans son étude...

« En face de l'entrée, il y avait encore une fenêtre, donnant sur la cour, et dont le jour était gênant : on parait à son obliquité en la tenant à demi masquée sous les rideaux. Devant elle une table en chêne animait et meublait de ses encombrements de journaux, de lettres et de papiers journaliers, un coin un peu délaissé de l'habitacle.

« L'autre moitié de la pièce, formant chambre à coucher, était occupée par le lit, un lit énorme à colonnes torses... On y remarquait encore une sorte de petit coffre bas, sans destination, que le maître s'était fait faire pour son usage et sur lequel il aimait s'asseoir à l'orientale...



Mme Sabatier, par Meissonier.

(Communiqué par M. L. Bénédite.)

« Les objets qui ornaient la cheminée de la chambre étaient ceux-ci : une pendule en marbre noir et les candélabres de cuivre ; une petite boîte d'or et de malachite ; un narghilé ; un bloc d'améthyste brut ; une plaque de verre traversée par un rayon électrique ; de petits bronzes et des écrans japonais... »

Voilà une précieuse description des lieux où devait vivre jusqu'à la fin de sa vie Théophile Gautier. Nous ne citons pas tout, la peinture de M. Émile Bergerat est infiniment plus minutieuse et détaillée, mais nous connaissons l'essentiel, les pièces de la maison et ce que Gautier avait « sécrété autour de lui ».

Il prétendait en effet que, dans une demeure, le mobilier, les bibelots, l'arrangement, sont toujours à l'image de leur propriétaire.

Le maître impeccable se trompait ce jour-là, tout au moins en ce qui le concernait, car il n'était pas fait pour cette « somptuosité pauvre et de raccroc faisant comme un intérieur de vieille actrice retirée, qui n'aurait touché que des tableaux à la faillite d'un directeur italien (1) ».

Il eût su habiter un palais de féerie et il confia, une fois, à un visiteur qui l'avait surpris, plongé dans une profonde rêverie, qu'il songeait à ce que pourrait coûter la maison qu'il souhaitait. Au moment où la porte s'était ouverte, il en était à 25 milliards ! Il est bon de dire que le poète faisait alors le rêve impossible de Fortunio ; il accrochait sans doute des tableaux de Léonard de Vinci et du Titien aux murs de marbre de quelque fantastique Alhambra, et il séchait l'encre rouge de ses manuscrits avec la poudre que de belles filles obtenaient en écrasant sous un marteau de rubis les perles incomparables de leurs colliers.

La réalité était plus simple.

Théophile Gautier, qui s'était couché à une heure du matin, était debout à sept heures, devant le *chevalet de torture,* comme il disait, avec son encre et son papier.

(1) *Journal des Goncourt,* tome II. Fasquelle, éditeur.

La nuit le surprenait devant son établi ou en pleine causerie.

« ... Timidement, on parlait d'aller se coucher. Alors son indignation éclatait; il nous traitait de marmottes, d'aïs, de loirs...

« — Puisque personne ne veut m'écouter, s'écriait-il, je louerai un Auvergnat, que je payerai quarante sous l'heure. Il m'écoutera, lui, en donnant de temps en temps quelques signes d'approbation.

« Nous lui faisions observer que les Auvergnats eux-mêmes dormaient, et qu'il obtiendrait surtout des ronflements comme marques d'approbation.

« — Je le paierai plus cher la nuit, et j'aurai tant d'esprit qu'il sera aussi éveillé qu'une potée de souris (1)... »

La maison dormait. Il traînait son fauteuil et s'asseyait à sa table.

Chose extraordinaire, ce grand écrivain avait, lorsqu'il se mettait au travail, horreur de son métier.

Il l'a confié lui-même aux Goncourt qui l'ont noté dans leur *Journal*.

« — Ça m'a toujours ennuyé d'écrire, et puis c'est si inutile!... Là, j'écris posément comme un écrivain public... Je ne vais pas vite, mais je vais toujours, parce que, voyez-vous, je ne cherche pas le mieux. Un article, une page, c'est une chose de premier coup, c'est comme un enfant : ou il est, ou il n'est pas. Je ne pense jamais à ce que je vais écrire. Je prends ma plume et j'écris. Je suis homme de lettres, je dois savoir mon métier. Me voilà devant le papier : c'est comme un clown sur le tremplin... Et puis, j'ai une syntaxe très en ordre dans la tête. Je jette mes phrases en l'air... comme des chats, je suis sûr qu'elles retomberont sur leurs pattes. C'est bien simple, il n'y a qu'à avoir une bonne syntaxe. Je m'engage à montrer à écrire à n'importe qui. Je pourrais ouvrir un cours de feuilleton en vingt-cinq leçons!... Tenez, voilà de ma copie : pas de rature... »

(1) Judith Gautier, *Le Second rang du Collier.*

Il accomplissait bravement, sans hésitation et sûrement, sa tâche, tourmenté par la faim qui le chassait du lit et qui le faisait rêver pendant son travail à des quartiers de viandes rouges, à des plats pantagruéliques; puis, trouvant que la maisonnée ne s'éveillait pas assez vite à son gré, il se mettait à chanter.

Toutes les scies d'ateliers y passaient, et la voix tonitruante du maître chassait les rêves de jeune fille que faisait encore Mlle Judith Gautier.

« Quand le temps menaçait, il redisait, à n'en plus finir, cette incantation de berger qu'il avait entendu chanter autrefois par une vieille fileuse, à Maupertuis, où il allait passer ses vacances :

> Pleut, pleut, mouille, mouille...
> C'est le temps de la grenouille.
> La grenouille a fait son nid.
> Dans l'étable à nos brebis;
> Nos brebis en sont malades,
> Nos moutons en sont guéris...

« D'autres fois, c'était ce pseudo-cantique, qui le ravissait :

> Tout le monde pue
> Comme une charogne;
> N'y-a, n'y-a, n'y-a que mon Jésus
> Qui ait l'odeur bogne!...

« Il prononçait « bogne », au lieu de « bonne », à cause de la rime.

« Quand il en avait assez de chanter, il déclamait.

« Ceci entre autres :

> J'aime les bottes à l'écuyère
> Et les pantalons de tricot...,
> Et les romans de Walter Scott,
> Il faut en avoir deux paires!...

« Enfin l'on descendait à table. Le macaroni quotidien tordait dans le plat ses anneaux dorés de beurre et grumelés de parmesan; le juteux faux-filet saignait sur le

persil, tout frais cueilli au jardin. Le lion affamé se calmait (1)... »

Quelques visiteurs arrivaient : Alexandre Dumas fils qui habitait à Neuilly lui aussi, de l'autre côté de l'avenue



Théophile Gautier.

(Portrait dessiné et gravé par Garrey.)

de Longchamps, Charles Baudelaire, des amis, des admirateurs et des artistes qui venaient solliciter le maître ou le remercier de quelques lignes de feuilleton.

On recevait parfois les visites les plus étranges : princesses russes couvertes de gemmes comme des idoles

(1) Judith Gautier, *Le Second rang du Collier.*

byzantines, *impresari* italiens ou peintres hongrois bottés jusqu'au ventre.

Un jour même, on amena un Chinois qui avait suivi en France un évêque de Macao et qui se trouvait seul à Paris, battant le pavé de ses semelles trouées et cachant sa natte bien tressée sous un paletot en mauvais état.

Il s'appellait Ting-Tun-Ling et pouvait avoir une trentaine d'années.

On l'avait dépouillé, pour la présentation, de son affreux complet européen, et il avait revêtu une robe bleue et une tunique de soie noire.

Gautier, qui était la bonté même et qui aimait l'exotisme, le reçut sans rire, comme un roi légitime peut recevoir un ambassadeur extraordinaire apportant ses lettres de créance.

La scène ne devait pas manquer de pittoresque, et ce magot jaune, simiesque et ridé, devait avoir une étrange figure devant le sultan de l'épithète qui avait écrit ce chef-d'œuvre : *Le Pavillon sur l'eau*, une nouvelle dont l'action se passe dans l'Empire du Milieu, et ces vers charmants :

Ce n'est pas vous, non, madame, que j'aime,
Ni vous non plus, Juliette, ni vous,
Ophélia, ni Béatrix, ni même
Laure la blonde avec ses grands yeux doux.

Celle que j'aime à présent est en Chine,
Elle demeure avec ses vieux parents,
Dans une tour de porcelaine fine,
Au Fleuve Jaune où sont les cormorans...

Le magot qui ne voulait pas retourner en Chine s'exténuait en révérences et en courbettes comme tout bon Céleste qui a étudié le Livre des Cérémonies et des Démonstrations extérieures, et Gautier l'examinait à travers son monocle, tout en lustrant la fourrure de son chat favori.

Mlle Judith Gautier, qui devait faire ses débuts dans la

littérature avec *le Livre de Jade* et *le Dragon Impérial* (1), assistait à l'entrevue.

Elle était belle de cette beauté qu'avait rêvée son père, et elle ressemblait à une jeune Grecque des îles avec quelque chose d'étrange et d'oriental.

Théophile Gautier l'interpella :

« — As-tu envie d'apprendre le chinois, me dit-il, et d'étudier un pays presque encore inconnu, et qui semble prodigieux? Ce ouistiti mélancolique a l'air très intelligent. Il doit être lettré puisque l'évêque Callery l'avait choisi pour travailler à son dictionnaire.

« Veux-tu essayer de dévider cet homme jaune et de voir ce qu'il cache au fond de sa cervelle obscure? »

« Si je le voulais?

« Je ne répondis que par une série de cabrioles, que le Chinois regarda de ses yeux obliques, en plissant tout entier son front, mais, par politesse, sans manifester aucune surprise.

« Et c'est ainsi que Ting-Tun-Ling devint le Chinois de Théophile Gautier. »

Il faut ajouter que le magot Ting-Tun-Ling, professeur de grammaire chinoise, devint bigame, qu'il excella dans la suite à escamoter les couverts en argent chez Gautier, et que de tout temps il eut un goût très vif pour le vermouth qui lui semblait l'élixir merveilleux et l'ambroisie de l'Occident.

*
* *

Le Chinois Ting-Tun-Ling représenta dès lors la Chine à la table de Théophile Gautier qui avait l'hospitalité si large et l'invitation si facile, qu'une fois, comme vingt convives parlant quarante langues se trouvaient réunis autour du *risotto* que fabriquait elle-même Mme Gautier, le bon Théo s'écria : « Avec ma table, on pourrait faire le tour du monde sans interprète! »

Le jeudi était jour de réception, et les amis de la mai-

(1) *Le Livre de Jade* (1867), *Le Dragon Impérial* (1869).

son demeuraient à dîner. C'étaient Gustave Doré, Ernest Hébert, Dumas fils, Puvis de Chavannes, Olivier de Gourjault, Flaubert, lorsqu'il était de passage, le fils de Gautier que l'on appelait Toto, Mme Sabatier (1), etc.

Nous connaissons la petite salle à manger où avaient lieu ces dîners; le *risotto* à la milanaise y triomphait; et pareille à une fée cuisinière, Mlle Judith *montait*, de ses belles mains de princesse, une mayonnaise dure et jaune comme de l'ambre qui aidait à faire disparaître, jusqu'à l'arête, la truite saumonée dont le maître était friand.

Gautier s'entendait d'ailleurs admirablement à la cuisine, et les dîneurs de Neuilly se régalaient de temps en temps d'un plat exotique qu'il avait préparé lui-même.

« Il devait à ce talent d'avoir conquis la protection particulière du cuisinier de l'empereur de Russie. Ce maître-queux, d'ailleurs, professait pour le poète une admiration particulière dont l'origine est plaisante.

« Ayant un jour servi sur la table impériale un mets très apprécié du tzar et dans la composition duquel il entrait des amandes pilées, il en avait reçu des compliments unanimes. Seul Théophile Gautier s'était montré froid pour l'artiste. Il voulut connaître la raison de cette réserve.

---

(1) Mme Sabatier, que Théophile Gautier avait surnommée la *Présidente*, probablement à cause de la charmante autorité avec laquelle elle savait présider la table où elle réunissait l'élite de son temps, eut une grande influence sur plusieurs écrivains qui la connurent.

C'est à Mme Sabatier que Gautier songeait lorsqu'il écrivit dans les *Émaux et Camées* ce poème :

J'aime ton nom d'Apollonie,
Echo grec du sacré vallon,
Qui, dans sa robuste harmonie,
Te baptise sœur d'Apollon...

car Mme Sabatier se nommait Apollonie.

On trouvera dans le volume sur *Charles Baudelaire* de MM. J. Bertaut et A. Séché, paru dans cette même collection, des pages documentées sur la Présidente, puisque c'est à elle que Baudelaire, las de la Vénus Noire, allait comme vers un refuge :

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire,
Que diras-tu, mon cœur, cœur autrefois flétri,
A la très belle, à la très bonne, à la très chère,
Dont le regard divin t'a soudain refleuri?

« — Mon ami, lui dit gravement le maître, je m'attendais à des amandes, et je n'ai trouvé que des macarons pilés. Vous trompez la confiance du tzar! »

« Le chef rougit et avoua sa supercherie innocente, mais, à partir de ce jour, il ne travailla plus que pour Th. Gautier, qui lui apprit le *risotto* (1). »



Pastel, par Théophile Gautier.

(Communiqué par les *Annales politiques et littéraires*.)

Il avait voulu écrire un ouvrage sur le goût et ce livre est demeuré dans les limbes auxquels nous faisions allusion dans un précédent passage; mais, pour augmenter nos regrets, nous en connaissons, grâce à la piété de son gendre qui a recueilli quelques-unes de ses conversations, plusieurs passages parlés :

« — T'expliques-tu l'habitude, disait-il, de manger du pain avec chaque mets et de mélanger une bouchée de cette colle fade et insipide à chaque portion nouvelle d'aliments que nous ingurgitons? Si le pain est un mets, pourquoi ne pas le manger seul?

« Les enfants sont dans le vrai quand ils lèchent les

(1) E. Bergerat, *Souvenirs*.

confitures et laissent la tartine, car ils sont dans la nature. Le pain est une invention occidentale, bête et dangereuse. Il a été imaginé par les bourgeois avares et leur a valu des révolutions. Les philantropes et les humanitaires se croient très forts quand ils ont crié au gouvernement : « Il faut du pain au pauvre peuple ! » Si on les prenait au mot, ils seraient bien attrapés. Le peuple n'aime pas le pain ; il aime la viande saignante, en vrai carnassier que Dieu l'a fait. Le jour où on supprimerait le pain, la révolution n'aurait plus de prétexte, et les chansonniers populaires seraient forcés de se taire. D'ailleurs le pain a un autre inconvénient que celui de cette poésie qu'il donne à l'émeute : sa fadeur gâte les saveurs des fruits et des fines gourmandises dont la terre nous entretient ; il a perverti le goût et nous a apporté l'usage impie des piments et de la moutarde, lamentables corruptions.

« Supprimez le pain, la moutarde s'évanouit, et l'homme reste seul devant la nature ; sa langue, nette et épurée, s'épanouit et se dilate comme une fleur vermeille, au con tact saporifique des nourritures vivifiantes : il jouit de leur diversité, de la tendreté de leurs chairs et de leurs parfums ; le mœlleux, le fondant, le croquant, le glacé se révèlent à lui dans leurs mystères gastronomiques, et il rentre enfin, après quatre mille ans d'épices corrosives, dans la pleine possession de celui-là même de ses sens pour lequel Dieu s'est le plus torturé sa cervelle de créateur... »

A ces soirées du jeudi, tandis que le petit jardin — un jardin de curé — dormait sous la lune ou la neige, on ne s'ennuyait pas. Gustave Doré se livrait aux facéties les plus abracadabrantes, et parfois Théophile Gautier luimême, interrompant une prestigieuse conversation ou une poétique rêverie, sollicité par ses invités, se levait et exécutait son fameux « *pas du créancier* ».

« On devait, dit sa fille, s'accroupir sur les talons, et, dans cette posture, allonger une jambe, puis l'autre, avec rapidité. C'était une sorte de gigue, très difficile et même dangereuse, si bien qu'après l'avoir sollicité, on priait le

danseur de cesser sa danse, tellement on craignait de le voir tomber (1). »

Lorsque Gustave Flaubert venait dîner à Neuilly, pour donner un digne pendant au *pas du créancier*, il faisait, à son tour, *l'idiot des salons*, et ce devait être un beau spectacle que de voir le sultan de l'épithète avec sa barbe de scheick, son embonpoint et sa longue chevelure, faisant vis-à-vis à l'ermite de Croisset, moustachu comme un brenn de la vieille Gaule ou un viking, dans ces deux danses qu'ils avaient inventées.

Puis les derniers invités partis, Théophile Gautier, rallumant à une bougie le cigare qui s'éteignait toujours et qu'il fumait sans conviction, s'accroupissait à la turque sur son divan, et caressant de la main la soyeuse fourrure de sa chatte Eponine, pour la grande joie de ceux qui l'entouraient encore, il se mettait à parler.

*
* *

Les romantiques ont été de grands orateurs ou de prodigieux conversationistes. Chateaubriand, à la Chambre des Pairs, était capable d'improviser les plus éloquents, les plus hauts discours ; Lamartine, entouré de baïonnettes menaçantes, savait calmer le lion populaire échappé des faubourgs révoltés ; Victor Hugo, toujours sibyllin, parlait comme devait parler l'âpre prophète de Pathmos ; Balzac, qui était la proie éveillée de mille rêves, avait une conversation chimérique ; et à côté de ces grands papes de la littérature, nous savons que d'autres écrivains plus humbles, et qui n'étaient qu'évêques ou que chanoines, pour continuer notre comparaison, surent ciseler les mots à facettes et tailler l'esprit comme un diamant.

Théodore de Banville qui fut lui-même un causeur éblouissant raconte cette anecdote sur Méry :

« — C'était à un dîner chez Mme Delphine de Girardin. Comme la conversation était tombée sur l'histoire natu-

(1) Judith Gautier, *Le Collier des Jours.*

relle, Balzac, qui aimait à étonner les gens, s'amusa à nommer (d'un nom qu'il forgeait) un prétendu animal, qu'il supposait devoir être connu de tout le monde, et qui n'avait jamais existé que dans son imagination.

« A sa grande joie, il vit un profond étonnement se peindre sur tous les visages. Mais au contraire, Méry, qui prit son air bonhomme, parut peut-être surpris de la surprise des autres convives. « Comment, fit-il, avec un air de parfaite bonne foi, vous ne connaissez pas le...? » (suivait le nom de l'animal inventé par Balzac!) Puis aussitôt, avec force citations de Pline, de Buffon, de Cuvier, il raconta les mœurs, l'histoire, la physiologie du petit animal, et nombre d'aventures de voyageurs auxquelles il avait été mêlé; il dit sa naissance, ses luttes, sa mort, et trouva le moyen d'intéresser tout le monde à ses amours, dont le récit arracha des larmes.

« Quelquefois, la curiosité étant excitée au plus haut degré, on l'interrompait pour lui demander un éclaircissement, pour lui adresser une question, et Méry répondait immédiatement, sans hésiter, sans chercher une seconde, ne manquant jamais à citer sur le point dont il s'agissait les opinions des divers naturalistes, dont il récitait, ou pour mieux dire improvisait des pages entières. Quand on se leva de table, Méry, qui pensait déjà à autre chose, se sentit tout à coup tiré par le bras.

« — Ah ça! lui dit Balzac stupéfait, il existe donc?

« — Pourquoi pas? fit Méry en souriant. Rastignac et de Marsay existent bien (1)! »

François Coppée, que nous eûmes l'honneur de connaître intimement et qui avait vu de près Théophile Gautier, pendant les dernières années de sa vie, nous avait parlé, un soir, très longuement de lui.

Malheureusement on oublie de noter des conversations semblables. Nous nous souvenons seulement du décor et d'une phrase.

C'était l'été. Nous attendions Coppée à la terrasse de ce

(1) Th. de Banville, *Mes Souvenirs*. E. Fasquelle, éditeur.

petit café des Vosges qui fait presque le coin de la rue de Sèvres et du boulevard Montparnasse.

Il arrivait du côté des Invalides où est à présent sa statue, en veston gris ou bleu, son canotier de paille ou son chapeau melon crânement incliné sur l'oreille, avec aux doigts son éternelle cigarette, qu'à peine allumée il se hâtait de jeter.

J'ai su pourquoi il n'en tirait que trois ou quatre bouffées rapides, je l'ai oublié depuis et je le regrette.



Théophile Gautier.
(Phot. Nadar. Cliché de *Je sais tout.*)

L'explication que j'en pourrais donner serait purement fantaisiste ; peut-être se souvenant du vers de Baudelaire, le plus admirable vers de la langue : « *Un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve* », le vieux poète voulait-il prouver que la réalisation d'un désir est toujours fade, et que son envie de fumer se changeait soudain en dégoût, dès qu'il essayait de la satisfaire ; je ne sais plus...

Je le voyais au coin de cette rue...

Il se prétendait accablé, nous allions nous asseoir à la terrasse du café et à peine installés, devant un *amer* qu'on lui apportait sans qu'il l'eût commandé, il attaquait une histoire, commentait l'événement du jour avec une verve charmante, et devenait plus jeune que les jeunes gens qui l'entouraient. Je l'écoutais en regardant ses yeux qui m'étonnaient toujours.

Dans le visage exactement rasé et si étrangement patiné qu'ils éclairaient, ils étaient vert-bleu ou bleu-vert, du vert pâle et du bleu clair que l'on obtiendrait, si l'on pouvait fondre ensemble des opales et des émeraudes, un bleu indéfinissable, un vert unique, traversés d'un frisson de ciel et d'eau.

Je n'en vis jamais de pareils, mais je suis sûr qu'au fond de la Hollande, quelques vieillards qui ont passé leur vie à contempler l'infini bleu du ciel, et le double infini bleu et vert des canaux et des prairies, doivent en avoir de semblables.

Ce jour-là, Coppée nous avait parlé des conversations de Banville, d'Alexandre Dumas et de Renan, puis quelqu'un ayant dit : « Et Théophile Gautier, mon cher maître? » le vieux poète leva ses yeux pâles, jeta sa cigarette et parut tendre l'oreille à une voix lointaine.

« — Gautier, fit-il, oui, Gautier... Celui-là, simplement, avec le calme d'une force élémentaire, parlait comme sont écrites ses plus belles pages... »

Mais il est plusieurs endroits où nous pouvons conduire le lecteur et suivre Théophile Gautier : les dîners Magny et le salon de la princesse Mathilde entre autres.

Nous aurons ainsi l'occasion de l'entendre parler, d'écouter ses conversations aussi nourries, aussi belles et souvent plus hardies et plus pittoresques que ses plus fortes pages. C'est Gautier lui-même qui nous expliquera ses idées sur toutes choses et sur l'art, et cela vaudra mieux que tous nos commentaires.

Gavarni et Sainte-Beuve avaient fondé un dîner qui devait avoir lieu deux fois par mois, au restaurant Magny (1).

Gautier y alla pour la première fois le soir du 11 mars 1863, et nous savons qu'il y défendit Balzac contre Sainte-Beuve.

Mais, afin de mieux entendre Théophile Gautier, il

(1) Le premier dîner Magny eut lieu le samedi 22 novembre 1862. Y assistaient seulement ce soir-là : Gavarni, Sainte-Beuve, de Chennevières, le docteur Veynes et les frères Goncourt.

serait peut-être bon, par un procédé qui manque un peu d'honnêteté, s'il est commode, d'imaginer un immense repas d'écrivains et d'artistes, un dîner Magny situé hors du temps et de la durée, et pendant lequel le maître dirait tout ce que nous voulons lui faire dire.

La table est dressée. Un à un les convives arrivent. Tous sont illustres. Voici les Goncourt qui furent les historiographes indiscrets et scrupuleux de ces réunions; Ernest Renan avec son masque lourd de vieux chanoine gourmand; Sainte-Beuve abritant sa calvitie sous une calotte de Scapin, glabre lui aussi comme un évêque; Paul de Saint-Victor, portant haut sa tête crispée; Taine, grave et simple, l'air, dit M. Maurice Barrès, avec « sa barbe grisonnante, ses cheveux collés, serrés sur sa tête, sans une ondulation, d'un personnage du vieux temps, d'un alchimiste hollandais »; Flaubert, lorsqu'il venait à Paris, le docteur Veynes, Berthelot, etc., etc.

On s'asseyait au hasard des sympathies, et les garçons commençaient à servir.

Le potage avalé, un des convives ouvrait le feu.

Renan, par exemple, disait qu'il travaillait à épurer son prochain livre, à essayer d'écrire seulement « la vraie langue du XVIIe siècle, la langue définitivement fixée et qui peut suffire à rendre tous les sentiments ».

Alors, la voix (1) toujours enrouée de Théophile Gautier s'élevait, et on faisait silence.

---

(1) « La voix de Théophile Gautier était une voix de gorge, chaude à la fois et veloutée. Sans acuité ni fêlure, sans voiles comme sans éclats, elle sortait limpide, colorée des aurores de la pensée, doucement sonore; comme elle charriait l'or, elle le sonnait. Mais propre surtout à exprimer les tendresses, sa qualité suprême était le charme; à ces moments-là comme formée de la fleur de toutes les sonorités caressantes, elle s'infiltrait, voluptueuse, dans l'oreille, et l'âme, envahie par une atmosphère pénétrante, était déjà vaincue que l'esprit ignorait encore sa défaite. Voix de poète s'il en fût, et de conquérant d'âmes, jamais femme n'en eut de plus suave, et jamais prophète de plus irrésistible; c'était la voix que l'on se plaît à rêver à Jésus catéchisant les femmes de la Judée. Aussi se prêtait-elle mal aux expressions du rire ou de la colère; la foudre ne suivait pas

« — Vous avez tort et vous n'y arriverez pas, ripostait-il ; je vous montrerai dans vos livres quatre cents mots qui ne sont pas du XVIIe siècle... Vous avez des idées nouvelles, n'est-ce pas ? eh bien, à des idées nouvelles il faut des mots nouveaux !... Et Saint-Simon, croyez-vous qu'il écrivait la langue de son siècle ? Et Mme de Sévigné, donc ?... »

Et la grande parole de Gautier enterrant les objections de tous, il continuait :

« — Oui, peut-être avaient-ils assez des mots qu'ils possédaient, en ce temps-là, je vous l'accorde. Ils ne savaient rien, un peu de latin et pas de grec. Pas un mot d'art. N'appelaient-ils pas Raphaël le Mignard de son temps ! Pas un mot d'histoire ! pas un mot d'archéologie ! Je vous défie de faire le feuilleton que je ferai mardi sur Baudry avec les mots du XVIIe siècle (1). »

Et si l'on ne se rendait pas, après une charge épouvantable contre Louis XIV qu'il haïssait, il s'en prenait aux auteurs du grand siècle et il accusait le classicisme des pires méfaits :

« — Mon opinion sur Molière, vous voulez l'avoir, sur Molière et le *Misanthrope ?*

« Eh bien, ça me semble infect. Je vous parle très franchement ; c'est écrit comme un cochon !...

« Non, Molière, je ne le sens pas du tout. Il y a dans ses

---

les éclairs que les yeux avaient lancés ; le timbre résonnait plus fort, mais cela ne servait qu'à redoubler sa puissance d'attraction ; l'aimant n'en était que fomenté. Cette voix, irritée, loin d'inspirer la peur, communiquait la colère. Quant au rire, il n'influait sur elle que pour la parer des fraîcheurs argentines de l'enfance ; cet olympien riait en baby...

« Tout devenait grand en passant par ces lèvres toujours entr'ouvertes ; tout se revêtait de style, de goût, de couleur et d'expression, et tout s'animait de cette belle chaleur, intime et profonde, dont la voix elle-même s'alimentait aux sources vitales d'un corps robuste et d'une âme magnifique. C'est pour la dépeindre en un mot qu'a été inventé l'épithète de Chrysostome, c'est pour l'exercer qu'on a créé le mot Amour... » (Emile Bergerat, *Théophile Gautier*. E. Fasquelle, éditeur.)

(1) *Journal des Goncourt*, tome II. E. Fasquelle, éditeur.



Gautier-Pacha.

Caricature de Nadar.

pièces un bon gros sens carré, ignoble. Molière, je le connais bien, je l'ai étudié, je me suis rempli de sa pièce typique, *Le Cocu imaginaire*, et pour essayer si j'avais l'instrument bien en bouche, j'ai fait une petite pièce, *Le Tricorne enchanté*. L'intrigue, nous n'en parlons pas, n'est-ce pas? ça n'a pas d'importance, mais les vers, c'est beaucoup plus fort que Molière. Pour moi, Molière, c'est Prudhomme écrivant des pièces !...

« Le *Misanthrope*, reprend sans s'émouvoir Gautier,

une véritable ordure... Je dois vous dire que je suis très mal organisé d'une certaine façon. L'homme m'est parfaitement égal. Dans les drames, quand le père frotte sa fille retrouvée contre les boutons de son gilet, ça m'est absolument indifférent, je ne vois que les plis de la robe de sa fille. Je suis une nature *subjective* .. Oui, je vous dis ce que je sens. Après ça, ces choses-là, du diable si je les écrirai. Il ne faut pas diminuer les chefs-d'œuvre consacrés. Mais le *Misanthrope...* (1) »

Il était bien rare que quelqu'un ne jetât dans la conversation le nom de Victor Hugo, du proscrit qui attendait sur la plage de Guernesey, pareil à l'Empereur sur le roc de l'île d'Elbe, et alors la voix de Théophile Gautier qui s'était tue, s'élevait de nouveau, se mêlant à celle de Sainte-Beuve qui défendait l'auteur des *Châtiments* toujours malmené par Taine :

« *Sainte-Beuve, très animé.* — Taine, ne parlez pas d'Hugo... Vous ne le connaissez pas... Nous ne sommes que deux ici, qui le connaissons, Gautier et moi... Mais l'œuvre d'Hugo, c'est magnifique !

« *Taine.* — C'est, je crois, maintenant, que vous appelez poésie : peindre un clocher, un ciel, faire voir des choses enfin. Pour moi ce n'est pas de la poésie, c'est de la peinture.

« *Gautier.* — Taine, vous me semblez donner dans l'idiotisme bourgeois. Demander à la poésie du sentimentalisme !... Ce n'est pas ça. Des mots rayonnants, des mots de lumière... avec un rythme et une musique, voilà ce que c'est, la poésie... Ça ne prouve rien... Ainsi le commencement de *Ratbert*... il n'y a pas de poésie au monde comme cela. C'est le plateau de l'Himalaya. Toute l'Italie blasonnée est là... et rien que des mots.

« *Neftzer.* — Voyons, si c'est beau, c'est qu'il y a une idée.

Gautier. — Ah ! toi, ne me parle pas... Tu t'es raccom-

(1) *Journal des Goncourt.* E. Fasquelle, éditeur.

modé avec le bon Dieu pour faire un journal. Tu t'es remis avec le *vieux*... »

Et tandis que Sainte-Beuve, amusé, se faisait des pendants d'oreilles avec des cerises, Neftzer répliquait à Gautier :

« — Toi, tu as commis une infamie ce matin. Tu as vanté, dans le feuilleton du *Moniteur*, le talent de Maubant et de Racine.

« *Gautier*. — C'est vrai, Maubant est plein de talent... Mais voilà, mon ministre a l'idée idiote de croire aux chefs-d'œuvre... J'ai bien été forcé de rendre compte d'*Andromaque*... Au reste, Racine, qui faisait des vers comme un porc, je n'en ai pas dit un mot élogieux de cet être ! Puis on a lâché une nommée Agar dans ce genre de divertissement... Vous l'avez vue, mon oncle.

« Ici, Gautier n'appelle plus Sainte-Beuve que *mon oncle* ou l'*oncle Beuve* (1)... »

Puis, en sortant, sa pelisse bien boutonnée, car il était frileux comme un Oriental, le maître prenait les frères Goncourt par le bras et la conversation se prolongeait dans la rue.

« — Chez moi, disait-il, ça été l'emmer... de mon temps qui m'a fait chercher une espèce de dépaysement...

« C'est cela, et c'est cela que Sainte-Beuve ne saisit pas. Il ne se rend pas compte que nous sommes des malades... Ce qui nous distingue, c'est l'exotisme. Il y a deux sens de l'exotique : le premier vous donne le goût de l'exotique dans l'espace, le goût de l'Amérique, le goût des femmes jaunes, vertes, etc. Le goût plus raffiné, une corruption plus suprême : c'est le goût de l'exotique à travers le temps ; par exemple : Flaubert serait ambitieux de *forniquer* à Carthage ; vous voudriez la Parabère ; moi, rien ne m'exciterait comme une momie !... »

Et le long du trottoir, Gautier expliquait aux deux frères sa nostalgie inconsolable de captif et d'exilé, parlant de ses voyages qui étaient dans sa vie comme des

(1) *Journal des Goncourt.*

points de repère lumineux, de son désir d'Orient, du bon Turc auquel il rêvait et qui lui aurait offert en échange de quelques rimes riches un plat de pilau, un tapis et une pipe.

L'orientalisme de Gautier n'était pas une pose romantique.

Certes, l'école avait abusé des *minarets*, des *bayadères* et des *sultanes*, mais sans y croire au fond. Victor Hugo lui-même s'était arrêté aux *Orientales*, et, malgré notre grande admiration pour l'immense poète, nous ne croyons pas blasphémer en disant que ce livre daté de Paris n'a pas le parfum doux et sauvage de l'Orient véritable.

Les seins d'ébène, les poignards aux manches de perles, les juives dorées, les tartanes, les prames et les felouques, les icoglans et les pachas, les yatagans et les longues carabines albanaises, *Nourmahal la Rousse* et les *lys pâles de Damanhour* ne nous surprennent plus, et cette *Sarah la baigneuse* qui :

Se balance
Dans un hamac suspendu
Au-dessus d'une fontaine
Toute pleine
D'eau puisée à l'Illyssus,

et qui murmure :

Oh! si j'étais capitane,
Ou sultane,
Je prendrais des bains ambrés,
Dans un bain de marbre jaune,
Près d'un trône,
Entre deux griffons dorés!

J'aurais le hamac de soie
Qui se ploie
Sous le corps prêt à pâmer;
J'aurais la molle ottomane
Dont émane
Un parfum qui fait aimer...

Il faudrait risquer sa tête
Inquiète
Et tout braver, pour me voir,
Le sabre nu de l'heiduque,
Et l'ennuque
Aux dents blanches, au front noir!... (1)

Cette aimable fille nous semble aujourd'hui la sœur à peine déguisée de ces grisettes qui vont se balancer, par les bleus après-midi des dimanches de printemps, sur les escarpolettes, dans les jardins des cabarets de banlieue.



Théophile Gautier en Russie.
(Cliché de *Je sais tout.*)

Pour la génération de 1830, il importait d'opposer aux Romains sans vigueur des derniers élèves de David, de Népomucène Lemercier et des néo-classiques, des images neuves et hardies.

Les voiles antiques et délavés de Lucrèce pâlirent à côté des damas et des satins nuptiaux de doña Sol : on appela le grand soleil qui dore les toits des minarets et les lions, et les muses anémiques, brusquement transportées en Orient, tremblèrent de voir

Étinceler dans l'ombre
Le sabre des spahis...

(1) V. Hugo, *Les Orientales.*

Mais de tout cela, il faudrait peut-être, pour être juste, ne retenir qu'un procédé d'école et une tactique de combat.

Théophile Gautier, seul de tous les illustres rameurs de la galère capitane du romantisme, eut la nostalgie profonde et le sens véritable de l'Orient.

Comme un Oriental, Gautier était frileux et fataliste. On le vit débarquer à Marseille, un jour de grand soleil, vêtu d'une lourde pelisse qui ne l'incommodait point.

Il croyait à la fatalité, au sens occulte des songes, aux envoûtements et à toutes les superstitions que les esprits forts appellent populaires : le cri de la chouette et le hurlement des chiens qui présagent la mort; le vendredi, maléfique; le nombre 13, fatal; les bêtes que l'on rencontre à sa gauche, etc. Il avait une peur mystérieuse du musicien Offenbach ; il ne permettait même pas à ses familiers de prononcer son nom et il se faisait remplacer au théâtre lorsqu'il devait rendre compte d'une œuvre du maestro. Il croyait aux sorcières qui jettent le fascino, au mauvais œil, à toutes les religions, et nous renvoyons le lecteur curieux au conte du maître : *La Jettatura* et à son roman *Spirite*.

Nous avons vu que, tout petit enfant, brusquement dépaysé, il regrettait à mourir l'azur du ciel natal; il était superstitieux et fataliste et il est banal de répéter que, lorsqu'on le voyait, on croyait avoir devant soi un grand vizir, un bon sultan lettré au masque lourd et placide, exilé à Neuilly dans une maisonnette de curé.

*
* *

Une bien curieuse maison que cette maisonnette de Neuilly !

Chabraque et *Monstre vert* étaient à présent de grandes jeunes filles, et lorsqu'au commencement du mois, Théophile Gautier revenait avec l'argent de sa copie en poche, il mettait de côté quelques napoléons pour les noces futures de Judith et d'Estelle.

Les deux filles du maître étaient belles, d'une beauté antique que relevait une pointe d'étrangeté. Pour avoir

une idée du visage de Judith, il faudrait imaginer une de ces têtes qui rêvent sur des médailles syracusaines, un pur profil de déesse grecque retouché par un artiste oriental.

Si son père ressemblait à un padischah exilé dans les brumes du Nord, Judith Gautier ressemblait, elle, à une princesse nostalgique, un peu sauvage, et regardant notre civilisation de ses étranges yeux fauves.

On songeait devant elle à quelque blanche Hypathie qui, ne s'en étant point tenue à l'enseignement divin de sa patrie, aurait été écouter les sentencieuses leçons des sages lettrés du cocasse et poétique Empire du Milieu.

Gautier ne paraissait pas avoir des idées bien arrêtées, touchant l'éducation des jeunes filles. Estelle et Judith étaient élevées un peu au hasard, et Judith qui savait sculpter l'*Angélique* de M. Ingres dans un navet pris à la cuisine, épelait patiemment une grammaire chinoise et elle était, comme elle l'a dit elle-même, « singulièrement renseignée sur les choses du ciel ».

« Mon père me fit cadeau d'un télescope, ce qui faillit me rendre folle de joie. C'était un bon instrument, qui permettait de voir les taches du soleil, les anneaux de Saturne, les satellites des planètes et les montagnes de la lune. Il était enfermé dans une boite qui ressemblait assez à un cercueil d'enfant.

« La nuit, à l'heure du lever des planètes, quand tout dormait dans la maison, je sortais de mon lit et, avec mille précautions pour ne rien faire craquer, je descendais l'escalier.

« Dans le salon, je cherchais à tâtons le télescope... C'était toujours la porte-fenêtre de la salle à manger qui, en grinçant, me trahissait : les volets, qu'il fallait pousser avec force avaient, en s'ouvrant, une sorte de miaulement très particulier, que je ne pouvais éviter.

« Aussi à peine avais-je monté le télescope sur son pied de cuivre, au bord de la terrasse, le seul endroit d'où l'on vit bien le ciel, que ma mère apparaissait en chemise de nuit, une bougie à la main, dans le cadre de la porte.

« — Qu'est-ce que tu fais là?...

« — Je note la position des satellites de Jupiter...

« — C'est une jolie heure pour réveiller les gens et courir la prétentaine!

« — Est-ce ma faute si les étoiles ne brillent pas en plein midi?

« — Tout cela est bel et bon, mais tu vas aller les voir dans ton lit.

« Et il fallait remettre le télescope dans sa boite noire, sans avoir vu Jupiter (1). »

Judith Gautier faisait encore à son père une critique judicieuse du *Scarabée d'or* d'Edgard Poe, et le premier article qu'elle écrivit, signé Judith Walter, parut dans le *Moniteur universel.*

Baudelaire, qui avait traduit le volume dont elle parlait, lui écrivit : « ... Un homme peu timide par nature peut être mal à l'aise devant une belle jeune fille, même quand il l'a connue toute petite, — surtout quand il reçoit d'elle un service, — et il peut craindre, soit d'être trop respectueux et trop froid, soit de la remercier avec trop de chaleur.

« Ma première impression a été l'étonnement. Ensuite, quand il ne m'a plus été permis de douter, j'ai éprouvé un sentiment difficile à exprimer, composé moitié de plaisir d'avoir été si bien compris, moitié de joie de voir qu'un de mes plus vieux et de mes plus chers amis avait une fille vraiment digne de lui.

« Dans votre analyse si correcte d'*Eurêka* (2), vous avez fait ce qu'à votre âge je n'aurais peut-être pas su faire, et ce qu'une foule d'hommes très mûrs, et se disant lettrés, sont incapables de faire...

« Ne vous scandalisez pas de ces compliments, si bizarrement mêlés de malhonnêtetés : je suis arrivé où l'on ne sait plus se corriger même pour la meilleure et la plus charmante personne.

(1) Judith Gautier, *Le Second rang du Collier.* F. Juven, éditeur.
(2) *Eurêka*, d'Edgar Poe.

« Croyez, mademoiselle, que je garderai toujours le souvenir du plaisir que vous m'avez donné.

« CHARLES BAUDELAIRE. »

De temps en temps, en se cachant de la mère, Estelle et Judith faisaient une escapade. Elles allèrent une fois jusqu'à Courbevoie, conduites par leur père, boire du *ratafia* sur le comptoir d'un marchand de vins, attendant tous trois que des rouliers qui consommaient fussent partis.

« Mon père risque timidement :

« — Trois ratafias, s'il vous plaît...

« L'homme nous regarde avec des yeux ronds; il ne trouve pas tout de suite à quelle catégorie sociale nous appartenons : mon père dans son complet du matin, en velours Montagnac gris-ardoise, coiffé d'un bonnet à pattes, pareil à celui du Dante; nous deux, nu-tête, avec notre teint mat d'Italiennes... Il doit conclure que nous sommes des modèles ou des acteurs...



Pastel, par Théophile Gautier.

« Mon père, très enhardi (il n'y a plus personne dans le cabaret), s'écrie :

« — Encore une tournée !

« Il paie, et nous faisons une sortie majestueuse.

« Très amusés de notre escapade, nous rentrons, en

sourdine, par le jardin, et la maman ne se doute de rien (1)... »

La vie de famille tournait d'ailleurs tout entière autour du père, dans la petite maison de Neuilly.

Les soirs où l'on allait à quelque première représentation, une calèche de louage s'arrêtait devant la porte, et Gautier montait dans cette voiture qui l'amenait à Paris avec sa femme et ses filles, le plus souvent.

Il n'aimait guère le théâtre. Il lui arrivait de s'endormir au fond de sa loge, pendant que le traître du mélodrame se faisait surprendre sur la scène par quelque noble personnage outragé, et lorsque Toto, son fils, essayait de l'éveiller, Gautier proférait à son adresse une bordée de ces formidables injures qui viennent naturellement aux lèvres des héros de Rabelais ou des marchandes de *moulue* qui se disputaient sur le Petit Pont avec des bacheliers, à ce que raconte Bonaventure des Perriers.

Lorsque Estelle et Judith l'accompagnaient, il allait se promener au foyer ou fumer sur le perron; lorsqu'on s'en retournait à Neuilly, elles lui racontaient, « dans le bruit des roues et le cliquetis des vitres, l'intrigue et les péripéties du drame, ou de la comédie que nous venions de voir.

« Il nous fallait garder le souvenir des différentes pièces jouées pendant la semaine, au moins jusqu'au dimanche suivant, afin que le père, au moment d'écrire son article, pût contrôler l'intégrité des comptes rendus.

« Le dimanche se levait pour nous dans une atmosphère grise et mélancolique. Pas de chansons matinales, pas de déclamations fantaisistes et tonitruantes. Le père s'habillait, pour sortir, aussitôt levé, et le déjeuner était servi encore plus tôt que d'ordinaire.

« C'était le jour noir, le jour du feuilleton. Théophile Gautier allait l'écrire au journal même, et il n'y avait pas une ligne faite d'avance. On connaît sa fameuse réponse à ceux qui le pressaient de travailler un peu, dans la semaine, à son article :

(1) Judith Gautier, *Le Second rang du Collier*. F. Juven, éditeur.

« — On ne demande pas à un condamné de se faire guillotiner avant l'heure!

« Les « mille pas » le long de la terrasse étaient supprimés. Nous conduisions le père jusqu'à l'omnibus, et il s'en allait analyser, dans son style parfait, les péripéties du *Serpent à plumes*, de la *Grève des Portiers*, de *Vermouth et Adélaïde* et autres chefs-d'œuvre oubliés (1)... »

Judith partit la première, au bras du poète Catulle Mendès.

Nous n'avons connu Mendès que pendant les dernières années de sa vie, au *Journal* dont il était le directeur littéraire.

Pour arriver jusqu'à lui, on devait traverser la salle des fêtes du grand quotidien et presque toujours un orage de musique, les cantatrices et les pianistes préparant à cette heure leurs concerts.

Un clair escalier de meunier dans un moulin d'opérette, une porte toujours ouverte, une pièce qui avait été une loge d'actrice, et si étroite qu'une femme en crinoline l'eût remplie, on était dans le cabinet du poète.

Avec ses fins cheveux encore blonds envolés sur le col de son veston en boucles légères (François Coppée disait : Catulle est un chauve qui a des cheveux) ; avec sa cravate blanche négligemment nouée, sa barbe fourchue et sa belle tête lourde, il nous impressionnait beaucoup, et il représentait pour notre jeunesse respectueuse tout ce qui demeurait du Romantisme.

A l'époque dont nous parlions plus haut, il n'avait pas encore fait campagne et il n'était qu'un conscrit de lettres devant le mestre de camp ou le grand maréchal qu'était Théophile Gautier, mais il était beau comme un jeune dieu et Théodore de Banville qui le vit alors a gravé ses traits dans un de ses *Camées parisiens* (2).

« Avec son jeune visage apollonien et son menton ombragé d'un léger duvet frissonnant que n'a jamais

(1) Judith Gautier, *Le Second rang du Collier*. F. Juven, éditeur.
(2) E. Fasquelle, éditeur.

touché le rasoir, rien n'empêcherait ce jeune poète d'avoir été le prince charmant d'un des contes de Mme d'Aulnoy, ou mieux encore, d'avoir été dans la Sicile sacrée, à l'ombre des grêles cyprès et du lierre noir, Damète ou le bouvier Daphnis, jouant de la syrinx et chantant une chanson bucolique alternée, si ses yeux perçants et calmes, et sa lèvre féminine, résolue, d'une grâce un peu dédaigneuse, n'indiquaient tous les appétits modernes d'un héros de Balzac. Son front droit, bien construit, que les sourcils coupent d'une ligne horizontale, est couronné d'une chevelure blonde démesurée, frisée naturellement et longue comme une perruque à la Louis XIV... »

A côté de ce portrait il est bon de placer celui de Mlle Judith Gautier, gravé lui aussi par la même main habile :

« Voyez comme les nobles lignes de ce visage primitif, auquel nos yeux rêvent les bandelettes sacrées, ressemblent à celles des plus purs bas-reliefs d'Egine ! La ligne du nez continue celle du front, comme aux âges heureux où les divinités marchaient sur la terre, car il a été donné au poète que ses filles fussent véritablement créées et modelées à l'image de sa pensée. Les cheveux noirs sont légèrement frisottants et crépelés, ce qui leur donne l'air ébouriffé ; le teint d'un brun mat, les dents blanches petites et espacées, les lèvres pourprées d'un rouge de corail, les yeux petits et un peu enfoncés, mais très vifs, et qui prennent l'air malin quand le rire les éclaire, les narines ouvertes, les sourcils fins et droits, l'oreille exquise, le col un peu fort et très bien attaché, sont d'une sphinge tranquille et divine, ou d'une guerrière de Thyatire, dont la beauté simple, accomplie et idéalement parfaite, ne peut fournir aucun thème d'illustration aux dessinateurs de la *Comédie Humaine*... (1) »

Théophile Gautier fut très affecté de ce départ qui

(1) *Ibid.*



Mlle Favart. Th. Gautier. Émile Augier. Mme Brohan.

Répétition du Joueur de flûte *dans la maison romaine du prince Napoléon (1860).*
D'après le tableau de G. Boulanger (Musée de Versailles). (Photographie Giraudon.)

bouleversait sa vie intime. Ce sont les mères qui souffrent habituellement lorsque les jeunes épousées quittent le nid au bras d'un ravisseur, mais dans la petite maison de Neuilly c'était vers le père qu'allaient tous les élans et toutes les affections.

Ce mariage fut même le sujet d'un drame familial que nous ne devons pas taire puisque le gendre du maître en a parlé.

En 1866, lorsque Judith épousa Catulle Mendès, Mme Théophile Gautier suivit les jeunes époux, et les sœurs du poète, Lili et Zoé, vinrent habiter à Neuilly et s'installer au foyer déserté...

Mais nous avons promis de montrer Gautier chez la princesse Mathilde.

Hôte assidu de Saint-Gratien (1), Théophile Gautier fut le grand homme et le favori du salon de la princesse.

Chez l'Altesse impériale, Gautier s'épanouissait comme pour la remercier de le faire vivre pendant quelques heures dans le décor de gloire et de luxe qui lui convenait.

L'air qu'on respirait en France pendant ces dernières années de l'Empire était admirable.

Nos soldats vainqueurs étalaient de beaux uniformes, et on n'avait pas encore renvoyé dans leurs foyers les héros de Magenta et de Solférino.

Chaque soir, les hautes fenêtres des Tuileries ou de Compiègne étaient incendiées par la magique clarté des lustres qui givraient les incomparables épaules de l'impératrice Eugénie; le marquis de Gallifet, costumé en coq, faisait valser Mme de Metternich dans des oripeaux de bohémienne; et le duc de Morny, arbitre souverain des élégances, présidait la Chambre comme il eût présidé une séance du Jockey-Club; le baron Haussmann avait transformé Paris; Gramont-Caderousse étalait des gilets incroyables; Napoléon III, toujours morne, avec ses grosses moustaches cirées et ses yeux toujours mouillés

(1) La propriété de la princesse Mathilde.

de larmes, fumait sa cigarette, tandis qu'on soupait joyeusement à la maison Dorée, au café Anglais ou chez Tortoni, et que la Schneider détaillait les couplets d'Offenbach...

Les équipages de la Païva et de Cora Pearl croisaient au Bois de Boulogne les calèches des souverains de passage, et l'Empereur et Morny s'étonnaient de voir Anna Deslion conduire ses pur sang de lord anglais qui enlevaient un cabriolet où, parmi des camélias, cette Barruci, qui fut si belle et si bête, ne rêvait à rien.

Les bals costumés battaient leur plein sous le lustre de l'Opéra; on dansait le cancan à Mabille, à la Grande-Chaumière et à la Closerie des Genêts.

Théophile Gautier, Madeleine Brohan, Émile Augier, Mlle Favart, des artistes célèbres, de belles comédiennes spirituelles prenaient part aux fêtes antiques que le prince Napoléon donnait dans sa maison pompéienne de l'avenue Montaigne; et le jeune Léon Gambetta, tout en mangeant au Procope les trois cents francs de pension qui le faisaient riche pour l'époque, commençait à se faire la voix et à essayer sur des amis enthousiastes et des grisettes du quartier Latin, ce tonnerre qui devait épouvanter l'Empire...

La princesse Mathilde, la « cousine d'Auguste », recevait à Saint-Gratien l'élite du temps.

De grands laquais de maison royale introduisaient Gautier ou Gavarni, Sainte-Beuve, Alexandre Dumas ou Nieuwerkerke, le surintendant des Beaux-Arts, dans le salon du premier, et tout de suite, sans pose et sans faire attendre, l'Altesse impériale arrivait, « une femme a l'amabilité comme son sourire, le plus doux sourire du monde, — le sourire gras des jolies bouches italiennes — et une femme ayant ce charme : le naturel, et vous mettant à l'aise avec une langue familière, la vivacité de tout ce qui passe par la tête, une adorable bonne enfance (1). »

(1) *Journal des Goncourt*, tome II. E. Fasquelle, éditeur.

Nous croyons bon de mettre en regard de cette esquisse des Goncourt, ce portrait d'après Arsène Houssaye qui fut un des familiers de la princesse :

« Grand air de princesse, tête héraldique et olympienne portant bien sa couronne. L'esprit, le style et la bonté se reflètent sur cette figure digne du marbre... On n'est une vraie princesse que si on est belle, belle par l'éloquence des lignes ou par les magies de la grâce, puisque la grâce, elle aussi, est une beauté. La princesse Mathilde est belle de toutes les beautés.

« Elle a la beauté souveraine et la beauté des souveraines, la force et la douceur, la ligne et l'expression, le style et le charme, la bonté pour tout le monde et la raillerie pour les sots. C'est le masque napoléonien, depuis le front qui pense jusqu'au menton despotique ; de beaux yeux, fiers et doux ; le nez italien avec des narines mouvantes, plutôt que le nez grec dans l'immobilité du marbre ; une bouche charmante, la bonté dans la lèvre supérieure ; dans la lèvre inférieure, la domination. L'art qui est son dieu a donné un dernier trait de lumière à ce visage où dominent l'intelligence altière, l'intelligence despotique, l'intelligence prime-sautière. Et quelle démarche hautaine qui rappelle toujours ce mot d'une bourgeoise de qualité : « On voit bien qu'elle est née là-dedans (1). »

La princesse Mathilde recevait admirablement, et les amis de Saint-Gratien demeuraient au château tout le temps qu'ils voulaient.

Nulle contrainte chez cette Altesse impériale. Les goûts de chacun étaient prévenus et respectés, et la maison avec ses grands vieux arbres était vraiment une oasis charmante où les lettrés et les artistes de l'époque venaient se réfugier auprès d'une aimable femme, illustre et bonne.

La liberté la plus complète était laissée aux invités. Après le déjeuner de midi, si aucune promenade aux en-

(1) A. Houssaye, *Les Confessions*.



Chez Mabille.

virons n'avait été projetée, on se réunissait dans l'atelier.

Dans cet immense hall, parmi les étoffes et les porcelaines de Chine, les tableaux, les divans, les bronzes, les plantes vertes et les fleurs, les hôtes de la princesse s'installaient comme ils l'entendaient.

Edmond de Goncourt nous a laissé l'emploi du temps de ces après-midi :

« Il est deux heures, la princesse se met à sa table et commence mon portrait. Peu à peu le silence se fait dans l'atelier...

« De temps en temps, la tête de diable du vieux Giraud apparaît derrière l'épaule ou le gant de Suède de la princesse, et jette : « Le nez d'un dessin plus fin... le collet n'a pas d'épaisseur. » Et aussitôt il disparait et retourne aquareller, à sa place, des costumes de fantaisie pour la *Haine* de Sardou.

« La princesse travaille toujours. Le jour baisse...

« Enfin la séance est levée. La princesse se rejette de suite, sans prendre une minute de repos, à sa broderie, et tout en tirant l'aiguille, elle dit : « Apportez-moi ce morceau de satin blanc qui est là... je voudrais y broder quelque chose, avec les soies qui sont ici. » Et le morceau de satin blanc et les soies apportées, il faut que Popelin fasse instantanément une fouille dans les armoires, et retrouve ses cartons de dessins de fleurs, parmi lesquels la princesse choisit une tulipe. C'est vraiment chez cette femme une activité merveilleuse.

« La lampe a été apportée. La princesse travaille à sa tapisserie, en combinant dans sa tête sa broderie. Mlle Julie Zeller fronce les 75 mètres de garniture de sa robe, Mlle Abbatucci soutache un corsage de jais, Mme de Galbois tricote un bonnet pour le vieux Giraud. Les hommes se sont rassemblés autour de l'atelier de confection... (1) »

On ne parlait guère que d'art dans cet atelier où arrivaient à peine quelques échos des Tuileries. On y respirait un peu cet air des grandes maisons de la Renaissance italienne, et cette cour d'artistes, de lettrés et d'amis suffisait à la princesse Mathilde.

Elle avait été belle comme est obligée de l'être une nièce de César, et elle se contentait à cette époque d'être très bonne et très intelligente.

Tous les rubans rouges qui allaient empourprer les boutonnières des hommes de lettres et des artistes venaient de Saint-Gratien, et Sainte-Beuve qui se montra égoïste et ingrat comme il le fut toujours, devait son siège de sénateur à la princesse.

Nous avons dit que Théophile Gautier était le grand homme et le favori de Saint-Gratien.

C'est dans ce salon princier, parmi ces artistes et ces belles femmes dont les noms sonnaient comme des victoires impériales, que Théophile Gautier s'est

---

(1) *Le Journal des Goncourt*. E. Fasquelle, éditeur.

sans doute livré à ses plus prestigieuses improvisations.

Toute la mauvaise harde des soucis reculait, et sous le charme de ce qu'il appelait *l'amitié voluptueuse* de la princesse, il tenait là les propos qu'il eût pu tenir à la cour de Marguerite de Navarre, ou bien à une de ces journées du Décameron, sous les pins de Fiesole aux troncs enguirlandés de roses blanches.

Il pouvait tout oser. Nul en écoutant cette musique ne songeait à se scandaliser, les choses les plus énormes glissaient dans ces accords savants, et grâce à ses sorcelleries et à ses enchantements il avait seul la liberté et le don de pouvoir et de savoir parler de Victor Hugo, et de faire l'éloge apothéotique de l'auteur des *Châtiments* dans la maison d'une princesse de la famille impériale!



Chez Mabille.

La princesse Mathilde eût voulu voir son auteur préféré à l'Académie française, mais la noble compagnie fut toujours effrayée par la pourpre flamboyante de ce gilet de Nessus que Gautier ne mit qu'une fois et qu'il porta, en réalité, pendant toute sa vie.

Rigoureuse, l'Académie ne voulut jamais admettre, au milieu de ses gilets blancs et de ses fracs verts, ce gilet qui semblait avoir été taillé dans un drapeau révolutionnaire ou dans la voile sanglante d'Othello entrant au port de Famagouste.

Il est vrai de dire que Théophile Gautier savait mal se

prêter aux petites combinaisons nécessaires à une élection académique et que ce vaillant écrivain était mauvais *manœuvrier*.

Un jour que l'Altesse avait invité le sévère M. de Sacy qui pouvait être utile à Gautier en lui donnant sa voix et en faisant voter pour lui le lendemain, on trouva le candidat à l'immortalité assis à la turque devant le vieillard scandalisé et lui racontant « qu'une des femmes qu'il a le plus aimées dans sa vie était une femme panthère, tachetée comme son nom, qu'on montrait dans une baraque », et aux oh! et aux ah! des uns et des autres, il répond avec une voix suave :

— Mais je vous assure que c'est très joli une peau comme ça!

« Et le voilà s'acharnant après le janséniste, qui, par déférence pour la princesse et son protégé, écoute le coloré récit de ce roman animal.

« Gautier fils me jette dans un profond soupir : « Voilà encore mon père lancé! — Mais allez donc, lui dis-je, le tirer par la manche! — Ah! vous ne le connaissez pas, répondit-il, il est capable, comme au spectacle, quand je le réveille, de me répondre tout haut par un gros mot (1)... »

Évidemment M. de Sacy ne donna pas sa voix à Théophile Gautier, le lendemain (2), et quelque temps après, faisant visite au vieux janséniste qui se permettait de l'accueillir froidement, le pittoresque amoureux de la femme panthère lui cria, avant de refermer la porte : « N'ayez pas peur, je ne viens pas vous dire des cochonneries! »

Comme Molière, Balzac, Flaubert et Banville, Théophile Gautier ne fut pas de l'Académie française, mais si l'illustre compagnie lui dresse quelque jour un buste, le sculpteur chargé de l'inscription ne pourra pas ajouter, comme pour l'auteur de *Tartufe* : « *Rien ne manqua à sa gloire* », et nous sommes obligé d'emprunter encore au *Journal des Goncourt* cette confidence que le maître

(1) *Journal des Goncourt*, tome III. E. Fasquelle, éditeur.
(2) 29 avril 1869.



La Princesse Mathilde.

impeccable fit à ses amis, dans le parc de la princesse :

« — Qui sait ! c'est peut-être le pain sur la planche qui m'a manqué, pour être un des quatre grands noms du siècle... Pourquoi n'aurai-je pas atteint Hugo ?

« Eh bien ! Il y a des jours où cela me *mélancolifie*... Mais la pâtée ! Voilà trente ans que je la donne autour de moi. Mon père, mes sœurs, mes enfants, j'ai fait vivre tout ça... Au fond il y a un grand mystère autour de moi... Je suis aimé, sympathique. Je plais généralement. Je n'ai pas d'ennemis. J'ai un talent qui est reconnu... Eh bien ! voulez-vous me dire comment il se fait que tout ce que les autres obtiennent, moi, c'est impossible !... On me dit que je ne demande pas... Ce n'est pas ça... Il y a quelque chose dont je ne me rends pas compte... Tenez, n'est-ce pas, je vous parle de cela, d'une façon toute théorique... tenez, comme exemple : Sacy, qu'est-ce qu'il a fait pour être du Sénat ?... Et Mérimée ?... J'ai bien autant de droit que lui, n'est-ce pas ? L'Académie, vous avez vu, c'est la même chose. Une place, est-ce qu'ils ont jamais songé à me donner une place ?... Dans leurs musées, c'est la même chose. J'ai pourtant écrit sur l'art... Pourquoi ?... Est-ce que vous savez pourquoi ?... (1) »

Pourquoi, en effet ? L'interrogation du poète risque de rester sans réponse, et d'ailleurs il ne conviendrait peut-être pas de s'apitoyer outre mesure sur sa destinée.

Les écrivains qui ne se sont pas mêlés aux événements sociaux de leur temps n'ont guère connu les grands triomphes.

Est-ce pour le récompenser d'avoir écrit *Les Contemplations*, la *Légende des siècles* ou les *Chansons des rues et des bois* que Victor Hugo, rentrant à Paris dans le bruit d'une formidable acclamation, connut de son vivant ces apothéoses que l'on réserve aux morts immenses ?

Non, dans ce blanc vieillard qui revenait de l'exil, on saluait le proscrit, l'ennemi de l'empereur, le vieil exilé qui, du roc éclaboussé d'écume où on l'avait obligé de

(1) *Journal des Goncourt*, tome III. E. Fasquelle, éditeur.

vivre, lançait, inlassable et courroucé, ses diatribes contre l'Empire.

Quelque chose d'impur qui vient de la démagogie et de la politique est toujours mêlé à ces triomphes, et il n'y eut peut-être que Pétrarque qui fut conduit au Capitole en habits d'empereur et ceint du noir laurier sacré, par un peuple épris de musique, de poésie pure et de beauté...

* * *

Que Théophile Gautier n'ait pas entièrement connu les privilèges qui auraient dû s'attacher naturellement à l'homme qui a écrit une des plus fortes œuvres littéraires de tous les temps, il ne faut pas s'en étonner outre mesure, et il n'en souffrit qu'en ces moments où les cœurs vaillants, comme le sien, ont besoin de réconfort.

Il savait exactement ce qu'il valait, et ce grand ouvrier connaissait la pureté et la solidité du marbre qu'il avait employé pour édifier son œuvre colossale.

L'administration de la Bibliothèque Nationale, à propos du centième anniversaire de la naissance du maître, à exposé, dans quelques vitrines, ses volumes rares, ses premières éditions et ses divers portraits.

A notre avis cette exposition était loin d'être complète, et elle ne donnait aucune idée de l'œuvre de Théophile Gautier.

A côté de ces volumes introuvables, précieusement gardés sous verre et que les bibliophiles payeraient au poids de l'or, il eût fallu réunir tout ce que Gautier a écrit, et puisqu'une édition complète en trois cents volumes n'existe pas, on eût dû rechercher tous les journaux, la *Presse*, le *Moniteur*, l'*Officiel*, et les revues et les innombrables feuilles dans lesquelles ce grand producteur avait semé ses nobles pensées et ses phrases impeccables. Cela eût formé, autour de la salle, une muraille de papier à l'épreuve des balles, et le visiteur pieux qui, profitant du silence de cette pièce déserte, eût ouvert une de ces gazettes, en aurait tiré un merveilleux enseignement.

Dans cette masse d'articles écrits sans rature, dans

cette « copie » qu'il livrait au bruit des presses et au dernier moment, prétendant qu'il avait toujours le temps et qu'on ne demande pas aux condamnés à mort de se faire guillotiner avant l'heure. Gautier a touché à tout et il ne s'est jamais trompé.

Voilà le miracle unique.

Nous n'avons pas besoin de parler de la forme de ces articles hâtifs. Elle est aussi solide, sûre et définitive que dans les livres demeurés plus longtemps sur l'établi. Ce qui étonne c'est la science de Gautier, et sa prescience! Critique d'art, il a toujours été du côté des artistes véritables, il les a devinés et défendus contre l'ignorance et le mauvais goût de son époque. Critique littéraire et critique dramatique, on peut lire dans son *Histoire du romantisme* (1), cette grande étude commandée par le ministère de l'Instruction publique : *Les progrès de la poésie française depuis* 1830, on ne trouverait pas une épithète à changer. Rien n'a vieilli dans cette œuvre bâtie pour l'éternité, car Gautier, comme nous l'avons dit, n'était ni de 1830, ni de 1860. Il n'était pas *contemporain* : il ne s'intéressait qu'à la perfection, au beau qui demeure, et c'est là le secret et la science que l'on doit posséder si on veut être de tous les temps et si on veut avoir la jeunesse qui défie les siècles. Des idées et des sentiments éternels, au fond, les idées et les sentiments de tout le monde, exprimés dans le langage de quelques-uns, il n'y pas d'autre formule de l'art classique.

Cette théorie souveraine permit à Théophile Gautier d'aller, sans s'égarer, du *Roman de la Momie*, le plus véritablement antique de tous les romans antiques, aux plus extraordinaires anticipations.

Dernièrement, dans la revue *Progrès*, un jeune écrivain, M. H. Benoit, consacrait à Gautier un article intitulé : *Théophile Gautier et l'aviation* !

En 1911, à l'époque où le ciel est labouré en tous sens par la proue des aéroplanes et où les moteurs bourdon-

(1) Eugène Fasquelle, éditeur



Théophile Gautier académicien (?)
Caricature de Gill.

nent dans l'azur où ne palpitaient que les cœurs des hirondelles et des aigles, il était curieux de retrouver ces phrases prophétiques :

« Baudelaire a décerné à Théophile Gautier le titre de « parfait magicien ès lettres françaises ». Ce brevet d'ad-

miration est un des rares auxquels le temps n'a rien changé. Cent ans ont passé, depuis le jour où il naissait dans une des plus vieilles rues de l'archaïque cité de Tarbes, et nous allons toujours à lui comme au plus magnifique des maîtres romantiques. Son œuvre, comme taillée dans un bloc de marbre pur, n'a pas souffert des jours accumulés : les ans ont glissé dessus, lui donnant seulement une inaltérable patine... On va fêter son centenaire, soit : mais le grand Théo ne s'était-il pas survécu?

« A la Bibliothèque Nationale, quelques amateurs délicats n'ont rien trouvé de mieux pour l'honorer que d'exposer ses princeps, les plus belles éditions de ses poèmes et de ses romans, et quelques caricatures du temps qui le montrent tour à tour barbu comme un Silène, lourd et fumant le kief, comme un padischah d'Orient, ou brusquement rasé, dédaigneux et fatal, avec un masque de proconsul.

« A cette exposition, sans doute, on regrettera de ne point découvrir le fameux gilet rouge, broché d'or, qui fut l'étendard romantique de la première d'*Hernani*, ni ce houkah à cinq becs qu'il ramena de Constantinople, ni les calottes, plus carrelées qu'un échiquier dont il s'ornait le chef invariablement.

« Mais un Gautier nouveau y apparaîtra : Théo aviateur.

« Vers 1850, un certain M. Pétin, dont Karr se moque agréablement quelque part dans ses *Guêpes*, imagina un vaisseau aérien destiné à révolutionner le monde. L'enthousiasme éclata dans des brochures, des articles que publia la presse, et c'est tout juste s'il ne consacra pas à la nouvelle découverte quelque chant digne d'Homère.

« La machine merveilleuse portait un nom qui ne l'était guère : la « locomotive aérostatique Pétin », et voici avec quelle obscurité scientifique le poète prétend la décrire :

« M. Pétin place les uns derrière les autres quatre bal-

lons maintenus et reliés par une charpente légère, soit en fer, soit en bois; espèce de cage destinée à supporter les ponts où seront rangés les voyageurs, les bagages et les roues des turbines, les hélices, les ailes et les coupoles parachute et paramonte... Un bouclier de forme conique adapté au flanc antérieur du premier ballon fait comme la proue du navire aérien et facilite la division de l'air.

« Cet appareil de grande dimension a 120 mètres de long sur 26 de large et 36 mètres de hauteur, quelque chose comme la nef de Notre-Dame ou un vaisseau de guerre avec sa mâture...

« Le mouvement se fait au moyen d'un centre de gravité et d'une rupture d'équilibre aux extrémités. Il a établi sur le deuxième pont de son navire, dans l'endroit que laissent libre les ballons, de vastes châssis posés horizontalement et garnis de toiles, à peu près comme les ailes d'un moulin à vent. Ces châssis se remploient à volonté. Les ailerons se ramènent sur les ailes aisément et rapidement de manière à offrir plus ou moins de résistance dans l'ascension et la descente selon les mouvements qu'on veut produire... Les ailes du plancher horizontal qui forme le deuxième pont du navire lorsqu'elles sont étendues présentent à l'air une résistance uniforme dans le sens ascensionnel ou descensionnel, mais en repliant les toiles des extrémités vers le centre, la résistance devient inégale; l'air passe librement et l'un des côtés se trouve plus chargé que l'autre : il y a une rupture d'équilibre, la balance représentée par le plancher horizontal et dont les deux coupoles déterminent le centre de gravité penche et glisse sur le plan incliné formé par l'air sous-jacent...

« Deux hélices mises en mouvement par deux turbines posées autour des globes parachutes et paramontes se vissent pour ainsi dire dans l'air et opèrent des tractions énergiques. »

Ce monstre aérien et l'éloge qu'en faisait Théophile Gautier décelaient évidemment chez l'inventeur et son

panégyriste la plus extravagante imagination. Mais la réalité reprend son droit et le poète se montre un véritable précurseur quand il dit :

« L'air est le milieu le plus commode pour se mouvoir; là, le chemin est partout, en hauteur, profondeur et largeur. Nul besoin de ces routes péniblement frayées à travers les vallons, les montagnes, et qui coûtent des sommes prodigieuses. Comme sur mer l'on n'est pas obligé de rester à la surface, plongeant moitié dans un milieu, moitié dans un autre. Le chemin qui nous environne de toute part, on y errait, on n'y marchait pas. Avec le système de M. Pétin nous croyons pouvoir prédire qu'on y marchera. »

Théophile Gautier devait cependant être encore victime de l'ardeur de son imagination. Après avoir décrit l'aéronef de M. Pétin sans douter un instant que le problème de la navigation aérienne n'ait été définitivement résolu, il adopte de même les vues de l'inventeur sur l'utilisation la plus chimérique et la plus imprévue de sa découverte. Voici ce qu'il nous dit :

« Nous n'avons pas parlé d'un autre moyen de voyager... et cependant c'est quelque chose de si étrange et si merveilleux que nous ne saurions le passer sous silence.

« Tout le monde sait, depuis Galilée, que la terre tourne avec une vitesse de 400 lieues à l'heure, — ce qui est bien marcher pour une si grosse boule, — mais ce que l'on sait moins, c'est que son atmosphère, surtout dans les couches supérieures, ne la suit pas avec la même rapidité. L'atmosphère ne fait guère que 200 lieues à l'heure. Or, en s'élevant à la hauteur nécessaire, en s'y ancrant, pour ainsi dire, et en luttant contre la dérive, comme M. Pétin en a le pouvoir, il ne s'agit plus que de laisser tourner le globe sous soi ou de le suivre dans son tourbillon en mettant à profit le retard d'atmosphère.

« En s'élevant au-dessus de Paris et en se fixant immobile dans les couches élevées de l'atmosphère on le verrait reparaître sous soi au bout de quarante-huit heu-

res. En une heure on serait à Marseille, en deux jours on ferait le tour du monde. Prodige qui résulte de l'observation intelligente de la nature... Quel plaisir de voyager sans secousse, sans fatigue, entouré de toutes les ressources du confortable, avec une célérité prodigieuse à travers l'espace, voyant le jour dans toute sa pureté, au-dessus des nuages et des vapeurs et de nager dans l'incorruptible éther et de passer en quelques instants d'un continent à l'autre, du pôle arctique au pôle antarctique. Avec le vaisseau volant on ira en Californie en quelques heures, on descendra dans le centre mystérieux de l'Afrique dont Hornemann et Mungo-Park ont vainement essayé de surprendre les secrets. La Chine voit sa grande muraille inutile... l'humanité prend définitivement possession de son globe. »



Alexandre Dumas fils.
Portrait-charge par Nadar.

« Il est assez naturel qu'un poète laisse parfois l'imagination l'emporter sur le sens critique. Mais la largeur de vues de Théophile Gautier, la manière précise à la fois bien que lyrique, dont il a prévu, plus d'un demi-siècle à

l'avance, la conséquence sociale de la navigation aérienne font voir chez lui une puissance de déduction remarquable et un véritable don prophétique. Il a devancé son temps, et montré au nôtre tout ce que contenait de précieux pour l'humanité cette aviation qui est encore, de nos jours, à ses premiers vols, mais dont les débuts laissent entrevoir tant d'espérances.

« Que deviendront, s'écrie-t-il, frontières, droits, murs d'octroi, passeports, et toutes ces vieilles formes de l'ancienne barbarie que nous appelons civilisation? Quelles guerres seront possibles, lorsque les peuples se visiteront tous les jours, comme des amis qui demeurent dans la même rue?...

« Comment se fait-il, lorsque tant d'argent est quotidiennement engouffré dans des entreprises inutiles, ruineuses ou même nuisibles, que le Gouvernement ou une société d'actionnaires, ou un riche particulier, ou même le public, par une souscription, ne fasse pas les fonds nécessaires pour cette grande expérience qui offre tous les gages de certitude et qui intéresse à un tel point le présent et l'avenir du monde? »

« Aux premiers temps du monde, quand les poètes allaient de bourgade en bourgade chantant les exploits des héros disparus et les beautés des âges futurs, les peuples se plaisaient à les saluer comme les vrais prophètes. On les proclamait volontiers fils de dieux parce qu'ils osaient lire dans le Destin. Gautier, poète du voyage aérien, précurseur de l'aviation, ne justifie-t-il pas cette croyance des anciens? »

Même divination pour la musique dont cependant il n'était pas enthousiaste.

Il avait écrit : « Je dois avouer que le grincement d'une scie ou celui de la quatrième corde du plus habile violoniste me font exactement le même effet. »

Ce n'était là qu'une boutade. Le premier en France, il avait deviné le génie de Wagner et il avait écrit dans le *Moniteur universel* un feuilleton tout entier sur la musique de l'auteur de *Lohengrin*.

Voici un fragment de cet article paru en 1857, quatre ans avant le scandale de *Tannhäuser* à l'Opéra :

« Richard Wagner est, pour ainsi dire, inconnu en France, quoique son nom ait été agité souvent dans des polémiques violentes ; mais sa musique n'a pas franchi le Rhin ; peut-être ne le franchira-t-elle pas de sitôt, car elle est trop allemande, même pour beaucoup d'Allemands.

« Nous avions une grande curiosité de connaître ce compositeur, génie sublime pour les uns, maniaque délirant pour les autres, — un dieu, — un âne, — pas de milieu. D'après les appréciations opposées entre elles que nous avions lues, nous nous étions imaginé un Wagner tout différent du Wagner véritable. Sans le croire complètement dénué de mélodie, de rythme et de carrure, comme on le disait, nous pensions avoir affaire à un hardi novateur en musique, secouant les vieilles règles, inventant des combinaisons bizarres ; — un paroxyste, pour nous permettre ce mot, poussant tout à l'extrême, outrant la violence, déchaînant à propos de rien l'ouragan de l'orchestre et passant comme une trombe musicale sur le parterre abasourdi. Nous nous figurions un génie compliqué et furieux, chaotique et fulgurant, mêlé de souffles de ténèbres et de lueurs, et vraiment, sur ce qu'on en racontait, il était difficile de penser autre chose.

« L'auteur du *Tannhäuser*, loin de renchérir sur Weber ou Meyerbeer, a remonté délibérément dans le passé vers les sources de la musique... C'est là une musique pleine de grandeur, de caractère et de conviction, la musique d'un maître, enfin... »

Bon prophète, c'est-à-dire critique clairvoyant et sûr, Gautier le fut aussi en sculpture et en peinture, et la postérité a toujours ratifié les jugements qu'il a portés au temps où les artistes et les écrivains qu'il défendait étaient méconnus ou couverts d'outrages.

Il faut relire à ce propos la merveilleuse préface qu'il écrivit aux *Fleurs du mal*, et nous ne pouvons résister à la joie de reproduire ici la noble dédicace que Charles

Baudelaire inscrivit à la première page de son livre décrié :

AU POÈTE IMPECCABLE
AU PARFAIT MAGICIEN ÈS LETTRES FRANÇAISES
A MON TRÈS-CHER ET TRÈS-VÉNÉRÉ
MAITRE ET AMI
THÉOPHILE GAUTIER
AVEC LES SENTIMENTS
DE LA PLUS PROFONDE HUMILITÉ
JE DÉDIE
CES FLEURS MALADIVES
C. B.

*
* *

On a reproché parfois à Gautier sa bienveillance et sa critique platonicienne, on a insinué qu'il était facile de dire du bien de tout le monde, et il convient de laver le maître de cette accusation.

Lui-même écrivit un jour : « Il est si doux de louer ! » mais on n'aurait aucune peine à trouver dans ses feuilletons et dans ses articles des exemples de justice sévère et des exécutions en bonne forme : témoins des articles sur Paul Delaroche, et son livre à propos des *Jeunes-France*.

Sans doute, il fut quelquefois obligé, au *Moniteur*, de mettre un peu d'ambroisie et d'eau dans son encre, *par ordre supérieur*, et à ce sujet il racontait lui-même une petite histoire qui ne manquait ni de sel, ni surtout de mélancolie.

A quelqu'un qui lui reprochait, chez la princesse Mathilde, de ne pas écrire sur le *nommé Ponsard* tout le mal qu'il en disait à l'instant, Gautier répondit tranquillement :

« Une fois, M. Walewski (1) m'a dit de n'avoir plus aucune indulgence pour personne, vous entendez, pour personne ; il me déclarait qu'à dater de ce jour il me lais-

(1) Le ministre de l'Instruction publique.



Théophile Gautier et ses enfants dans le Tricorne enchanté.

(En haut : à gauche et à droite, Estelle Gautier; au milieu, Gautier fils.
En bas : à gauche et à droite, Théophile Gautier; au milieu, Judith Gautier.)
(Communiqué par les *Annales politiques et littéraires*.)

sait complètement libre d'exprimer ma pensée tout entière sur les pièces représentées. — Mais, lui ai-je soufflé dans l'oreille, monsieur le ministre, il y a cette semaine, aux Français, une pièce de X...

« — Ah! vraiment, a repris vivement l'Excellence, eh bien, vous ne commencerez que la semaine prochaine...

« Cette semaine, je l'attends toujours !... »

En 1852, après le coup d'État, alors qu'il était encore à *La Presse*, Théophile Gautier reçut une brochure qui portait sur sa couverture bleue :

« Catalogue sommaire d'un bon mobilier, d'objets d'art et de curiosité, meubles anciens en bois de chêne sculpté, bois doré et laque du Japon, pendules en marqueterie de Boule, bronzes, porcelaines de Saxe, de Chine, du Japon, faïences anciennes, verreries de Venise, terres cuites, bustes en marbre, médaillons en bronze, tableaux, dessins, livres, voyage en Égypte, armes anciennes, rideaux, tentures, tapis et tapisseries, porcelaines, batteries de cuisine, etc., dont la vente aux enchères publiques aura lieu pour cause du départ de M. Victor Hugo, rue de la Tour d'Auvergne, n° 37, par le ministère de Me Ridel, commissaire-priseur, rue Saint-Honoré, 335, assisté de M. Manheim, marchand de curiosités, rue de la Paix, 8, chez lesquels se distribue le présent catalogue. »

Gautier n'écouta que son émotion et il publia un long article intitulé : *Vente du mobilier de Victor Hugo.*

« ... Ce qu'il y a de plus morne et de plus pénible à voir, c'est la vente du mobilier d'un homme vivant, surtout quand cet homme se nomme Victor Hugo, c'est-à-dire le plus grand poète de la France, maintenant en exil comme Dante, et qui apprend par expérience combien il est douloureusement vrai le vers du vieux Gibelin :

Il est dur de monter par l'escalier d'autrui...

« ... Espérons que les nombreux admirateurs du poète s'empresseront à cette triste vente qu'ils auraient dû empêcher, en achetant par souscription le mobilier et la maison qui le renferme, pour les rendre plus tard à leur maître ou à la France s'il ne doit pas revenir. En tous cas qu'ils songent que ce ne sont pas des meubles qu'ils achètent, mais des reliques (1). »

On sait encore, à propos d'un article sur Victor Hugo,

(1) *La Presse*, 7 juin 1852.

que le ministre ne voulait pas laisser passer tel que Gautier l'avait écrit, que le maître se présenta devant l'Excellence, son article auquel il n'avait pas supprimé une virgule d'une main, et sa démission de l'autre...

Non, il savait défendre ses admirations et il avait des haines, mais il avait par-dessus tout un immense respect pour toutes les tentatives, pour tous les essais, pour toutes les formes de l'art, et il disait à M. Émile Bergerat, qui l'a noté dans son livre (1) :

« — Le jour viendra où l'on enseignera couramment dans les collèges des choses qui passent aujourd'hui pour des types de mauvais goût ; les plus grands ennemis de la science et les plus grands retardataires de l'Art, ce sont les professeurs. Regarde avec respect une peinture réputée insensée ; écoute jusqu'au bout la musique sifflée ; lis jusqu'à la dernière ligne le livre ridicule dont on fait des gorges chaudes, et souviens-toi ! Tu seras tout étonné, au bout de quelques années, de voir ce livre, cette musique ou ce tableau être admis au rang de modèles et servir à écraser les productions nouvelles. Tout le secret de ce qu'on a appelé mon génie de critique est là, et je te donne ce conseil pour l'avenir : lis tout, écoute tout et retiens tout... »

Lui-même avait tout lu et tout retenu. Il savait tout, et nul spécialiste n'aurait pu le prendre au dépourvu.

Il se plaisait à raconter qu'une fois, dans une maison où il dînait, les cuisiniers affolés avaient envahi le salon, prétendant qu'une carpe, jetée vivante dans un court-bouillon, avait fait entendre des cris déchirants.

Quelques savants, invités avec Gautier, trouvèrent cela extraordinaire et éclatèrent de rire, mais lui leur prouva, séance tenante, que les poissons ont des organes vocaux.

« Il détaillait, disséquait, anatomisait les moindres fibres de leur organe vocal. Il les faisait vibrer, chanter, crier, hurler, murmurer, selon les passions qui les animent, colère, joie, désespoir, douleur ou plaisir...

(1) E. Bergerat, *Théophile Gautier*. E. Fasquelle, éditeur.

« Le lendemain de l'aventure, l'un de ces savants, qui était retourné à Paris, lui écrivit :

« Mon cher ami, j'ai passé la nuit à vérifier vos assertion : elles sont toutes d'une exactitude admirable. C'est vous qui êtes le savant (1)... »

Ernest Feydeau le trouva, un jour, en train d'examiner une goutte d'eau au microscope et le maître lui dit :

« — L'étude de la nature est la plus agréable distraction, après celle de l'art, que j'ai rencontrée dans ma vie... Moi qui suis myope, j'étais prédestiné à l'étude des infiniment petits. Je t'assure que cette étude ne présente pas moins d'intérêt que celle des sphères célestes (2)... »

Panthéiste serein, artiste calme épris de plastique et de pureté antique, il faisait songer au Gœthe olympien qui, après une vieillesse robuste, était mort en faisant ouvrir sa fenêtre à plus de lumière.

Tous ses amis le sentaient profondément, et Ernest Feydeau lui disant qu'il avait droit à être appelé : *Gœthe français*, Gautier eut un sourire triste, et répondit :

« Hélas il m'a toujours manqué au moins une chose pour ressembler complètement à Gœthe.

— Quoi donc?

— Le duc de Weimar. »

(1) E. Bergerat. *Théophile Gautier*. E. Fasquelle, éditeur.
(2) E. Feydeau. *Théophile Gautier*. Plon, éditeur.

V

Les dernières années.

« On bat maman, j'accours ! »

Telle est la réponse que fit Théophile Gautier à ceux qui lui demandaient ce qui l'obligeait à quitter Genève où il vivait tranquille, chez des amis, pour venir s'enfermer dans Paris assiégé par les corps d'armée prussiens.

Ceux qui connaissaient mal Gautier pouvaient peut-être s'étonner de ce noble geste. On lui avait entendu répéter tant de fois que sa vraie patrie était le pays des minarets et du soleil, et que son titre de citoyen lui importait si peu qu'il l'eût donné volontiers afin de voir Julia Grisi sortir du bain.

Dans la préface des *Jeunes-France* il avait avoué, avec une désinvolture pittoresque, que les tumultueuses querelles intérieures ne le touchaient pas.

« Quant à mes opinions politiques, elle sont de la plus grande simplicité.

« Après de profondes réflexions sur le renversement des trônes, les changements de dynasties, je suis arrivé à ceci — 0.

« Qu'est-ce qu'une révolution ? Des gens qui se tirent des coups de fusil dans une rue : cela casse beaucoup de carreaux ; il n'y a guère que les vitriers qui y trouvent du profit. Le vent emporte la fumée ; ceux qui restent dessus mettent les autres dessous ; l'herbe vient là plus belle le printemps qui suit : un héros fait pousser d'excellents petits pois.

« On change, aux bâtons des mairies, les loques qu'on

nomme drapeau... Et l'on n'en continue pas moins d'avoir la peste, de payer ses dettes, d'aller voir des opéras-comiques, sous celui-là comme sous l'autre... »

Il avait plus tard donné à cette boutade la forme sacrée du vers, dans un sonnet liminaire :

Comme Gœthe sur son divan
A Weimar s'isolait des choses
Et d'Hafiz effeuillait les roses,

Sans prendre garde à l'ouragan
Qui fouettait mes vitres fermées,
Moi, j'ai fait *Émaux et Camées.*

Lorsqu'il accompagna le maréchal Bugeaud en Algérie, il avait pour toute arme un crayon; son rôle ne fut pas plus belliqueux que celui de Nicolas Boileau suivant Louis XIV à Namur en qualité d'historiographe royal, et ce qui le passionnait alors, c'était de voir les jeux du soleil africain sur les uniformes de nos soldats, et quels reflets la lumière orientale savait tirer des baïonnettes françaises; mais en 1870, selon sa douloureuse et pieuse expression, « on battait maman », et il accourait.

Auguste Vacquerie lui dédia ce sonnet :

Toi qu'on disait l'artiste ardent, mais l'homme tiède,
Le rimeur égoïste et sourd à tous nos cris,
Le jour où l'Allemagne assiégea ce Paris
Haï des nations parce qu'il les précède,

Quand, sachant que Paris difficilement cède
Et que, criblé, haché, broyé sous les débris,
Les obus n'obtiendraient de lui que son mépris,
L'Allemagne appela la famine à son aide,

Quand plusieurs étaient pris du goût de voyager,
Toi qui, dans ce moment, étais à l'étranger,
Chez des amis, avec une fille chérie,

Dans un libre pays, au bord d'un lac divin,
Pouvant vivre tranquille et manger à ta faim,
Tu choisis de venir mourir pour la Patrie.

Nous savons qu'à son retour, Théophile Gautier souffrit sincèrement et cruellement. Tout ce qu'il aimait était dispersé, n'existait plus.

L'empereur s'en était allé, après Sedan, éternellement triste et la cigarette aux lèvres, se livrer à son cousin le roi de Prusse; le salon de Saint-Gratien était fermé; dans les imprimeries on ne composait plus que des appels aux armes; on avait proclamé la République; et, sur les *trois marches de marbre rose*, à Versailles, sonnaient les lourds talons éperonnés du grand cuirassier blanc à mufle de dogue : Otto von Bismarck.

Le cercle de fer se resserrait chaque jour autour de Paris, et le maître ne devait pas songer à habiter la tranquille demeure de la rue de Longchamps, à Neuilly.

Il vint s'installer rue de Beaune, au cinquième étage d'une assez pauvre maison, avec ses sœurs.

Edmond de Goncourt, auquel il est difficile de ne pas se rapporter, a laissé une description de ce campement :

« ... Je traverse une petite pièce, où je trouve assises, sur le rebord de la fenêtre, ses deux sœurs, dans de misérables robes, avec leurs couettes de cheveux blancs, sous une fanchon faite d'un madras.

« La mansarde où se tient Théo, et qu'il remplit tout entière de la fumée de son cigare, tant elle est petite et basse, contient un lit de fer, un vieux fauteuil en bois de chêne, une chaise de paille, sur laquelle passent et s'étirent des chats maigres, des chats de famine, des ombres de chats. Deux ou trois esquisses se voient accrochées de travers aux murs, et une trentaine de volumes sont culbutés sur des planches en bois blanc, posées à la hâte.

« Théo est là, en bonnet rouge, à cornes vénitiennes, dans un veston de velours, autrefois fait pour la petite tenue de Saint-Gratien, mais aujourd'hui si taché, si graisseux, qu'il semble la veste d'un cuisinier napolitain.

« Et le maître opulent de l'écriture et du dire vous apparaît, comme un doge dans la débine, comme un

pauvre et mélancolique Marino Faliero, joué au théâtre Saint-Marcel...(1) »

Pauvre vieux maître! il lui fallait à son âge recommencer sa vie, redevenir un *manœuvre*, comme il disait, et choisir à présent des épithètes tricolores pour l'*Officiel* qui avait remplacé le *Moniteur*, et auquel on lui avait conservé sa place.

Théophile Gautier d'ailleurs n'en revenait pas.

Sous l'Empire dont il avait été un des familiers, Gautier avait souhaité être inspecteur des Beaux-Arts ou bibliothécaire, puis académicien et sénateur, et personne n'avait rien fait pour lui.

Inspecteur des Beaux-Arts ou bibliothécaire, il eût pourtant rendu de grands services; académicien, il eût honoré la docte compagnie, et au Sénat, il eût été à sa place, aussi bien que Sainte-Beuve et mieux que Mérimée.

La petite-fille de cette République qui n'avait besoin ni de savants ni de poètes et qui envoya à la guillotine Lavoisier et André Chénier, se montra plus tolérante pour le vieux romantique qui s'en étonnait auprès d'un républicain :

« ... Je veux te dire que tes amis, qui ne me doivent rien, qui auraient pu, comme d'autres n'y auraient pas manqué, ne voir en moi qu'un adversaire, ont été parfaits pour moi. Grâce à eux j'ai pu être malade avec tranquillité. Prétextes et raisons, le ministère républicain a tout trouvé bon pour m'aider à supporter la maladie... »

Car Théophile Gautier était malade, et plus qu'il ne le croyait, comme nous le verrons, hélas! tout à l'heure.

Il est bien inutile de donner ici un tableau de Paris pendant cet effroyable hiver, et il fallait à Théophile Gautier un grand courage patriotique pour venir s'enfermer dans la capitale affamée, sous ce ciel lugubre qu'étoilaient les trajectoires des obus.

Il devait d'ailleurs souffrir beaucoup, lui que la faim

(1) *Journal des Goncourt*, tome IV, E. Fasquelle, éditeur.

chassait de son lit, à Neuilly, et voici une lettre à sa fille Estelle qui nous renseignera un peu :

« Les journées de siège sont plus longues que les autres



Théophile Gautier, par Nadar.

et peuvent compter pour des mois. On ne saurait imaginer une existence plus morne et plus triste...

« Du danger, il n'y en a pas dans le vrai sens du mot. La ville n'est pas attaquée sérieusement, mais investie. de façon à nous faire mourir de faim dans un temps donné.

« Dans ce cachot de plusieurs lieues de tour, je n'ai pas, comme Ugolin, la ressource de manger mes enfants puisqu'ils sont en Suisse ou en Angleterre. Il n'y a plus de beurre depuis longtemps; l'huile commence à manquer, et je t'avoue que le macaroni à l'eau et au sel est un mince régal. La ration de viande est descendue à quarante grammes par jour pour chaque personne et l'on n'obtient sa portion qu'après des queues de trois heures.

« J'ai mangé du cheval, de l'âne, du mulet, mais il n'y en aura bientôt plus. Il se forme des boucheries où l'on vend du chien, du chat et même des rats et des pierrots; un chien un peu fort vaut 20 francs; une moitié de chat vaut 6 francs; les rats et les pierrots 50 centimes.

« Pardonne-moi tous ces détails, mais la grande affaire est de se nourrir. Quand on se rencontre, la première question que l'on s'adresse, c'est : « Avez-vous de la viande? » Cela a remplacé le banal : « Comment vous portez-vous? »

« 14 novembre 1870 (1). »

Qu'ils étaient loin, les plats abondants de macaroni doré de parmesan, les filets de bœuf saignant sur lesquels ruisselait le beurre frais, les truites saumonées pour lesquelles la fille du maître *montait* de ses belles mains une mayonnaise d'ambre, dans la spacieuse cuisine de la maison déserte de Neuilly!

Gautier était au régime du siège. Plus rien n'entrait dans Paris, et les étalages de Chevet et des grands traiteurs ressemblaient à *des boutiques de ferblanteries*. On n'y voyait plus que quelques boites de conserves qui coûtaient aussi cher que si elles eussent été bourrées de perles et de rubis.

Dans ses *Tableaux de siège*, Gautier se plaisait alors, devant ces étalages vides, à crayonner, de souvenir, de somptueuses natures mortes : « ... Les chevreuils pendaient à l'extérieur, effleurant de leurs [mufles noirs les

(1) Émile Bergerat, *Théophile Gautier*. E. Fasquelle, éditeur.

hures de sanglier bourrées de pistaches... Sur les tables de marbre blanc, les larges poissons de mer couchés à plat faisaient jouer leurs reflets d'argent et leurs iris nacrés; les homards jaspés de jaune et de brun agitaient l'attirail formidable de leurs pinces. Plus loin, les fines poulardes du Mans, les dindes d'une grosseur exceptionnelle, bombaient leurs estomacs distendus et marbrés de bleu par les truffes transparaissant sous leur peau délicate... Nous négligeons les pâtés de foie gras, les terrines de Nérac, les pâtés de merles de Corse, mais comment ne pas donner un souvenir à ces raisins de Thommery, blonds comme l'ambre, à ces pêches de Montreuil, qui n'étaient pas de ces pêches *à quinze sols* méprisées par Alexandre Dumas fils, mais bien des pêches vierges ayant toute leur fleur et tout leur velouté; à ces grenades dont l'écorce en s'entr'ouvrant laissait voir un écrin de rubis; à ces poires si parfaites qu'elles semblaient sculptées en albâtre de Florence pour être servies sur les tables de pierres dures des anciens grands-ducs de Toscane... (1) »

Après tous ces fastes gastronomiques et toutes ces succulences qu'auraient voulu peindre Sneyders ou de Fyt, Brakenburgh, Craesbeke ou Brauwer, Théophile Gautier montrait à l'envers du croquis une unique motte de beurre, respectueusement contemplée par un cercle de badauds.

Victor Hugo, revenu d'exil, peignait, lui aussi, à la même époque, des tableaux de siège :

... Nous sommes sans soleil, sans appui, sans effroi...
J'ai payé quinze francs quatre œufs frais, non pour moi,
Mais pour mon petit George et ma petite Jeanne.
Nous mangeons du cheval, du rat, de l'ours, de l'âne.
Paris est si bien pris, cerné, muré, noué,
Gardé, que notre ventre est l'arche de Noé;
Dans nos flancs toute bête, honnête ou mal famée,
Pénètre, et chien et chat, le mammon, la pygmée,

(1) Th. Gautier. *Tableaux de siège.* E. Fasquelle, éditeur.

Tout entre, et la souris rencontre l'éléphant.
Plus d'arbres; on les coupe, on les scie, on les fend;
Paris sur ses chenets met les Champs-Elysées.
On a l'onglée aux doigts et le givre aux croisées.
Plus de feu pour sécher le linge des lavoirs,
Et l'on ne change plus de chemise. Les soirs
Un grand murmure sombre abonde au coin des rues :
C'est la foule; tantôt ce sont des voix bourrues,
Tantôt des chants, parfois de belliqueux appels.
La Seine lentement traîne des archipels
De glaçons hésitants, lourds, où la canonnière
Court, laissant derrière elle une écumante ornière.
On vit de rien, on vít de tout, on est content.
Sur nos tables sans nappe, où la faim nous attend,
Une pomme de terre arrachée à sa crypte
Est reine, et les oignons sont dieux comme en Égypte.
Nous manquons de charbon, mais notre pain est noir.
Plus de gaz; Paris dort sous un large éteignoir.
A six heures du soir, ténèbres. Des tempêtes
De bombes font un bruit monstrueux sur nos têtes (1).

Victor Hugo était riche, mais on peut affirmer sans doute que Théophile Gautier ne se paya jamais des œufs à cinq francs pièce.

Un jour, durant la Commune, il voulut revoir sa maison abandonnée et il alla à Neuilly. L'artillerie prussienne l'avait à peu près respectée. Dans sa niche extérieure, la Victoire du Parthénon regardait toujours la rue de Longchamps; dans la chambre du maître, le vent de novembre feuilletait un volume d'Alfred de Musset, et sur la toilette de marbre blanc, dans la chambre d'Estelle, un flacon d'essence s'évaporait doucement, raconte Gautier lui-même.

C'est après cette visite qu'il écrivit : *La Maison abandonnée*, dans ses *Tableaux de siège*, et cette lettre que sa fille lut à Genève :

« ... Dans notre maison de Neuilly, il y a eu un commencement d'incendie causé par un obus. Lili l'a coura-

(1) V. Hugo, *L'Année Terrible.*

geusement éteint avec l'eau du réservoir. Sans cela tout brûlait. L'obus avait éclaté dans le lit de mes sœurs.

« La cuisine et la salle à manger ont été traversées par des boulets. Il n'y a rien dans ta chambre ni dans la mienne. Au plafond de l'atelier seulement quelques balles...



Théophile Gautier, par Valloton.

« On a jeté bas la colonne, rasé et pillé la maison de Thiers; on attaque le monument expiatoire; on va mettre le marteau à la Sainte-Chapelle (monument du fanatisme) et violer le tombeau de l'Empereur, dont on doit enfouir à Clamart, dans le cimetière des suppliciés, les restes augustes à côté de la charogne de Troppmann. Pour couronner la petite fête, on fusillera l'archevêque et les otages. C'est charmant et d'une haute civilisation. Ce ne sont pas là malheureusement des inventions de réactionnaire pour discréditer la République; cela se passe à la pure clarté du soleil.

au milieu de Paris, devant un peuple dont l'âme semble s'être évaporée, abruti qu'il est par cette Terreur bête.

« Le bagne et la ménagerie et Charenton sont logés là, et les sauvages, un anneau dans le nez, tatoués de rouge, dansent la danse du scalp sur les débris fumants de la société. Quel avilissement! Autrefois vingt-cinq sergents de ville eussent suffi pour fourrer au violon ces drôles, ou plutôt ces gorilles avinés, maintenant il faut une armée... Je vais chercher un coin de terre paisible où l'on puisse gagner sa nourriture et celle des siens parmi des êtres raisonnables... (1) »

Les interminables journées du siège et de la Commune abreuvaient Gautier d'horreur, et lui qui était fait pour les hauts labeurs et les nobles spectacles, il devait assister à tous les actes de cette sinistre tragédie.

Les théâtres étaient fermés, et Gautier ne s'en plaignait pas, mais la vie tout entière était arrêtée, et ce n'est pas seulement de la faim et du froid que l'on souffrait.

Les aimables dîners Magny n'existaient plus depuis longtemps. Parfois, Gautier, Renan, Paul de Saint-Victor, Berthelot, se réunissaient chez Brébant, mais ces grands dîners de lettrés, d'artistes et de savants étaient à présent troublés par des hommes politiques, et c'était fini des hautes spéculations et des éblouissantes causeries.

L'angoisse qui étreignait la Patrie envahie et vaincue pesait sur ces réunions.

Berthelot faisait des plans de bataille que le général Trochu eût dû accepter, offrant à l'incapable gouvernement de la Défense nationale des secrets d'alchimistes ; Saint-Victor, toujours théâtral et sensible seulement au charme et à la puissance des mots dont il se gargarisait, s'écriait : « L'*Apocalypse*... les *chevaux* pâles ! » Renan, énorme, dans sa large redingote qui ressemblait volontiers à une lévite, soulevait l'indignation brusque des dîneurs en affirmant, sans trouble, de sa voix persuasive de magicien et d'enchanteur, que les Allemands nous

(1) Émile Bergerat, *Théophile Gautier*. E. Fasquelle, éditeur.

étaient supérieurs parce que chez eux le protestantisme *développe la vertu summative* et qu'au-dessus de la Patrie et des désastres, il y avait la Raison.

Puis, quand le brouhaha et le tumulte déchaînés par les paroles de Renan s'apaisaient, au milieu du rabâchage à nouveau sur les causes de notre ruine, Neftzer s'écriait :

« — Ce qui a perdu la France, c'est la routine et la rhétorique! »

« — Oui, c'est le classicisme! » — soupirait Théophile Gautier, — interrompant l'analyse, qu'il faisait dans un coin, des *quatrains* de Khéyam, au bon Chennevières (1).

Les dîneurs laissant dans leurs assiettes les mets étranges, les horribles carnes à l'étuvée et les conserves douteuses, se tournaient alors du côté du grand Théo qui avait repris à voix plus basse sa conversation interrompue, et ceux qui étaient ses vieux amis et qui l'aimaient, regardaient avec douleur sa face bouffie et pâle et le geste qu'il faisait à présent, en parlant, de porter la main à son cœur.

*
* *

Dans ce lugubre Paris du siège, cependant, Victor Hugo était de retour, et Théophile Gautier, sachant là, près de lui, l'altissime poète, avait la même joie émue que pouvait avoir un maréchal demeuré fidèle à l'Empereur revenant de l'île d'Elbe.

Hugo, qui avait quitté sa maison de Hauteville-House à Guernesey, était rentré en France le 5 septembre 1870.

Une foule immense avait acclamé le maître à la gare du Nord, Paris tout entier voulait voir l'exilé, et c'est au pas que la calèche dans laquelle il avait pris place dut faire le trajet de la gare à l'avenue Frochot où Paul Meurice lui offrait l'hospitalité.

Gautier avait toujours gardé son culte pour l'auteur de la *Légende des siècles* et des *Châtiments*, et son admiration

(1) *Journal des Goncourt*, tome IV. E. Fasquelle, éditeur.

s'était accrue chaque année, à chaque volume nouveau qui arrivait de l'île où était *le Père.* Seul, il pouvait se permettre de le défendre dans le salon de la princesse Mathilde, et il n'avait jamais permis qu'on touchât au dieu.

On peut juger de l'émotion de Théophile Gautier en le revoyant à Paris.

Ce Hugo qui avait fui en décembre 1851, cachant son visage glabre et ses longs cheveux grisonnants, ressemblait à présent à Raspail, à tous les bourgeois de sa génération, avec sa barbe de neige sur son large col rabattu et ses durs cheveux coupés ras.

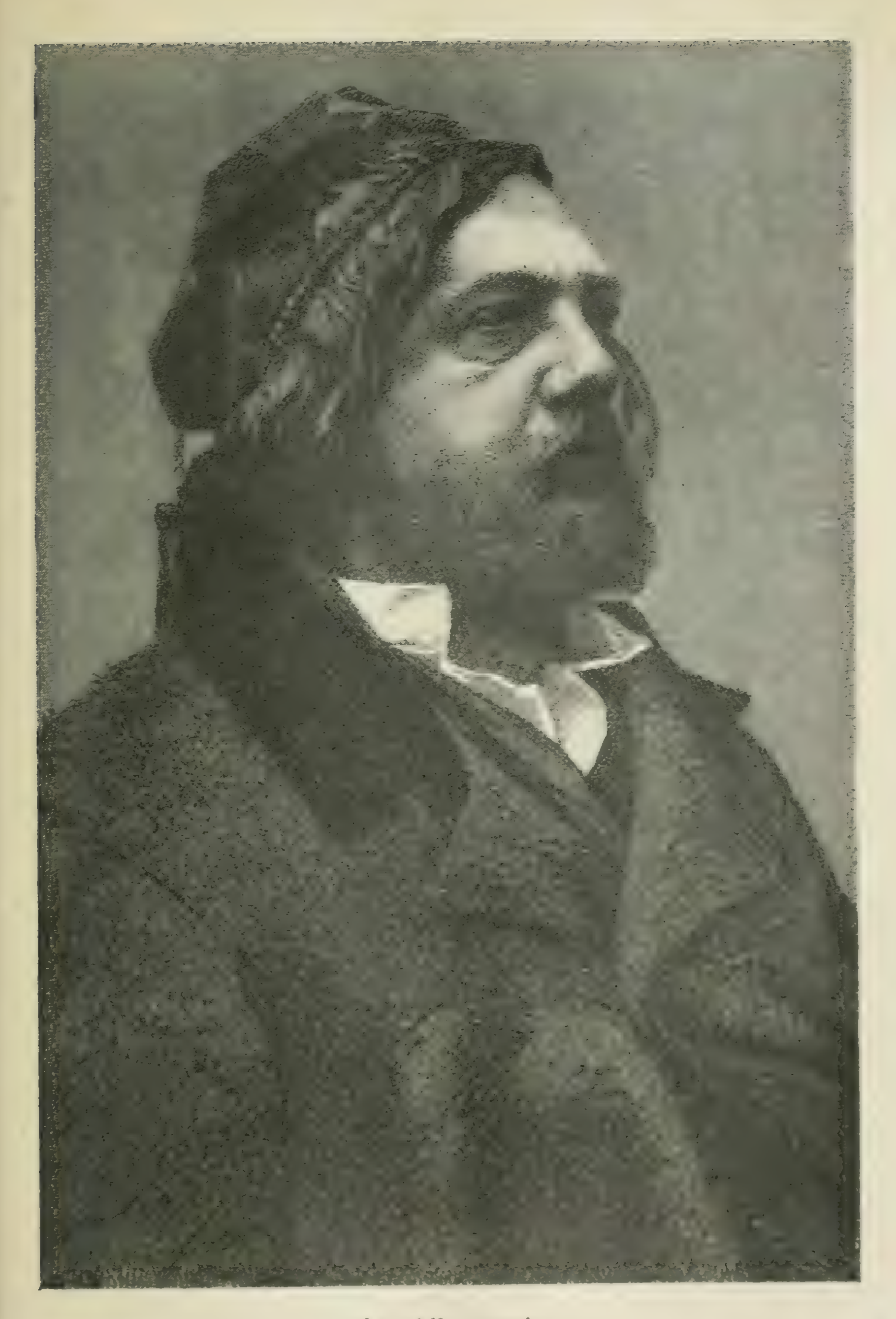
Les hommes politiques, les hommes *à feutre mou*, comme il disait, s'étaient emparés de lui, et dans le salon du pavillon de Rohan où il campait, Flaubert, Goncourt, Banville, Leconte de Lisle, Alphonse Daudet, Saint-Victor, et les derniers venus, les conscrits de la poésie : Catulle Mendès, François Coppée, Jules Claretie, etc., étaient perdus parmi Louis Blanc, Schœlcher, Jules Simon, Allain-Targé, Peyrat, Spuller, Naquet, Garnier-Pagès, Bardoux, Ferrouillat et Barodet.

Pourtant, le dieu était toujours le dieu, et s'il interrompait le poème qu'il récitait à ses fidèles lorsqu'on annonçait un homme politique, Gautier pouvait dîner à ses côtés et parler avec lui de leurs vieilles luttes lyriques et de la poésie, leur grand amour.

« Hugo, disait alors Gautier à son gendre, est toujours le premier gentilhomme de France ; il a les manières du grand siècle. C'était curieux de le voir parmi ses sans-culottes...

« — Avez-vous causé avec lui ? hasarda l'un de nous.

« — Oui, assez longtemps. Comme X et Z étaient là, bien entendu, avec toute la rédaction du *Rappel*, la conversation devenait politique. Hugo m'a pris à part, dans une embrasure de fenêtre, et nous avons parlé poésie. Cela m'a fait du bien. Causer de poésie avec Hugo, c'est causer de divinité avec le bon Dieu. Et puis, il y avait longtemps que pareille joie ne m'était échue ! Comme



Théophile Gautier.

Eau-forte de Braquemond, d'après la photographie de Nadar.

(Communiqué par les *Annales politiques et littéraires.*)

nous étions les deux Sachems, on a fini par nous entourer et nous avons dit de très belles choses, moi surtout, conclut-il avec un de ces bons rires d'enfant que nous aimions tant à lui voir aux lèvres... (1) »

Théophile Gautier, en effet, ne retrouvait plus que de loin en loin ses bons rires d'enfant, et la face alourdie et blême, les yeux vagues, il se taisait à présent, et ces longs silences troublaient ses familiers.

A un dîner en compagnie de Tourguéneff, de Goncourt et de Gustave Flaubert, prostré sur un divan, il murmurait :

« Rien ne m'intéresse plus... il me semble que je ne suis plus un contemporain... je suis tout disposé de parler de moi, à la troisième personne, avec les aoristes des *prétérits trépassés*... j'ai comme le sentiment d'être déjà mort (2). »

*
* *

L'ordre revint cependant, les barbares levèrent le siège, laissant dans les banlieues charmantes aux noms fleuris, cette odeur de suif et de bottes que Flaubert appelait l'odeur du Prussien, et Théophile Gautier put enfin s'asseoir devant une table servie, dans la salle à manger de Neuilly, aux murs troués par les obus.

Comme il souffrait depuis quelque temps d'angoisses cardiaques, il alla voir Ricord qui l'ausculta et qui lui ordonna du bromure de potassium dans du sirop d'asperge, la valvule mitrale du cœur étant atteinte.

Cette première consultation eut lieu au mois de mars 1872.

« Il avait, rapporte Ernest Feydeau, le visage boursouflé, le teint terreux, les yeux vitreux, et les jambes commençaient à se gonfler.

« — Qu'est-ce que tu as donc? lui demandai-je.

(1) Émile Bergerat, *Théophile Gautier*. E. Fasquelle, éditeur.
(2) *Journal des Goncourt*. E. Fasquelle, éditeur.

« — J'ai une hypertrophie du cœur. »

« Il me dit cela tout tranquillement, comme s'il s'était agi de la chose la plus anodine.

« Je mis la main sur le côté gauche de sa poitrine.

« Les battements du cœur étaient intermittents. Ils soulevaient les côtes avec force.

« Je repris :

« — Que dit ton médecin?

« — Il dit que ce ne sera rien.

« — Respires-tu facilement?

« — A peu près aussi bien qu'un homme qui se noie. »

« Je ne trouvais rien à lui dire...

« Il me dit qu'il avait passé tout le temps du siège de Paris, endurant de grandes privations, d'où provenait sans doute le germe de sa maladie (1). »

Son vieil ami Hetzel lui ayant conseillé de boire du lait, le poète, malgré sa répulsion pour ce fade breuvage d'églogue, s'en trouva soulagé, et on le revit, mâchonnant son cigare qui s'éteignait toujours et qu'il rallumait aux bougies.

Il pouvait retourner chez la princesse Mathilde, et il suffisait encore d'un nom jeté dans la conversation pour le tirer de ses longues somnolences, de ce nirvâna douloureux où il s'engloutissait.

Le mercredi 15 mai, il assista au mariage de sa fille.

Judith avait épousé Catulle Mendès; Estelle épousait Émile Bergerat.

Ce fut même à l'occasion de ce mariage que Théophile Gautier se réconcilia avec sa femme et avec Mendès, et pour la première fois depuis longtemps, la famille fut au complet, dans la maisonnette de Neuilly, autour du maître.

Les témoins d'Estelle Gautier étaient Eugène Girard, le peintre, et Claudius Popelin, l'émailleur; ceux d'Émile Bergerat, l'éditeur Charpentier et Henry Delas.

L'église Saint-Pierre-de-Neuilly, dont on n'avait pas

(1) E. Feydeau, *Souvenirs Intimes : Théophile Gautier*. Plon, édit.

encore réparé les brèches et les trous faits par les obus prussiens, était pleine d'artistes et d'hommes de lettres.

La mariée était jolie, le marié était un jeune poète d'un grand talent et d'une fantaisie charmante, et c'eût été un beau jour pour les amis de Théophile Gautier s'ils n'avaient eu la douleur de le voir arriver à l'église en chaussons de laine, à cause de ses pieds déjà gonflés par la maladie.

Edmond de Goncourt, qui assistait à la bénédiction nuptiale, et chez qui l'observateur ne perdait jamais ses droits, crayonna ce croquis rapide :

« Au *Dominus vobiscum*, Théo s'est levé et a répondu au curé par un beau salut, avec le geste bénisseur d'un grand prêtre de Jupiter... Un peu de tristesse montait toutefois sur la gaîté artificielle et de commande, à voir la fatigue maladive de Théo. Du reste, pour les gens superstitieux, les mauvais présages n'ont pas manqué. On s'est cogné à l'église contre le convoi d'un amiral espagnol, dont la tenture portait un grand G, et la mariée cassait son verre (1). »

Puis Gautier connut la douleur qu'il avait éprouvée lorsque Judith s'en alla au bras de Catulle Mendès, et les yeux pleins de larmes contenues, il vit partir sa seconde fille dans une vieille calèche de louage.

Une chose, pourtant, le consolait : M. et Mme Émile Bergerat devaient venir habiter, après leur voyage de noce, la maison de Neuilly où il vivait avec ses sœurs Lili et Zoé que l'on appelait aussi « Langue de Cô ».

Les jours passaient à présent, longs et vides, car le grand écrivain ne travaillait plus. Il ne pouvait même plus s'allonger sur son lit pour dormir, et il demeurait pendant toute la nuit dans un fauteuil.

Son gendre prétend que s'il avait écouté les conseils du docteur Worms, que lui avait envoyé la famille Rothschild, il eût pu, non point se guérir complètement, mais vivre encore plusieurs années. Il avalait sans joie la tasse que

(1) *Journal des Goncourt*. E. Fasquelle, éditeur.

lui tendait sa sœur, et M. Émile Bergerat l'entendait murmurer :

« — Cela fera deux litres depuis ce matin... Moi aussi je bois du lait, mais je voudrais bien voir Villemessant à ce régime ! Son royalisme n'y tiendrait pas (1)... »

Il n'écrivait plus, — il avait dicté à son gendre le livret de son ballet le *Preneur de Rats* (2), — et il ne lisait même plus.



Judith Gautier.

(Cliché de *Je sais tout.*)

Les médecins ne s'aperçoivent peut-être pas que lorsqu'ils demandent à un malade de cesser brusquement tout ce qui était sa vie, sa lutte, ses joies ou ses soucis quotidiens, l'homme, ainsi dépouillé, est conduit à une sorte d'abdication plus dangereuse que toutes les maladies.

Théophile Gautier n'écrivant pas et ne lisant pas n'avait plus rien à faire ici.

Il se résigna.

(1) E. Bergerat, *Théophile Gautier*. E. Fasquelle, éditeur.

(2) Gautier avait déjà écrit le livret de *Gisèle* pour la Grisi, mais le *Preneur de Rats de Hameln* ne sera sans doute jamais représenté. L'action se passe au XVI[e] siècle, dans une ville d'Allemagne, que les rats ont envahie. Wanda, la fille du bourgmestre de Hameln, aime Hermann qui l'a délivrée d'un rat, mais le père à qui le jeune homme demande la main de Wanda n'estime point que c'est là une action d'éclat suffisante. La petite ville est dévastée par les rongeurs, et c'est alors que paraît un singulier personnage, un méphisto-

Il paraissait ne pas se douter de sa fin prochaine. Il souriait à ses filles et il disait volontiers : « Quand je serai guéri... »

Il est bien possible qu'il ne se soit jamais rendu compte de son état, la maladie crée une telle atmosphère trouble autour des yeux les plus clairvoyants; peut-être bien aussi désirait-il rassurer les siens, leur donner encore un peu d'espoir.

Le maître, cependant, parlait volontiers de la mort et il ne semblait guère la redouter.

Il était las, seulement, et il s'abandonnait.

« — A quoi bon vivre, disait-il à son ami Ernest Feydeau, à quoi bon travailler, devenir un homme supérieur, amasser des trésors de science et d'expérience ? Un jour, sans avoir été prévenu, on est arrêté en pleine course, en recevant un grand coup de faux à travers le ventre, et tout votre talent, laborieusement acquis, ne vous sert plus qu'à engraisser les racines d'une touffe d'herbe. Ma parole d'honneur, c'est dégoûtant.

« Je lui demandai s'il croyait à l'immortalité de l'âme, à une seconde vie.

---

phélesque compagnon, le *Preneur de Rats* qui, en jouant d'un violon enchanté, assemble les rats qui vont en le suivant se noyer dans la rivière.

Pour cet exploit, le sorcier demande la main de Wanda, et la somme promise par les échevins. Le bourgmestre refuse.

Le *Preneur de Rats* joue encore de son violon diabolique et toutes les jeunes filles se jettent dans les puits, Wanda les suit et disparaît la dernière.

Elles ne se noient pas. Les nymphes du Pays vert les reçoivent dans leurs bras. Hermann, le fiancé de Wanda, va la rejoindre et ils se battent. Puis le bourgmestre arrive à son tour, et tout le monde supplie le magicien qui se laisse fléchir, assiste à la noce d'Hermann et de Wanda et bénit le couple. Nous ne pouvons donner ici qu'une esquisse rapide de ce ballet, mais Théophile Gautier avait caressé ce sujet féerique avec amour, avec son grand amour de vieux romantique pour les villes gothiques, les jeunes filles blondes sous les tilleuls germaniques, les kobolds et les enchanteurs, et le livret ainsi dicté à son gendre a des richesses de feu d'artifice et des ressources d'artiste-sorcier.

« Il me répondit qu'il n'en avait jamais douté.

« — Alors, lui dis-je, il y a pour toi une consolation, une espérance.

« — Malheureusement, reprit-il, dans ma pensée, la seconde vie est pire que celle-ci (1). »

Dans l'esprit du voyageur que rêvait d'être Gautier, naissait le désir de la grande migration inconnue, et son âme captive étirait déjà ses ailes froissées contre les murs de sa prison.

Pareil à son vieux maître, le Hugo sibyllin des dernières années, le poète avait franchi les étapes de l'âge pictural et de l'âge architectural, et lui qui avait compris comme personne l'énigme plastique, il se tournait à présent vers le côté mystérieux des choses.

« Je veux, disait-il lui-même, vieillir superbement. Comme Gœthe à Weimar, je veux donner à ce pays l'exemple d'une de ces vieillesses de poète, sereines et fécondes, qui reflètent déjà la vie supérieure et semblent anticiper sur l'immortalité (2)... »

Il méprisait les vieillards couronnés de roses, et il songeait à s'entourer de jeunes hommes fervents auxquels il aurait livré ses secrets.

Il songeait, lorsque son cœur malade lui laissait quelque répit et que la vie avait, pour un moment, des teintes moins lugubres, à ouvrir un atelier de style, une académie, et les écrivains français doivent regretter qu'il n'y ait pas eu une académie Gautier comme il y eut un atelier Delacroix ou un atelier Ingres.

On n'y eût sans doute pas acquis en quelques leçons les dons divins du génie et de l'inspiration, mais les élèves du maître y auraient appris à devenir de scrupuleux artistes, et rien ne les eût empêchés ensuite de couler les pensées les plus libres, les plus affranchies de l'école, dans les merveilleux gaufriers d'or de Théophile Gautier.

(1) E. Feydeau, *Théophile Gautier*. Plon, éditeur.
(2) E. Bergerat, *Théophile Gautier*. E. Fasquelle, éditeur.

Mais c'était là un rêve pareil aux autres. Gautier demeurait à peu près seul, ceux de sa génération étaient partis et il aurait pu relire l'oraison funèbre dont il avait salué la mort de Léon Gozlan :

« ... L'heure est triste; le jour descend et la nuit va venir. Du soleil, on n'aperçoit plus qu'un mince fragment de disque échancré par la silhouette noire des affûts brisés. Notre armée est non pas vaincue, mais décimée, et les soldats qui sont encore debout se regardent avec inquiétude, voyant leur petit nombre. Le poids du harnais de guerre leur pèse, quoiqu'ils n'en disent rien et qu'ils se redressent avec la fierté de ceux qui, jadis, ont pris part aux batailles des géants. Chacun a l'air de dire à l'autre : « Si c'est toi qui es destiné à faire l'oraison funèbre de la troupe, ne m'oublie pas (1). »

Il gardait cependant la sérénité qu'il avait eue pendant toute sa vie, et Théodore de Banville, qui le vit quelques heures avant sa mort, en a laissé cet admirable portrait :

« J'ai vu Théophile Gautier la veille de sa mort, et il m'a paru exactement semblable à un dieu. Assis dans une large chaise, il était depuis la ceinture enveloppé dans une couverture dont les plis s'étaient arrangés naturellement comme la plus noble draperie antique; il était calme, rayonnant, délivré enfin de tous les soucis, et sa barbe, sa chevelure superbe, la certitude qui brillait dans son regard, me donnaient tout à fait l'idée du Zeus olympien. Devant une seule de ses filles présente, ses autres enfants ayant dû aller prendre un peu de repos, il me parla comme s'il eût été déjà dans le séjour de la vérité et de la lumière, que, vivant, il avait entrevu de si près, car sa pensée intense perçait et déchirait tous les voiles. De la mort, il n'en fut pas question; c'était une chose sous-entendue, et à laquelle ne s'appliquent pas les mots humains.

« Il me dit seulement : « Je vous attendais », et il me parla de notre art avec son éloquence tranquille et se-

(1) Th. Gautier, *Portraits contemporains*. E. Fasquelle, éditeur.

reine, à laquelle tous les mots de la langue obéissaient, toujours prêts à apporter leur note éclatante et juste dans sa conversation pareille à une symphonie où tous les instruments chantent dans un harmonieux accord...

« Cette conversation fut sans doute la leçon suprême donnée par le maître à l'écolier : mais elle fut encore quelque chose de bien plus grand : c'était la parole du voyageur qui, après une longue et pénible marche dans les replis d'un souterrain obscur, voit enfin la clarté et l'annonce à son humble compagnon de route (1)... »



Estelle Gautier.

Pastel, par Théophile Gautier.

(Communiqué par les *Annales politiques et littéraires.*)

*
* *

La maladie de cœur dont souffrait Théophile Gautier se compliqua d'une albuminurie, puis d'une fluxion de poitrine et enfin d'une maladie de reins,

(1) Th. de Banville, *Mes Souvenirs*. E. Fasquelle, éditeur.

Au lendemain de la mort de Théophile Gautier, Banville écrivit un long poème. Il faudrait chercher dans l'œuvre du poète d'*Émaux et Camées* pour trouver une pareille richesse ordonnée, et chacune de ses strophes pieuses est comme une urne parfaite ou une belle fleur, voilée par des gazes funèbres.

La Beauté! C'est le seul poème
Que tu chantas sous le ciel bleu,
Grand porteur de lyre, et toi-même,
Tu fus sage et beau comme un dieu.

comme si tous les maux s'étaient concertés pour fondre sur cet ennemi de la laideur et de la souffrance.

Sauf la famille désespérée, personne ne s'attendait à une fin aussi brutale et les amis du maître apprirent l'affreuse vérité en parcourant tranquillement les journaux du soir : « Une triste nouvelle nous parvient à l'instant de Neuilly-sur-Seine. Théophile Gautier a succombé ce matin aux suites de la maladie de cœur dont il souffrait depuis longtemps... »

Il était mort paisiblement, en dormant, le mercredi 23 octobre 1872, à huit heures trente-deux minutes du matin.

Tout le Paris des lettres et des arts accourut à Neuilly. Edmond de Goncourt, qui revenait de Munich, arriva le premier.

Sans que rien jamais la courrouce,
Un regard calme et contempteur
Brillait dans ta prunelle douce;
On eût dit qn'un divin sculpteur,

Dans son jardin planté de vignes,
Epris du beau comme du bien,
Avait pétri les nobles lignes
De ton visage olympien.

Ta barbe légère et farouche,
Tombait, soyeuse, en s'effilant,
Pour encadrer ta belle bouche
Aussi rouge qu'un fruit sanglant...

Sur ton large visage austère
Quelle douceur, mais quel mépris
Pour tous ces hochets de la terre
Auxquels on attache du prix !...

Toi qui sus donner à la prose
Le prisme durable et charmant
Que traverse un éclair de rose
Et le poli du diamant !

Toi qui répands de ta main pleine
Toute une riche floraison !
Dernier fils du chantre d'Hélène !
Ame, sagesse, esprit, raison,

Amant du beau, du vrai, du juste,
Entre parmi les dieux de l'art,
Et viens prendre ta place auguste
Entre Rabelais et Ronsard !

(Th. de Banville, *Les Exilés*. E. Fasquelle, éditeur.)

« ... Bergerat, dit-il, m'a fait entrer dans la chambre du mort. Sa tête, d'une pâleur orangée, s'enfonçait dans le noir de ses longs cheveux. Il avait, sur la poitrine, un chapelet, dont les grains blancs, autour d'une rose en train de se faner, ressemblaient à l'égrènement d'une branchette de symphorine. Et le poète avait ainsi la sérénité farouche d'un barbare ensommeillé dans le néant. Rien, là, ne me parlait d'un mort moderne. Des ressouvenirs des figures de pierre de la cathédrale de Chartres, mêlés à des réminiscences des récits des temps mérovingiens, me revenaient, je ne sais pourquoi.

« La chambre même, avec le chevet de chêne du lit, la tache rouge du velours d'un livre de messe, une brindille de buis dans une poterie sauvage, me donnait tout à coup la pensée d'être introduit dans un *cubiculum* de l'ancienne Gaule, dans un primitif, grandiose, redoutable intérieur roman (1)... »

Nous avons été parcourir à la Bibliothèque Nationale les journaux de l'époque, quelques exemplaires de la *Presse* où Gautier avait fait pendant dix-huit années le feuilleton.

Voici ce que contenait le numéro du vendredi 25 ocbre 1872.

NOUVELLES ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES

« Le service funèbre de notre regretté Théophile Gautier aura lieu vendredi 25 octobre, à midi très précis, à l'église de Neuilly. On se réunira à midi moins un quart à la maison mortuaire, 82, rue de Longchamps.

A l'issue de la cérémonie religieuse, le corps sera transporté au cimetière Montmartre, dans un caveau de famille. »

Et voici, à présent, le compte rendu de la cérémonie religieuse et de l'enterrement, dans le *Journal des Débats* du samedi 26 :

(1) *Journal des Goncourt.* E. Fasquelle, éditeur.

« Malgré l'incertitude du temps et l'éloignement, une nombreuse affluence s'était rendue ce matin à Neuilly pour accompagner à sa dernière demeure le corps de M. Théophile Gautier.

« L'étroite rue de Longchamps était presque impraticable et la petite église dévastée a été bien vite comble. Au milieu du recueillement général se faisaient entendre des regrets sur cette fin prématurée d'un des poètes les plus remarquables de cette pléiade romantique qui n'aura bientôt plus de représentants.

« A midi moins un quart, le cortège a quitté la maison mortuaire, clergé en tête. Le char funèbre était suivi par le fils et les deux gendres du défunt, M. Théophile Gautier et MM. Émile Bergerat et Catulle Mendès.

« Sur le drap qui recouvrait le cercueil, des palmes vertes accompagnaient un bouquet de fleurs naturelles et la décoration de la Légion d'honneur du défunt.

« A l'église, dont le chœur était tendu de noir, un catafalque entouré de cierges et flanqué aux quatre coins de lampadaires d'argent a reçu le corps pendant la messe chantée par la maîtrise de la paroisse.

« M. Faure avait voulu prêter le concours de son admirable talent à cette solennité. Il a chanté trois morceaux, entre autres un *Pie Jesu* qui a porté à son comble l'émotion de l'auditoire.

« Un détachement de chasseurs à pied a rendu les honneurs funèbres au défunt, et a accompagné le corps, en formant la haie, depuis la maison jusqu'au cimetière.

« Nous ne pouvons donner qu'une liste très incomplète des noms des personnes qui formaient le cortège de M. Gautier. Les arts, les lettres avaient envoyé leurs plus dignes représentants.

« Citons au hasard : MM. Camille Doucet, Jules Sandeau, Émile Augier, Arsène et Henri Houssaye, P. de Chennevière, Ch. Garnier, Taine, Villetard, Deschanel, Reyer, Ratisbonne, Michel Masson, François Hugo, Ch. Edmond, Paul de Saint-Victor, Th. de Banville, Champfleury, Monselet, Assolant, Hector Pessard, F. Sarcey, Ed. About,



Le tombeau de Théophile Gautier, au cimetière Montmartre.

L. Ulbach, Alb. de la Fizelière, Etex, Adam Salomon, Gustave Doré, P. Dalloz, de Goncourt, Nadar, Pasdeloup, Paul Féval, Alfred Stevens, Puvis de Chavannes, Gigoux, Vuillemot, Olivier Métra, Bracquemond, Paulin Ménier, Regnier, Febvre, Saint-Germain, Perrin, Carvalho, Ed. Thierry, Alph. Royer, de Leuven, Michel-Lévy, G. Charpentier, Mmes Arnould-Plessy, Fargueil, Madeleine Brohan, Delphine Marquet, Feydeau, etc...

« Après le service divin, le cortège s'est dirigé par l'avenue de la Grande-Armée, l'avenue de Friedland et le boulevard Haussmann vers le cimetière Montmartre où deux discours ont été prononcés, l'un par M. Alexandre Dumas, au nom de la Société des auteurs dramatiques, l'autre par M. Augustin Challamel, au nom de la Société des gens de lettres. »

C'était fini. La porte funèbre venait de se refermer sur l'amant ébloui de la lumière, et la foule de ses admirateurs désolés s'en retourna à travers les allées détrempées par la pluie d'octobre.

Camille Doucet, qui devait présider une séance de l'Institut, arriva tout ému à l'Académie, et en prenant place au fauteuil, il salua ainsi le grand mort :

« Comment oublierai-je qu'à cette heure même, sur le seuil d'une tombe dont je ne me suis éloigné qu'à regret, pour venir ici remplir un autre devoir, les lettres désolées pleurent un vrai poète, cher à tous, un brillant écrivain dont l'esprit était si français et dont le cœur était plus français encore? De nombreux suffrages lui avaient prouvé que sa place était marquée parmi nous, et nous déplorons d'autant plus le coup rapide auquel Théophile Gautier succombe... »

Nous devons avouer qu'en lisant, après trente-neuf ans, ces bref comptes rendus nous n'avons pu retenir un mouvement de mauvaise humeur.

L'article des *Débats* nous a semblé pareil à ceux qui célèbrent les vertus moyennes de tous les morts un peu notoires : philanthropes ou grands industriels, et ce n'est pas avec ces banales couronnes d'immortelles qui servent

à tous les enterrements, avec ces crêpes usés que les journalistes tiennent toujours prêts dans les tiroirs des bureaux de rédaction, qu'on eût dû parer le cercueil du maître impeccable.

S'il eût pu ajuster son monocle et lire lui-même l'article nécrologique du *Journal des Débats*, Gautier se fût fort diverti. « *La nombreuse affluence qui s'était rendue à Neuilly* », « *les regrets qui se faisaient entendre sur cette fin prématurée* », le « *clergé en tête* », et les vieilles épithètes mariées depuis des siècles à de vieux substantifs, tous ces lieux communs, ces images désuètes auraient pu être signés : *Homais*, dans le *Fanal de Rouen*.

Et puisque le nom de l'immortel pharmacien de Gustave Flaubert vient naturellement sous notre plume après la lecture de cet article, il faut expliquer pourquoi Flaubert n'assistait pas aux obsèques de son ami.

Le télégramme qui lui était destiné avait été mis dans une lettre qu'il n'avait reçue que trente-six heures après l'enterrement.

Voici un passage d'une lettre adressée à E. Feydeau :

« Je ne plains pas notre ami défunt. Au contraire, je l'envie profondément! Que ne suis-je à pourrir à sa place!...

« Le 4 septembre a inauguré un état de choses qui ne nous regarde plus. *Nous sommes de trop*. On nous hait et on nous méprise. Voilà le vrai. Donc, bonsoir!

« Pauvre cher Théo! C'est de cela qu'il est mort (du dégoût de l'infection moderne). C'était un grand lettré et un grand poète.

« ... Depuis jeudi je ne pense qu'à lui, et je me sens à la fois écrasé et enragé.

« Adieu. Bon courage. Je t'embrasse.

« G. FLAUBERT. »

Victor Hugo non plus n'était pas à l'enterrement.

Comme les empereurs qui délèguent leurs fils et leurs ambassadeurs aux obsèques des autres rois, lui, il était

représenté par François Hugo, par Vacquerie, par Leconte de Lisle, par Théodore de Banville, par tous les poètes qui escortèrent le cercueil: mais il eût été beau de voir marcher cet empereur des lettres françaises, tête nue, derrière le corbillard qui emmenait au travers Paris le grand écrivain qui l'avait adoré à l'égal d'un dieu.

Il faut songer cependant que le temps était mauvais, qu'il y a loin de Neuilly au cimetière Montmartre pour un vieillard ému, et c'est peut-être à l'heure où l'on enterrait Gautier que Victor Hugo rendait les suprêmes honneurs à son ami, en écrivant :

Ami, poète, esprit, tu fuis notre nuit noire.
Tu sors de nos rumeurs pour entrer dans la gloire,
Et désormais ton nom rayonne aux purs sommets.
Moi qui t'ai connu jeune et beau, moi qui t'aimais,
Moi qui, plus d'une fois, dans nos altiers coups d'aile,
Éperdu, m'appuyais sur ton âme fidèle...
Je te salue au seuil sévère du tombeau!
Va chercher le vrai, toi qui sus trouver le beau...
Ami, je sens du sort la sombre plénitude;
J'ai commencé la mort par de la solitude;
Je vois mon profond soir vaguement s'étoiler.
Voici l'heure où je vais aussi, moi, m'en aller.
Mon fil trop long frissonne et touche presque au glaive;
Le vent qui t'emporta doucement me soulève,
Et je vais suivre ceux qui m'aimaient, moi banni.
Leur œil fixe m'attire au fond de l'infini;
J'y cours, ne fermez pas la porte funéraire.
Passons, car c'est la loi; nul ne peut s'y soustraire;
Tout penche et ce grand siècle, avec tous ses rayons,
Entre en cette ombre immense où, pâles, nous fuyons.
Oh! quel farouche bruit font, dans le crépuscule,
Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule!...

* * *

Maintenant les années ont passé. Presque un demi-siècle s'est écoulé depuis ce jour pluvieux d'octobre où l'on ferma sur Théophile Gautier la porte de pierre, et l'on célèbre le centième anniversaire de sa naissance.

Nous sommes pour lui la postérité, nous avons à présent le recul qu'il faut pour voir exactement ce que le temps fait d'une œuvre humaine.

C'est là la grande épreuve que seuls supportent les forts. Poésies, romans, critiques, tout est à sa place définitive, et l'on peut refaire, après soixante ans, le voyage en Espagne, avec son livre pour guide.

Les générations sont souvent infidèles à l'œuvre des maîtres qui ont trop tenu compte de leur temps. Théophile Gautier, comme nous le disions plus haut, ne peut pas vieillir puisqu'il a possédé le grand secret et qu'il a tout vu sous l'angle de l'éternité.

Le vieux romantique est devenu le plus français, le plus lucide des classiques, et jamais pareil cantique d'admiration n'avait été chanté à la louange de l'Idéal et du Beau.

Son œuvre est un paradis où les Muses harmonieusement drapées sourient gravement sur des lits d'ivoire et d'or; il y a des jardins persans, des lauriers apolloniens, des roses et des déesses, des jets d'eau sous des aubes de lune, des profils de temples, des statues de dieux et des rossignols, des feux d'artifice et des étoiles, des comédiennes fardées et des sultanes, il y a toutes les pierres précieuses des rimes sonores, et devant la porte de cristal de cet éden se tiennent *Fortunio* et la femme mystérieuse de la *Symphonie en blanc majeur*.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

TABLE DES GRAVURES

Imp. F. Schmidt. 5-7, avenue Verdier, Paris-Montrouge.